

BETHLÉEM

OU

L'ÉCOLE DE L'ENFANT JÉSUS.

PETITES VISITES A LA CRÈCHE

POUR LE TEMPS DE NOËL,

D'APRÈS SAINT ALPHONSE DE LIGUORI,

PAR M^{GR} GAUME,

Protonotaire Apostolique.

Transecamus usque Bethleem.

(LUC, II, 15.)

Allons à Bethléem.



PARIS,

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1860

Droits réservés.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

A la même librairie :

**Jésus révélé à l'enfance et à la jeunesse; par
M. l'abbé LAGRANGE. 1 vol. in-12, sur papier vélin, orné
de dix belles gravures sur acier, vignettes, etc. 3 fr.**

AVANT-PROPOS.

Plusieurs motifs ont déterminé la publication de cet opuscule et nous font espérer qu'il sera favorablement accueilli. Pendant quatre mille ans l'humanité déchue a soupiré après un libérateur. Depuis dix-huit siècles l'attente a cessé. Le Désiré des nations a paru; il est né à Bethléem : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Verbe éternel, fils de Dieu et de la Vierge Marie, Dieu et homme tout ensemble. Venu pour racheter le monde, il commence son œuvre dès son entrée dans la vie. La crèche est sa première école; elle n'est pas la moins éloquente.

Il y enseigne par ses exemples, et quels exemples, ô mon Dieu ! Guerre à mort à l'amour déréglé des richesses, des honneurs et des plaisirs ; amour passionné de la pauvreté, des humiliations et des souffrances : voilà ce qu'il prêche.

Les leçons qu'il donne sont des lois. Malheur à qui les ignore ! Malheur plus grand à qui les méprise ! C'est pour avoir cessé d'en tenir compte, que les peuples se sont de nouveau égarés dans leurs voies ; que l'iniquité déborde de toutes parts ; que l'Église est en pleurs et que la société marche de révolutions en révolutions. Sous peine de périr dans les convulsions de la plus terrible agonie, il faut de toute nécessité que le monde revienne à la crèche de Bethléem ; qu'il écoute avec attention les leçons du divin Précepteur et qu'il les pratique avec amour et fidélité. A la crèche aussi bien qu'au Thabor, retentit la parole du Père : *C'est ici mon fils bien-aimé, l'objet de toutes mes complaisances : écoute-le.* Pour toute nation, pour toute famille, comme pour tout

AVANT-PROPOS.

homme venant en ce monde, *il est la voie et la vérité et la vie*. Loin de lui il n'y a que précipices, erreurs, mort. On voit combien il importe de rappeler les chrétiens, quels qu'ils soient, à l'école de Bethléem.

L'Église l'a compris. Dans sa maternelle sollicitude, elle célèbre chaque année, avec une pompe extraordinaire, la naissance de l'Enfant Dieu, Rédempteur, Modèle et Législateur de l'univers. Un jour ne lui suffit pas. Afin que cet événement, toujours ancien et toujours nouveau, produise plus complètement ses salutaires effets, elle fixe toutes nos pensées sur l'Enfant Jésus dans la crèche, pendant les quarante jours qui s'écoulent depuis la Nativité jusqu'à la Présentation : temps béni qu'on nomme *Le temps de Noël*.

La piété des vrais chrétiens entre avec joie dans ces bienfaisantes intentions de l'Église. Tandis que celle-ci parle à nos oreilles, l'autre parle à nos yeux : sa parole devient un drame. Le touchant mystère de Bethléem : la grotte, la crèche,

la paille, les pauvres langes, les bergers, les mages, le vénérable patriarche, la douce mère, le divin Enfant, prennent une forme sensible. Durant quarante jours ils s'offrent à nos méditations, dans la plupart des églises et des chapelles, et même des oratoires domestiques. Spectacle attendrissant et intelligible à tous, qui rappelle, comme malgré lui, le chrétien à son berceau, et sollicite éloquemment son amour pour le Dieu qui l'a tant aimé.

Cette invitation n'est pas stérile. Grâce à Dieu, on a la consolation de voir chaque année un bon nombre de fidèles visiter assidûment l'Enfant Jésus dans sa crèche. D'autres, sans sortir de leur demeure, se font un devoir de l'honorer d'un culte spécial dans les mystères de sa sainte enfance et de se pénétrer à loisir de ses divines leçons. Qui dira les saintes tendresses, les vives lumières, les nobles inspirations, les généreux dévouements, dont l'aimable maître récompense leur fidélité ?

On comprend que dans ces délicieuses

visites le cœur doit faire tous les frais ; il semble même que cette tâche lui est plus aisée ici que partout ailleurs. L'expérience prouve, hélas ! qu'il n'en est pas toujours ainsi. Trop souvent les âmes même les plus dévouées se trouvent devant Dieu, en face des plus touchants mystères, comme une terre sans eau et couverte de ténèbres. On se sent froid ; on ne sait rien dire ; le temps paraît long ; les distractions assiègent l'esprit ; l'ennui gagne le cœur, et un exercice qui fait la joie des anges finit par inspirer du dégoût : on s'y porte désormais avec répugnance. Quelques-uns même, grâce aux artifices du démon, en viennent jusqu'à l'abandonner sous prétexte qu'il leur est inutile.

Cette infirmité de notre pauvre nature est connue de tous les siècles. Les plus grands saints n'en ont pas été exempts. Pour y remédier on a composé une multitude de livres de méditations et de prières. Nous nous contenterons d'indiquer les *Visites au Saint-Sacrement et*

à la sainte Vierge, par saint Alphonse de Liguori. Tous les vrais enfants de l'Église savent que ce manuel des adorateurs de la sainte Eucharistie, répandu dans le monde entier, a rendu et qu'il continue de rendre des services inappréciables à la piété. La vue d'un résultat si consolant a inspiré l'idée d'un manuel semblable, à l'usage des fidèles adorateurs de Jésus enfant.

Comme celles qui nous sont données dans l'Eucharistie, il faut, pour être utiles, que les leçons de la crèche soient comprises, goûtées et pratiquées. Les *Petites visites pour le temps de Noël* servent à cette triple fin. Pieusement recueillie en présence de la crèche, l'enfance elle-même, son manuel à la main, comprendra les humiliations, les souffrances, la pauvreté du petit Jésus. Son cœur entendra distinctement la voix qui sort de tout le spectacle de Bethléem, et qui dit : *Voilà comment j'ai aimé le monde.* Sera-t-il possible qu'ainsi éclairé et touché, il ne réponde pas, dans l'effusion de

sa tendresse, comme le séraphique saint François : *Aimons l'Enfant de Bethléem ; aimons l'Enfant de Bethléem : amemus Puerum de Bethleem ; amemus Puerum de Bethleem ?*

UNE résolution placée à la fin de chaque lecture indique l'œuvre qui devra traduire cet amour et montrer qu'il est véritable. L'amour du divin Enfant n'est pas stérile : son exemple le prouve. Le nôtre doit être semblable au sien. Lui-même nous dit : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait ; et par la bouche du disciple bien-aimé : Mes petits enfants, n'aimons ni de parole ni de langue, mais en action et en vérité.*

Autant qu'il est en nous, ramener les chrétiens, le monde entier si nous le pouvions, à la crèche de Bethléem, cette grande école de vérité et de vertu, dont tous les enseignements sont des lois, aussi indispensables au bonheur temporel des nations, qu'au salut éternel des âmes ; aussi sacrées pour les vieillards, que pour les enfants ; pour les savants que pour les

ignorants ; pour les riches, que pour les pauvres ; pour les potentats, que pour le dernier de leurs sujets ; seconder ainsi les vues de l'Église et aider la dévotion des fidèles pendant le temps consacré aux mystères de la Sainte-Enfance : tel est le double but de cet opuscule.

Sera-t-il atteint, du moins en partie ? Nous aimons à l'espérer. *Ma parole*, dit le Seigneur, *ne revient jamais à vide*. Comme celles du Saint-Esprit, les paroles des saints ont une efficacité particulière. Ici, c'est le Saint des Saints qui parle par ses exemples. L'interprète de ces touchants exemples est un saint qui, entre tous, a connu la langue du cœur : nous avons nommé saint Alphonse de Li-guori.

A lui semble être échue la mission spéciale de faire connaître Notre-Seigneur dans ses mystères les plus aimables : la Crèche, le Calvaire, le Tabernacle. *L'Horloge de la Passion* et les *Visites au Saint-Sacrement* avaient en quelque sorte popularisé l'amour aux deux der-

niers : restait le premier. En publiant *Bethléem*, nous complétons parmi nous le glorieux apostolat du saint évêque. A lui la gloire et le mérite de cet opuscule. Excepté quelques pages, la forme seule sous laquelle il voit le jour nous appartient. Des motifs, qu'il serait trop long d'expliquer, nous ont fait prendre la liberté de l'en revêtir.

Nous sera-t-il permis d'ajouter un détail personnel qui explique la publication actuelle de ce petit ouvrage? Du Verbe éternel vient toute vie, et toute vie doit retourner à lui. Commencée par la traduction de l'*Horloge de la Passion*, notre carrière littéraire, sur le point de finir, aboutit à l'*École de l'Enfant Jésus*. Aux deux extrémités, Notre-Seigneur. Quoi de plus juste? N'est-il pas le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier mot de toutes choses?

Puisse cette immuable vérité, devenué, pour nous et pour nos frères, la lumière de notre pèlerinage sur la terre, fixer nos

pas sur ceux du divin **Enfant**, notre maître et notre modèle à la **Crèche**, comme à la **Croix** et au **Tabernacle**, en attendant qu'il soit dans le ciel notre félicité sans mélange et sans fin !



BETHLÉEM

OU

L'ÉCOLE DE L'ENFANT JÉSUS.

I^{re} VISITE.

NAISSANCE DE L'ENFANT JÉSUS.

*Ecce evangelizo vobis gaudium
magnum, quod erit omni populo :
quoniam natus est vobis hodie Salva-
tor.* (LUC, II, 10.)

Je vous annonce une nouvelle
qui remplira de joie tout le peuple :
il vous est né aujourd'hui un Sau-
veur.

Aller dire à un peuple de pauvres
exilés, bannis loin de leur pays et tous
condamnés au dernier supplice : Il vous
est né un Sauveur qui, non-seulement
vous délivrera de la mort, mais encore
vous reconduira dans votre patrie : quelle
nouvelle plus agréable? Telle est, mot
pour mot, celle qui nous est annoncée

cette nuit par les anges : Jésus est né. Il est né pour nous délivrer de la mort éternelle et nous rouvrir le ciel. Voulons-nous dès aujourd'hui aimer, comme il le mérite, ce Rédempteur qui vient de naître? Remettons-nous devant les yeux le lieu où il naît et la manière dont il naît; cherchons où il est cette nuit, afin d'aller le trouver et de le remercier de tant d'amour.

Voici en peu de mots l'histoire de la naissance de ce Monarque du monde, descendu du ciel pour notre salut. Octave Auguste, empereur de Rome, voulant connaître les forces de son empire, ordonna un dénombrement général de tous ses sujets. En conséquence, il fut enjoint aux gouverneurs de province, et entre autres à Cirinus, gouverneur de Judée, de faire venir chacun des habitants s'inscrire sur les registres publics et payer un tribut en signe de dépendance (1).

(1) Exiit edictum a Cæsare Augusto ut describeretur universus orbis. (Luc., II, 1.)

L'édit publié, Joseph s'empresse d'obéir. Sans attendre l'enfantement très-prochain de sa sainte Épouse, il part. Avec Marie, qui porte le Verbe incarné dans son chaste sein, il se met en marche pour Bethléem, la cité de ses pères (1). Le voyage fut de quatre jours : voyage long et pénible à travers les montagnes, par des chemins scabreux et dans la saison la plus rigoureuse.

Quand un roi fait sa première entrée dans une ville de son royaume, quels honneurs on lui prépare ! Quelles démonstrations de joie ! Combien d'arcs de triomphe ! Prépare-toi donc, heureuse Bethléem, à recevoir avec honneur ton Roi, le Roi non-seulement de la Judée, mais du monde entier. Entends le Prophète qui te dit : « Bethléem Ephrata, tu n'es qu'un enfant parmi les mille cités de Juda ; néanmoins tu es la plus glorieuse, car c'est de toi que sortira le dominateur d'Israël » (2).

(1) Ut profiteretur cum Maria uxore, prægnante.
(Luc, II, 5.)

(2) Et tu Bethleem Ephrata parvulus es in millibus

Voici qu'arrivent à Bethléem ces deux grands pèlerins, Joseph et Marie, qui portent avec eux le Sauveur du monde. Ils entrent dans la ville ; ils vont au palais du ministre de l'empereur ; ils payent le tribut ; ils s'inscrivent sur le registre des sujets de César, au nombre desquels doit figurer le Fils de Marie, le maître de César et de tous les monarques de la terre. Mais qui les reconnaît ? Qui va à leur rencontre pour les honorer ? Qui les salue ? Qui les accueille (1) ? Ils paraissent pauvres, et comme pauvres on les méprise. Que dis-je ? on les traite plus mal que les autres pauvres. Partout où ils se présentent, on les repousse, car le terme de l'enfantement était arrivé pour Marie (2).

L'auguste Vierge le comprend. Elle connaît que le Verbe incarné a choisi ces

Juda ; ex te enim egredietur qui sit dominator in Israel.
(Mich., v, 2.)

(1) In propria venit et sui cum non receperunt.
(Joan., I, 2.)

(2) Factum est dum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret. (Luc, II, 6.)

lieux et cette nuit, pour prendre naissance et se montrer au monde : elle en avertit Joseph. Joseph s'empresse de chercher quelque logement dans les maisons particulières, et ne veut pas que sa sainte Épouse soit exposée à enfanter dans l'hôtellerie publique : ce qui était d'autant moins convenable, que Marie était jeune et qu'en ce moment l'hôtellerie était remplie de monde. Vaines recherches ! il ne trouva personne qui voulût l'écouter. Il est même vraisemblable que plusieurs le traitèrent d'imprudent et d'insensé, pour voyager durant la nuit avec une épouse au moment d'accoucher et dans un si grand concours de monde. Afin de ne point passer la nuit dans la rue, il fut donc forcé de se rendre à l'hôtellerie publique.

Ils s'y présentent. Mais quoi ! De là encore ils sont repoussés. A toutes leurs instances on répond : Il n'y a point de place pour vous (1). Il y avait place pour

(1) Non erat eis locus in diversorio. (Luc, II, 7.)

tous, même pour les gens du peuple, même pour les mendiants et les bêtes de somme ; mais pour le Fils de Dieu il n'y en a point ! Cette hôtellerie est la figure de ces cœurs ingrats, dans lesquels il y a place pour tout, excepté pour Dieu. Combien aiment leurs parents, leurs amis, les plus viles créatures, les bêtes elles-mêmes ; mais n'aiment pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne font aucun cas de sa grâce ni de son amour !

« Au reste, dit la sainte Vierge à une de ses bien-aimées : c'est par une disposition particulière de Dieu que nous manquâmes, mon Fils et moi, de logement parmi les hommes. La providence voulait apprendre aux âmes dévouées à mon Fils, qu'elles devaient s'offrir elles-mêmes à lui servir de demeure et l'inviter tendrement à loger chez elles (1). »

(1) Voir le P. Patign.

**PETITE COURONNE A OFFRIR A L'ENFANT JÉSUS,
A LA FIN DE CHAQUE VISITE.**

Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration* : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.

***Résolution* : Chaque jour visiter la crèche.**



II^e VISITE.

*In propria venit, et sui eum non
receperunt. (JOAN., I, 11.)*

Il est venu dans son héritage et
les siens ne l'ont pas reçu.

Une circonstance ajoute à la dureté des habitants de Bethléem et la rend plus odieuse, s'il est possible. L'édit de l'empereur portait que les habitants de la Judée se feraient inscrire dans la ville originaire de leurs pères. Ainsi les habitants de Bethléem et les nombreux-étrangers qui remplissaient alors la ville, étaient de la tribu de Juda. Sans connaître Marie et Joseph, tous savaient qu'ils étaient leurs parents. Cette circonstance, jointe à l'état de la sainte Vierge, devait leur faire trouver facilement un asile.

Mais, non : *Il est venu dans son héritage, dans la ville de ses pères, au*

milieu de sa famille; et les siens ne l'ont pas reçu. La conduite des habitants de Bethléem nous indigne : elle indignera tous les siècles, et avec raison. Mais ne devons-nous pas tourner contre nous l'indignation que les Juifs nous inspirent ? Combien de fois, peut-être, le divin Enfant ne s'est-il pas présenté à la porte de notre cœur, demandant à y loger ! Nous le connaissions pour notre frère : comment l'avons-nous accueilli ?

Continuons l'histoire. Se voyant partout rebutés, les pauvres voyageurs sortent de la ville, afin de trouver quelque abri hors de son enceinte. Ils marchent dans l'obscurité, ils tournent, ils cherchent. Enfin, ils découvrent une grotte creusée dans un rocher, au-dessous de la ville, et qui sert de retraite aux animaux. N'allons pas plus loin, dit Marie à Joseph. Entrons dans cette grotte et arrêtons-nous-y. — Mais comment ! répond Joseph, ne voyez-vous pas que cette grotte est ouverte de tous côtés, froide et humide ; que ce n'est pas un

séjour pour les hommes, mais pour les animaux? Comment voulez-vous y passer la nuit et y donner le jour au Fils de Dieu? — Il est pourtant vrai, reprend Marie, que cette étable est le palais royal dans lequel veut naître en terre le Verbe éternel.

Qu'auront dit les Anges en voyant la divine Mère entrer dans cette grotte, pour y mettre au monde le Fils de Dieu et le sien? Les enfants des rois naissent dans des appartements dorés, enrichis de superbes tentures. On leur prépare des langes précieux, de magnifiques berceaux, ornés de pierreries; un brillant cortège de princes, de dames et de seigneurs les attend. Et, pour naître, le Roi du ciel aura une étable froide et sans feu! de pauvres langes pour le couvrir, un peu de paille pour lit et une crèche grossière pour berceau!

« Où est la cour, où est le palais, où est le trône pour le Roi des Rois? s'écrie saint Bernard (1). » Je ne vois que deux animaux pour lui faire compa-

(1) Ubi aula, ubi thronus?

gnie, et une crèche pour le recevoir. O heureuse grotte, à qui il fut donné de voir naître le Verbe divin ! O heureuse crèche qui eus le bonheur de recevoir le maître du Ciel ! O heureuse paille qui servis de couche à celui qui est assis sur les ailes des Séraphins ! Mais combien plus heureux les cœurs embrasés d'amour pour le divin Enfant, qui le reçoivent avec ferveur et qui l'accueillent avec tendresse dans la sainte Communion ! Comment dire l'empressement et la joie avec lesquels il vient reposer dans un cœur qui l'aime ?

Marie, entrée dans la grotte, se met aussitôt en prière. L'heure de l'enfantement étant venue, elle dénoue ses cheveux en signe de respect et les laisse retomber sur ses épaules. Tout à coup, une grande lumière l'entourne. Elle sent dans son cœur une joie ineffable ; elle baisse les yeux. Que voit-elle ? O Dieu ! Elle voit à terre un petit enfant si beau, si aimable, qu'il ravit d'amour ; mais qui tremble, qui pleure et qui, étendant vers elle ses

petites mains, fait signe de vouloir être pris dans ses bras (1).

Marie appelle Joseph : Venez voir, lui dit-elle ; le Fils de Dieu est né. Joseph vient, contemple le divin Eufant, se prosterne et l'adore en le baignant de larmes (2). Alors la douce Vierge prend avec révérence son Fils bien-aimé et le place sur son sein. Elle cherche à le réchauffer en l'approchant de ses joues et de sa poitrine, avec les délicieuses tendresses de sa compassion maternelle (3).

Comment exprimer l'indicible amour de Marie, lorsqu'elle vit dans ses bras et sur son sein le Maître du monde, le Fils du Père éternel, devenu son propre fils, en la choisissant pour mère entre toutes les femmes ! Elle l'adore comme son Dieu ; elle lui baise les pieds comme à

(1) *Extendebam membra, quærens matris favorem.*
(S. Brigit., *Revel.*)

(2) *Intravit senex et prosternans se plorabat oræ gaudio.* (*Id.*)

(3) *Maxilla et pectore calefaciebat eum cum lætitia et tenera compassione materna.* (*Id.*)

son Roi, et le visage comme à son Fils. O Marie ! que c'est avec raison que toutes les générations vous appellent Bienheureuse ! Dans votre félicité n'oubliez pas que vous êtes ma Mère et que je suis pauvre. Demandez pour moi à mon petit Frère un peu de cet amour dont il embrase votre cœur, afin que je puisse entrer dans la grotte sans le contrister et l'adorer avec vous.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Faire de mon cœur le berceau de l'Enfant Jésus.

III^e VISITE.

Ego flos campi et lilium convallium. (CANT., II, 1.)

Je suis la fleur des champs et le lis des vallées.

Venez, monarques ; venez, princes, et vous tous, grands de la terre, venez adorer votre Maître, né pour l'amour de vous dans une pauvre étable. Qui vient d'entre eux ? Personne. Le Fils de Dieu est venu dans le monde qu'il a créé, parmi les grands qu'il a comblés de ses bienfaits, et ni le monde ni les grands n'ont voulu le reconnaître.

Mais si les hommes ne viennent pas, les Anges s'empressent de venir adorer leur Seigneur. Ainsi le commande le Père éter-

nel pour l'honneur de son Fils (1). Toute la milice céleste accourt et loue Dieu en chantant avec transport : *Gloire à Dieu dans les hauteurs ; et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté* (2).

Gloire à la divine miséricorde qui, au lieu de punir les hommes révoltés, fait que Dieu même prend sur lui leur châti-ment et les sauve !

Gloire à la divine sagesse, qui a trouvé le moyen de satisfaire en même temps à l'éternelle justice et de délivrer l'homme de la mort !

Gloire à la divine puissance, qui abat les forces de l'enfer d'une manière si admirable, par les abaissements et la pauvreté du Verbe éternel !

Gloire enfin au divin amour, qui a réduit un Dieu à se faire petit enfant, pauvre et humble, à vivre dans la souffrance et à mourir sur une croix, pour

(1) Et adorent eum omnes angeli ejus. (Hcb., I, 6.)

(2) Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (Luc, II, 14.)

montrer à l'homme l'amour qu'il a pour lui et obtenir le sien !

Si les grands et les rois demeurent insensibles, allons contempler le spectacle que nous donne cette nuit bienheureuse. Petits et pauvres, justes et pécheurs, Marie nous invite tous à entrer dans la grotte de Bethléem, pour adorer son divin Fils et lui baiser les pieds. Allons contempler sur la paille le Créateur du Ciel et de la terre, sous la forme d'un petit enfant. Maintenant qu'il est né et qu'il repose dans sa crèche, la grotte n'a plus rien d'horrible ; elle est devenue un paradis.

N'ayons pas peur. Jésus est né ; et il est né pour tous, pour quiconque veut de lui. *Je suis*, nous dit-il, *la fleur des champs et le lis des vallées* (1). Qui a peur d'une fleur ? Il s'appelle le lis des vallées, pour nous dire que, naissant humble et petit, les petits et les humbles ont auprès de lui un facile

(1) Ego flos campi et lilium convallium.

accès. Rois, grands, riches et savants du monde, vous ne le trouverez qu'autant que vous deviendrez vous-mêmes humbles et petits. Il s'appelle la fleur des champs, parce qu'il demeure accessible à tous (1). Les fleurs des jardins sont fermées et défendues par des murs; il n'est pas donné à tout le monde de les trouver, moins encore de les cueillir. Au contraire, les fleurs des champs s'offrent à tous : qui veut les prend. Tel est Jésus dans sa crèche.

Entrons donc; la porte est ouverte. Point de garde qui dise : on n'entre pas; ce n'est pas l'heure (2). Les rois demeurent enfermés dans leurs palais, et les palais sont environnés de soldats : il n'est pas facile d'y pénétrer. Qui veut avoir audience des princes doit y prendre peine. Il faut qu'il s'attende à être congédié plusieurs fois, à faire longuement

(1) *Ego flos campi quia omnibus me exhibeo invenendum.* (Card. Hug.)

(2) *Non est satelles qui dicat : Non est hora.* (S. Petr. Chrysol.)

antichambre et à s'entendre dire : Revenez à une autre heure ; ce n'est pas le moment de l'audience.

Il n'en va pas de même avec le divin Roi. Il demeure dans une grotte, et il y demeure petit enfant, pour encourager quiconque vient à lui. La grotte est ouverte, sans gardes et sans portes, afin que chacun puisse y entrer librement, quand il veut, pour trouver ce petit Roi, lui parler, et même l'embrasser s'il le désire.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi, mon âme, n'entrerions-nous pas nous-mêmes ? Regarde ; vois dans cette crèche, sur cette pauvre paille, ce petit Enfant qui pleure. Vois comme il est beau et comme il inspire la tendresse et la confiance ! Pour qui sait aimer ses regards sont des flèches, ses vagissements des flammes d'amour. « La grotte elle-même, nous dit saint Bernard, la crèche, la paille nous crient : Aimez celui qui vous aime tant (1). »

(1) Clamat stabulum, clamant paleæ.

Que ta confiance égale ta tendresse. Afin de pénétrer le grand mystère que tu as sous les yeux, profite de la liberté qu'il donne à tous et demande-lui : Mon beau petit Enfant, de qui êtes-vous fils ? — Il te répond : Ma mère est cette belle et pure jeune vierge qui est près de moi. — Et votre Père, qui est-il ? — Mon Père c'est Dieu. — Comment ? vous êtes le Fils de Dieu, et vous êtes si pauvre, si humble ! En cet état, qui vous reconnaîtra ? qui vous respectera ? — La foi me fera connaître pour ce que je suis ; elle me fera aimer des âmes que je suis venu racheter. Je ne suis pas venu pour me faire craindre, mais pour me faire aimer. C'est pour cela que j'ai voulu paraître la première fois au milieu de vous, sous la forme d'un petit enfant si pauvre et si humble, afin que vous m'aimiez davantage en voyant combien je vous aime.

— Mais, dites-moi, divin Enfant, pourquoi vous promenez vos regards autour de vous : que voulez-vous voir ? Je vous entends soupirer : dites-moi, pourquoi sou-

pirez-vous? O Dieu! je vous vois pleurer : pourquoi pleurez-vous? — Jésus répond : Je regarde autour de moi, parce que je cherche quelque âme qui me désire. Je soupire par le désir de voir un cœur qui brûle d'amour pour moi, comme je brûle d'amour pour lui. Je pleure, et je pleure uniquement, parce que je ne vois pas, ou bien peu, d'âmes et de cœurs qui me cherchent et qui veulent m'aimer.

Du moins, cher petit Enfant, je vous apporte le mien. Voudrez-vous le recevoir? car je dois vous dire qu'il est bien pauvre et qu'il a été bien coupable. Mais, en vous voyant dans votre crèche, il se sent disposé à vous aimer. Je le mets donc à vos pieds; je vous le laisse : je n'en veux plus, changez-le et gardez-le. Ne me le rendez pas, autrement j'ai peur qu'il ne vous trahisse de nouveau.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner si je suis fervent tiède ou pécheur.

IV^e VISITE.

NOM DE JÉSUS.

Dedit illi nomen quod est super omne nomen. (PHILIPP., II, 9.)

Dieu lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.

Je sais déjà, tendre petit Enfant, que Dieu est votre Père. Mais je voudrais connaître votre nom : comment vous appelez-vous?— Je m'appelle Jésus.— Ce nom retentit doucement à mon oreille ; mais j'en ignore l'origine et la signification. Si je les connaissais, quelque chose me dit que je vous aimerais davantage. Daignez m'instruire ; car votre serviteur écoute (1).

(1) Loquere, Domine, quia audit servus tuus. (I Reg., IX, 10.)

Le grand nom de Jésus est d'origine céleste, et n'a pas été trouvé par les hommes : il a été donné de Dieu lui-même. Chargé de l'apporter à la terre, l'archange Gabriel le révèle à Marie en lui annonçant le mystère de l'Incarnation. « Le Fils qui naîtra de vous, lui dit-il, vous l'appellerez Jésus, *et vocabis nomen ejus Jesum.* » Le premier qui prononça le nom de Jésus, ajoute saint Bernard, c'est Dieu le Père (1).

Ce nom adorable est un nom nouveau et éternel. Nouveau ; Dieu seul pouvait le donner à celui qu'il destinait pour être le Sauveur du monde (2). Éternel ; de toute éternité avait été rendu le décret de la Rédemption, ainsi de toute éternité le Rédempteur avait eu son nom : voilà ce qui existait dans le ciel.

Sur la terre, ce nom fut imposé à l'Enfant de Bethléem, le jour de sa circoni-

(1) *Nomen Jesus primo fuit a Patre prænominatum.*

(2) *Nomen novum quod os Domini locutum est. (Is., LXII, 2.)*

sion. « Et après que les huit jours furent écoulés afin de circoncire l'Enfant, on lui donna le nom de Jésus (1). » C'est alors que le Père éternel voulut récompenser l'humilité de son Fils, en lui donnant ce nom de gloire. Quoi de plus juste? Pendant que vous vous humiliez, divin Enfant, vous l'égal de votre Père, jusqu'au dernier degré de l'abaissement, votre Père vous honore en vous donnant un nom qui surpasse la dignité et la hauteur de tout autre nom : *Dedit illi nomen quod est super omne nomen.*

En conséquence, il commande qu'à ce nom tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, c'est-à-dire qu'il soit adoré avec un égal respect par les anges, par les hommes et par les démons (2). Si toutes les créatures, divin Enfant, adorent votre nom, combien

(1) Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc, II, 21.)

(2) Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, caelestium, terrestrium et infernorum. (Philipp., II, 9.)

plus devons-nous l'adorer et l'aimer, nous autres pauvres pécheurs, puisque c'est pour nous qu'il vous a été imposé ! Votre nom signifie Sauveur ; c'est pour le vérifier que vous êtes descendu du ciel parmi nous et à cause de nous (1). Adorer votre nom est notre premier devoir : remercier votre Père de vous l'avoir donné, est le second ; car c'est pour notre bien que vous le portez. Votre nom console, il défend, il enflamme. Oh ! que j'avais raison de désirer de le savoir !

Votre nom console. Voulons - nous trouver de l'adoucissement à nos peines, de quelque nature qu'elles soient ? Invoquons le nom de Jésus. Celui qui le porte veut et peut nous consoler. Il le veut ; car il nous aime. Il le peut ; car il est tout-puissant. Il n'est pas seulement homme, mais il est Dieu et homme tout ensemble. Sans cette double qualité il ne mériterait pas, à proprement parler, le grand nom

(1) Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.

de Sauveur. « Le nom de Jésus, dit saint Bernard, implique celui d'une puissance infinie, d'une sagesse infinie, d'un amour infini. Si ces trois choses ne se trouvaient pas dans l'Enfant de Bethléem, il n'aurait pas pu nous sauver (1). »

En parlant de la circoncision, le grand docteur ajoute : qu'il fut circoncis comme enfant d'Abraham ; mais qu'il fut appelé Jésus, comme fils de Dieu (2). Enfant de l'homme, il reçoit en sa chair le signe du pécheur, parce qu'il s'est chargé des péchés du monde et que, dès son enfance, il veut les laver dans son sang. Fils de Dieu, il s'appelle Jésus, parce qu'à Dieu seul il appartient de sauver.

Ainsi, divin Enfant, lorsque j'invoque votre adorable nom, j'invoque la puissance, la sagesse, la charité infinies. Je les sens couler dans mon âme ; elles se répandent au dedans de moi comme un

(1) Neque enim posses te vocare Salvatorem, si quidpiam horum defuisset. (Ser. II, de Circumcis.)

(2) Circumciditur tanquam filius Abrahamæ, Jesus vocatur tanquam filius Dei. (Ser. I, de Circumcis.)

baume qui adoucit, comme une huile qui éclaire, qui nourrit, qui guérit. Voilà pourquoi le Saint-Esprit lui-même dit que votre nom est une huile répandue, *oleum effusum nomen tuum* (1).

C'est à juste titre, reprend saint Bernard : l'huile sert tout à la fois de lumière, de nourriture et de remède. Le nom de Jésus fait tout cela. Il éclaire, *lucet prædicatum*. Aux jours de l'Eglise naissante, la lumière de la foi se répandit avec tant de rapidité sur le monde entier, qu'en très-peu de temps une multitude de gentils connurent et adorèrent le vrai Dieu. Quelle pensez-vous que fut la cause de ce prodige ? La prédication du nom de Jésus (2).

C'est par ce nom que nous-mêmes avons eu le bonheur d'être faits enfants de la vraie lumière, c'est-à-dire de la sainte Eglise. Par une faveur refusée à

(1) Cant. 1 - 3.

(2) Unde putas in toto orbe tanta et tam subita fidei lux, nisi prædicato nomine Jesu ?

la plupart des hommes qui naissent idolâtres, mahométans ou hérétiques, nous sommes nés dans le sein de l'Église romaine et notre berceau a été placé au milieu des peuples chrétiens et catholiques. Sentons le prix de ce bienfait.

Le nom de Jésus nourrit, *pascit recogitatum*. Il donne aux chrétiens la force surhumaine de trouver la paix et la consolation au milieu des misères de cette vie, au plus fort même des persécutions. Maltraités et bafoués, les saints apôtres tressaillaient d'allégresse, fortifiés qu'ils étaient par le nom de Jésus (1). Tant de martyrs, tant d'enfants, tant de jeunes vierges, qu'on voyait comme impassibles sous les ongles de fer, sous la dent des lions, ou dans les flammes des bûchers : où trouvaient-ils leur force ? Dans le nom de Jésus. Où la trouvent encore tant de malheureux aux prises avec l'indigence,

(1) *Ibant gaudentes a conspectu concilii quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.*
(Act., v, 41.)

tant de malades qui, sur leur lit de douleur, sourient à ceux qui les entourent? Dans le doux nom de Jésus.

Le nom de Jésus guérit, *invocatum lenit et ungit*. Si une pauvre âme est tombée dans le péché, et sent le découragement ou la défiance s'emparer d'elle, qu'elle invoque ce nom de vie : aussitôt elle sentira renaître l'espérance du pardon. En nommant Jésus, elle nomme celui qui est venu pour lui apporter le pardon et se faire la caution des pécheurs. « Si Judas, dit Euthymius, lorsqu'il fut tenté de désespoir, avait invoqué le nom de Jésus, il n'eût pas péri. Nul pécheur, si misérable qu'il soit, n'arrivera jamais à la dernière ruine, s'il invoque ce nom d'espérance et de salut (1). »

Mais les pécheurs n'invoquent pas ce nom tout-puissant, parce qu'ils ne veulent pas sortir de leurs péchés. Jésus peut guérir toutes nos plaies, mais il ne les

(1) Si nomen illud invocasset, non periisset. Longe est desperatio, ubi est hujus nominis invocatio.

guérira pas malgré nous. La vénérable sœur Marie du Crucifix vit un jour l'Enfant de Bethléem comme dans un hôpital, portant des remèdes et allant de lit en lit pour guérir les malades ; mais ces malheureux, au lieu de le remercier et de l'appeler, le repoussaient. Ainsi font un grand nombre de pécheurs.

Quant à l'âme qui, après ses chutes, recourt à l'Enfant Jésus, que peut-elle craindre ? Puisque l'offensé lui-même, l'Enfant Jésus, s'offre à lui obtenir son pardon, et qu'il a d'avance payé pour elle (1). Sa promesse est infaillible : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, ne cesse-t-il de répéter dans l'Évangile, mon Père le fera et je le ferai moi-même (2). »

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui

(1) Qui offensus fuerat ipse se intercessorem destinavit ; quod illi debebatur exsolvit. (S. Laur. Justinien, *Ser. in Nativ.*)

(2) Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (Joan., XVI, 23.) — Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam. (*Id.*, XV, 16.)

pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et d'être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner quelles sont mes dispositions après mes fautes.



V^e VISITE.

Locabitur Deus fortis. (Is , IX, 6.)
Il sera appelé le Dieu fort.

Où, le petit Enfant que j'ai là sous mes yeux est le Dieu fort, le Fort par excellence, et sa force est dans son nom. Nous avons vu que ce nom adorable peut seul consoler, et que seul il console efficacement toutes les douleurs des enfants d'Adam, guérit toutes leurs infirmités, sèche toutes les larmes dont ils arrosent la route de leur pèlerinage. Ce nom est encore un bouclier impénétrable qui nous protège.

Le nom de Jésus défend, *si concuteris formidine, Jesu nomen edito* (1). Il nous

(1) S. Laur. Just., *ubi supra*.

défend contre les ruses et les assauts de nos ennemis. De là vient que le prophète Isaïe appelle l'Enfant de Bethléem le Dieu fort, *Deus fortis*; et que le sage ajoute : son nom est comme une tour imprenable, *turris fortissima nomen tuum* (1). Quelle est la source de cette puissance ? L'apôtre nous l'apprend : « Le Fils de Dieu, dit-il, s'est humilié au point de se rendre obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » Cela veut dire, ajoute saint Anselme : au point de ne pouvoir descendre plus bas. Voilà pourquoi le Père éternel, voulant récompenser dignement l'humilité et l'obéissance de l'Enfant de Bethléem, l'a tellement élevé, qu'il ne saurait l'élever plus haut (2).

Comme signe de cette élévation et de cette puissance incomparable, Dieu son Père lui a donné un nom supérieur à

(1) Prov., xviii, 10.

(2) Ipse se tantum humiliavit, ut ultra non posset ; propter quod Deus tantum exaltavit, ut ultra non posset.

tout autre nom : nom si grand et si puissant qu'il est adoré du ciel, de la terre et de l'enfer. Nom puissant au ciel, parce qu'il peut nous obtenir toutes les grâces ; puissant sur la terre, parce qu'il peut sauver tous ceux qui l'invoquent avec confiance ; puissant dans l'enfer, parce qu'il fait trembler tous les démons.

Malgré leur nombre, leur puissance et leur rage, les anges rebelles tremblent au seul bruit de ce nom divin. Ils se souviennent que Celui qui l'a porté est le fort armé dont le bras a brisé leurs forces et détruit leur empire. « Ils tremblent, écrit saint Pierre Chrysologue, parce que dans ce nom sacré ils doivent adorer toute la majesté de Dieu (1). »

Le Sauveur lui-même disait à ses disciples que c'est par la vertu de ce nom tout-puissant qu'ils chasseraient les démons (2). Fidèle héritière des enseigne-

(1) In hoc nomine deitatis adoratur tota majestas.
(Ser. CXIV.)

(2) In nomine meo dæmonia ejicient. (Marc., XVI, 17.)

ments de l'Enfant de Bethléem, l'Eglise catholique se sert encore de ce nom adorable pour chasser les esprits infernaux du corps des possédés. Les prêtres qui assistent les mourants emploient également le nom de Jésus, pour les délivrer des assauts du démon, plus terribles en ce dernier moment que pendant le reste de la vie.

Qu'on lise l'histoire de saint Bernardin de Sienne, on y verra combien de pécheurs il convertit, combien d'abus il corrigea, combien de villes il sanctifia, en prêchant l'invocation du nom de Jésus. Ces prodiges n'ont rien d'étonnant. L'apôtre saint Pierre n'a-t-il pas dit qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom que celui de Jésus, par qui nous puissions être sauvés (1) ?

Le nom de Jésus ne nous a pas sauvés une fois seulement ; chaque jour encore il nous sauve des périls qui nous environnent, lorsque nous l'invoquons avec

(1) Nec etiam aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. (Act., IV, 12.)

confiance (1). De là cet encouragement du grand apôtre, qui nous dit sans hésiter : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé (2). » Si donc les démons vous attaquent, si les hommes vous persécutent ou vous portent au péché, invoquez le nom de Jésus et vous serez délivrés ; si les tentations continuent de vous assaillir, continuez d'invoquer le nom de Jésus et vous ne tomberez pas.

L'expérience prouve que les âmes fidèles à cette pratique demeurent fermes et sortent toujours victorieuses du combat. Au nom de l'Enfant de Bethléem, joignons celui de sa douce Mère. Le nom de Marie aussi épouvante l'enfer. « Cette courte prière : *Jésus, Marie*, facile à retenir, est toute-puissante pour nous protéger, dit le pieux Thomas à Kempis. (3) »

(1) Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam. (Joan., xv, 16.)

(2) Quicumque invocaverit nomen Domini salvus erit. (Rom., x, 13.)

(3) Hæc brevis oratio, Jesu et Maria, facilis ad tenendum, fortis ad protegendum.

En troisième lieu, le nom de Jésus enflamme d'amour ceux qui le prononcent avec dévotion. Comment n'en serait-il pas ainsi, puisque votre nom, aimable Enfant de la crèche, nous rappelle tout ce que vous avez fait et souffert pour le salut du monde ? (1) De là cette tendre parole d'un pieux auteur : « O Jésus, qu'il vous en a coûté d'être Jésus (2) ! »

Pénétré de cette vérité, il est impossible qu'un chrétien nomme par son nom l'Enfant de Bethléem, sans se sentir disposé à aimer celui qui l'a tant aimé. « Lorsque je nomme Jésus, disait saint Bernard, je me représente un homme doux, humble, affable, bon, miséricordieux, rempli de toutes les vertus ; et en même temps un Dieu tout-puissant, venu pour me guérir, me fortifier et me sauver au prix des plus grands sacrifices (3). »

(1) *Nomen Jesu signum est representans tibi omnia quaecumque Deus fecit propter salutem naturæ humanæ.*
(S., Bern., ser. XLVIII.)

(2) *O Jesu, quanti tibi constitit esse Jesum, Salvatorem meum.*

(3) *Cum nomino Jesum, hominem mihi propono mi-*

O mon ame ! que le nom de Jésus soit donc toujours dans ton cœur ; qu'il soit ta nourriture et ta consolation. Redis-le souvent ; que le matin il soit le premier, et le soir le dernier sur tes lèvres. « Miel à la bouche, harmonie à l'oreille, joie au cœur : *Jesus mel in ore, in ore melos, in corde jubilus* ; tel est le nom de l'Enfant de Bethléem, dit saint Bernard. »

Le répéter souvent avec dévotion est une source intarissable de grâces. « Nul, dit saint Paul, ne peut prononcer le nom de Jésus si ce n'est par le secours du Saint-Esprit (1). » Ainsi le Saint-Esprit se communique à tous ceux qui prononcent dévotement le nom de Jésus. A quelques-uns ce nom paraît étrange, peut-être fastidieux ? Pourquoi ? Parce qu'ils n'aiment pas l'Enfant de Bethléem, Jésus,

tem, humilem, benignum, misericordem, omni sanctitate conspicuum, eundemque Deum omnipotentem qui me sanat et roborat.

(1) Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. (I. Cor., XII, 3.)

leur Sauveur. Plaignons-les, et imitons les saints qui avaient toujours à la bouche ce nom de salut et d'amour.

Les apôtres saint Paul et saint Jean ne semblent pouvoir écrire une page sans le nommer. Le bienheureux Henri Suson le grava sur sa poitrine avec une pointe de fer, et tout baigné de sang : « Seigneur, disait-il, je voudrais pouvoir vous imprimer plus profondément encore dans mon cœur. Vous qui êtes tout-puissant, écrivez votre nom bien-aimé jusqu'au fond de mon âme, afin que rien ne puisse effacer en moi votre nom ni votre amour. » Combien d'autres saints ont fait la même chose ! L'Enfant de Bethléem n'en demande pas autant de nous.

Il nous demande d'avoir foi en son nom. Etes-vous affligés, nous dit-il : invoquez mon nom et il vous consolera. Etes-vous tentés ? Invoquez mon nom, et il vous rendra victorieux de tous vos ennemis. Etes-vous arides et froids ? Invoquez mon nom, et il vous enflammera. Heureses les âmes qui ont toujours sur les

lèvres et dans le cœur ce très-saint et très-aimable nom : nom de paix, nom d'espérance, nom de salut et d'amour ! heureux nous-mêmes, si nous avons le bonheur d'expirer en le prononçant !

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner comment je prononce le nom de Jésus.

VI^e VISITE.

VISITES DE L'ENFANT JÉSUS.

Transeamus usque Bethleem.

(LUC., II, 15.)

Allons à Bethléem.

Le palais d'Hérode est rempli de courtisans et de serviteurs empressés. Dans Jérusalem s'agitent des milliers de personnes de tout âge et de toute condition, occupées de leurs plaisirs et de leurs affaires. Bethléem elle-même regorge de voyageurs, venus des différentes parties de la Judée. Le divin Enfant reste seul. Pendant toute la durée de son séjour dans la grotte qui lui sert de palais, il ne reçoit de la part des hommes que deux visites : celle des Bergers et celle des Mages. De-

mandons-lui l'explication de ce mystère.

« Il y avait, dit l'Évangile, dans la campagne voisine de la grotte, des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. L'Ange du Seigneur, tout brillant de lumière leur apparut et leur dit : il vous est né aujourd'hui un Sauveur, à Bethléem, cité de David. » Pourquoi, divin Enfant, voulez-vous que de pauvres bergers soient les premiers témoins de votre naissance et vos premiers adorateurs ?

Vous le voulez, afin de rendre incontestable votre avènement sur la terre, en le faisant annoncer par des hommes simples et incapables de tromper, ou de se faire croire s'ils avaient voulu tromper. Vous le voulez, afin d'apprendre au monde, dès le premier instant de votre naissance, que vous êtes de préférence le Dieu des petits et des pauvres, et que pour vous trouver grands et les riches doivent se faire pauvres et petits.

Vous le voulez, afin de révéler la nature de l'œuvre réparatrice que vous venez accomplir. En bouleversant le plan divin,

le péché avait mis en haut ce qui doit être en bas, et en bas, ce qui doit être en haut. Esclave volontaire de l'esprit d'orgueil, l'homme s'était fait son Dieu : son règne reposait sur la force et il opprimait tout ce qui était faible, pauvre et petit. Les enfants, les femmes, les esclaves, les trois quarts du genre humain, traités comme des bêtes, gémissaient sous le joug le plus dur.

Réparateur de toutes choses, l'Enfant Jésus vient remettre en haut ce qui doit être en haut, et en bas ce qui doit être en bas. Il vient briser l'orgueil et son sceptre de fer. Il vient dire aux hommes : « Vous êtes tous frères, tous les enfants du même Père, et les membres de la même famille. Toutes les distinctions odieuses de Grecs et de Barbares, d'hommes et de femmes, de libres et d'esclaves, sont abolies (1). » Comme gage et comme prémices de cette heureuse révolution, il

(1) Non est Judæus, neque Græcus : non est servus, neque liber : non est masculus, neque femina. (Gal. III, 28.)

choisit pour ses premiers courtisans ce qu'il y a de plus méprisable aux yeux du monde ; des bergers, et des bergers juifs, nation réputée la dernière de toutes par les peuples d'alors. Comprends-tu, mon âme, la profonde sagesse et l'immense bonté de ton Sauveur ?

Avertis par l'Ange, les Bergers se disent entre eux : Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé. Point d'hésitation, point de délai. Rien ne les arrête : ni l'obscurité de la nuit, ni le soin de leurs troupeaux. Ils accourent à la grotte, éclairés par leur foi, d'autant plus sublime qu'elle est plus simple. Ils adorent dans ce pauvre petit enfant, le Roi du ciel et de la terre, le Fils de Dieu, le Messie annoncé par les Prophètes, le Désiré des nations, le Rédempteur du monde.

La nuit de Noël, les Anges nous ont dit à nous-mêmes : un Sauveur vous est né à Bethléem, cité de David. Que l'exemple des Bergers nous serve de modèle. Comme eux accourons à la crèche ; comme eux reconnaissons avec transport,

malgré la faiblesse et la pauvreté qui l'environnent, le Dieu qui s'est fait enfant pour nous. La foi, mais la foi humble et simple des Bergers, doit nous conduire à la grotte, l'amour nous y retenir.

Sans la foi nous entrerons dans cette grotte bénie, qui est le paradis de la terre, avec un simple sentiment de curiosité et de compassion naturelle. Nous ne verrons dans le divin Enfant qu'un enfant pauvre, né au cœur de l'hiver, couché dans une crèche, sans feu, et placé au milieu d'une caverne froide, humide, ouverte de toutes parts : sans l'amour, nous en sortirons aussi froids que la grotte elle-même. Mais si la foi nous conduit : nous verrons dans ce petit enfant ce que les Bergers virent eux-mêmes : notre Sauveur et notre Dieu. Sa vue nous embrasera d'amour, et comme les Bergers, nous ne cesserons de glorifier Dieu et de le bénir, de ce que nous aurons vu et entendu (1).

(1) *Reversi sunt glorificantes et laudantes Deum in omnibus, quæ audierant et viderant (Luc., II, 20.)*

Aux Bergers succèdent les Rois. Le genre humain tout entier avait été enveloppé dans la ruine originelle. Non-seulement en Judée, mais dans toutes les parties de la terre, ce grand Lazare avait besoin d'un Rédempteur qui le tirât des ombres de la mort, et qui avec la vie lui rendît la santé. Créateur de tous les hommes, le Verbe éternel veut être le Rédempteur de tous. Un ange appelle à son berceau les Bergers de Bethléem, prémices des Juifs; une étoile miraculeuse appelle les Mages, prémices de la gentilité.

Telle est la première et la plus grande grâce qui nous ait été accordée. Notre vocation à la foi dans la personne des Mages, fut suivie de la vocation à la grâce, dont nos malheureux ancêtres étaient privés. Divin Enfant, que vous êtes bon ! et que vous êtes puissant ! Comme aux Bergers, vous parlez aux rois : et les uns comme les autres s'empressent de répondre à votre appel. Les Bergers ont quitté leurs troupeaux, les Mages quittent

leurs royaumes. Les Bergers ne se laissent point effrayer par les ténèbres de la nuit ; les Mages affrontent les fatigues et les périls d'un long voyage.

Les uns et les autres arrivent à Bethléem. Le même spectacle s'offre aux yeux de leur corps et aux yeux de leur foi. « Les Mages, dit l'Évangile, trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère (1). » Une pauvre jeune vierge, un petit enfant enveloppé de pauvres langes, sans personne qui leur tienne compagnie et qui les assiste : voilà pour les yeux du corps.

Mais sous ces humbles apparences, la foi des Mages, comme celle des Bergers, découvre des merveilles. Désabusés par la grâce des fausses idées de la grandeur, ces Rois comprennent que la royauté de Celui qui est venu pour détruire l'orgueil, le faste, l'ambition et toutes les cupidités, doit être pauvreté, souffrance et humiliation. A ces signes, ils reconnaissent le

(1) *Invenerunt Puerum cum Maria matreejus.* (Matth., II, 11.)

Messie promis au monde et le médecin de tous ses maux. Pénétrés de reconnaissance et de joie, ils se prosternent aux pieds du divin Enfant. Dans le silence de l'adoration ils lui offrent, comme expression de leur foi et comme gage de leur dépendance, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Le voyage des Mages n'est pas une leçon moins éloquente, que la visite des Bergers. Il nous apprend que tous ont besoin de venir à la crèche : les rois encore plus que les sujets, les riches encore plus que les pauvres. Si la négligence nous empêchait de venir adorer dans sa grotte l'Enfant de Bethléem, ou si nous venions les mains vides et sans rien donner à ce pauvre petit Roi, l'exemple des Mages serait notre condamnation.

Je promets bien, aimable Enfant, d'être fidèle à vous visiter pendant ces jours bénis : mais que vous donnerai-je ? Je n'ai rien, je ne possède ni l'or de la charité, puis qu'au lieu de vous aimer, j'ai donné mon cœur aux créatures ; ni l'encens de la prière,

puisque j'ai vécu dans l'oubli de Dieu ; ni la myrrhe de la mortification, puisque je n'ai rien refusé ni à mes penchans ni à mes caprices. Que vous offrirai-je donc ? mon cœur, tout pauvre et tout souillé qu'il est. Le voilà : acceptez-le et changez-le.

Du moins, je vous promets d'imiter les Mages, qui, avertis en songe de ne pas revenir auprès d'Hérode, s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin (1). J'ai perdu ma première ferveur, peut-être votre grâce, parce que j'ai fréquenté la dissipation, la paresse, certaines compagnies mondaines et dangereuses, Hérodes perfides et cruels, qui de nouveau vous crucifieraient dans mon cœur, si j'avais l'imprudence de retourner dans le pays qu'ils habitent : Adieu pour toujours.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître

(1) Responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi suut in regionem suam. (Matth., II, 12.)

dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner quelle est ma passion dominante.

VII^e VISITE.**COMPAGNIE DE L'ENFANT JÉSUS.**

*Invenerunt Puerum cum Maria
matre ejus. - (MATTH., II, 11.)*

Ils trouvèrent l'Enfant avec Marie
sa mère.

Après la visite des Bergers et des Mages, la grotte de Bethléem demeure solitaire. L'Enfant Jésus, le Roi du Ciel, n'a d'autre compagnie que celle de Marie, sa Mère, et de Joseph, son père nourricier. Il n'en sera plus ainsi. Pendant les jours heureux qui nous rappellent les mystères et les bienfaits de votre naissance, divin Enfant, vous ne serez pas seul. Que le monde coure à ses fêtes; que les uns se livrent à la dissipation habituelle de leurs pensées, et les autres aux préoccupations

fiévreuses de ce qu'ils appellent leurs affaires ; que toutes ces âmes égarées aient du temps pour tout et pour tous, excepté pour elles et pour vous : loin de nous entraîner à leur suite, cette ingratitude sera pour nous un nouveau motif de vous tenir assidûment compagnie.

Mais comment ferons-nous pour être des visiteurs agréables à l'Enfant Jésus ? Sans doute, il est notre frère, car il est homme, et la contrainte est bannie des visites fraternelles. Mais il est notre Roi, car il est Dieu. Or, pour se présenter à la cour des rois, il faut en connaître les usages ; et, pour être bien reçu, il faut être recommandé par les ministres ou les amis du prince. Voulons-nous réunir ces deux conditions ? Adressons-nous à Marie et à Joseph. Ils forment la compagnie la plus fidèle et la plus chère du divin Roi : ils sont toute sa Cour. Par eux, allons à Jésus, voyons ce qu'ils font, comment ils le font ; écoutons ce qu'ils disent, et imitons-les : *Inspice et fac secundum exemplar.*

La plus tendre des mères, Marie, aime son divin Fils, elle le soigne, elle l'écoute.

Marie aime son divin Fils. Quand nous parlerions toutes les langues des hommes et des Anges, il nous serait impossible d'exprimer la tendresse de la sainte Vierge pour l'Enfant Jésus. Si l'Apôtre saint Paul pouvait dire que Notre-Seigneur était le principe de sa vie, l'âme de son âme : *Mihi vivere Christus est*, à tel point que ce n'était plus lui, Paul, qui vivait, mais Notre-Seigneur qui vivait en lui (1) : à combien plus forte raison ce langage convient-il à Marie !

En voyant l'Enfant Jésus, en le pressant sur son cœur, en le couvrant de ses baisers, elle peut dire : c'est l'os de mes os, le sang de mon sang, la chair de ma chair. Ainsi, par un privilège unique, en aimant son Fils, Marie aime son Dieu,

(1) Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal., II, 29.)

et en aimant son Dieu elle aime son Fils. L'amour maternel s'unissant à la charité, la grâce et la nature concourent ensemble à faire du cœur de Marie un foyer, près duquel les Séraphins avec toutes leurs ardeurs peuvent paraître de glace.

Ce qui augmentait les tendresses ineffables de Marie, c'est la connaissance qu'elle avait des destinées de son divin Fils. En acceptant le titre de Mère de Dieu, elle avait accepté celui de Reine des Martyrs. Avant que le saint vieillard Siméon lui ait annoncé le glaive de douleurs dont son âme sera transpercée (1), la tendre Mère de Jésus a vu se dérouler devant ses yeux toute la vie d'humiliation, de pauvreté et de souffrance de l'adorable Enfant. Après le dénûment de l'étable, l'exil en Égypte, les privations et les fatigues de Nazareth, elle a vu les cordes, les épines, les clous, la croix.

(1) Dixit ad Mariam : tuam ipsius animam pertransibit gladius. (Luc., II, 35.)

Elle a entendu les insultes, les blasphèmes, les dérisions sacrilèges qui, sur le Calvaire, doivent ajouter tant de douleurs aux douleurs du supplice.

Ces pensées lui sont toujours présentes. Comme le Sauveur lui-même, elle peut dire : ma douleur est toujours devant moi : *Dolor meus in conspectu meo semper.* Quand elle enveloppe de langes les petits pieds et les petites mains du divin Enfant, elle songe aux liens dont il sera chargé, aux clous dont il sera percé. Quand elle regarde ce visage dont la beauté ravit les Anges, elle le voit couvert d'abominables crachats. Quand ses mains virginales lui préparent ses petits vêtements, elle voit les bourreaux mettre à nu son corps adorable ; et quand elle lui tisse sa robe sans couture, elle la voit ensanglantée et tirée au sort par les soldats. Ainsi, même à Bethléem, le cœur de Marie est plein d'amertume : *Amaritudine plena sum.*

Amour et compassion, tels sont les deux sentiments qui doivent remplir notre cœur en entrant dans la grotte, si

nous voulons qu'il soit à l'unisson de celui de la sainte Vierge. Cette condition est de rigueur pour être bien reçu à la cour de l'Enfant-Roi.

Marie soigne son fils. L'amour n'est pas stérile. Il se manifeste par les œuvres. Marie, qui ne vit que pour Jésus, est sans cesse occupée de pourvoir à ses besoins. Que sa tendresse ne lui fait-elle pas inventer, pour adoucir les privations et les souffrances auxquelles le condamne sa naissance dans une étable, loin de la maison maternelle ! Elle le nourrit, elle le réchauffe, elle essuie ses larmes, elle le porte sur ses bras. Pendant le jour elle est à ses côtés ; la nuit, elle veille près de la crèche qui lui sert de berceau. Rien ne peut la distraire de ses chères occupations. Hors de la grotte, elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle ne connaît rien : le monde est pour elle comme s'il n'était pas.

Ames qui venez à la crèche, voilà votre modèle : soyez mères, mères pour l'Enfant Jésus. Il est pauvre, vêtez-le ; il

pleure, essuyez ses larmes ; il a froid, réchauffez-le ; il a faim, nourrissez-le ; il est seul, tenez-lui compagnie ; il est mal couché, donnez-lui un berceau. Votre amour, s'il est réel, vous rendra ingénieuses à lui rendre tous ces soins.

Marie écoute son Fils. Tout parle dans la grotte de Bethléem, et cependant tout y est silence. La crèche, la paille, les langes, le dénuement de toutes choses ; cet enfant qui est le Créateur du monde, le Dieu du ciel et de la terre, le Désiré de toutes les nations, et qui n'a ni voix, ni mouvement, ni volonté ; cette jeune Vierge, de race royale, si gracieuse et si douce, mais si pauvre qu'elle est réduite à mettre au monde dans une étable le Fils de Dieu et le fils de David ; le saint Patriarche qui veille sur l'Enfant et la Mère, et dont la perfection lui a mérité, à l'exclusion de tous les hommes, l'honneur de partager avec Dieu même le titre de Père du Messie : quoi de plus éloquent qu'un pareil spectacle !

Le silence de Bethléem n'est inter-

rompu que deux fois : par la visite des Bergers et par l'arrivée des Mages. Encore l'Évangile nous donne-t-il à entendre que, même dans ces deux occasions, le silence mystérieux de la grotte ne fut pas troublé. Il ne cite aucune parole ni des Bergers, ni des Rois, ni de Marie, ni de Joseph. Hors d'eux-mêmes, les Bergers ne peuvent parler qu'après être sortis de la grotte ; et les Mages, accablés sous le poids du Mystère qu'ils contemplant, ne publient ce qu'ils ont vu que longtemps après leur départ, lorsqu'ils sont rentrés dans leur pays.

L'Enfant Jésus montre un doux visage aux Rois et aux Bergers ; c'est ainsi qu'il leur témoigne la joie avec laquelle il accepte leurs cœurs et leurs présents. Les Bergers et les Mages lèvent les yeux sur Marie. Un regard, où respire la douceur du Paradis, porte dans leur âme le remerciement de la divine Mère. Tout est silence, respect, adoration, dans la grotte de Bethléem.

Ce silence, nous ne devons point le

troubler. Avant de franchir le seuil de ce Paradis terrestre, disons à nos pensées, à nos occupations, à nos sollicitudes : Restez à la porte ; il faut que je sois seul pour adorer, pour aimer, pour écouter mon Maître et mon Dieu. Entrer tout entiers dans cette sainte retraite, y rester tout seuls, est, suivant saint Bernard, l'unique moyen d'en sortir tout autres : *Intrate toti, manete soli, exite alii.*

Là, nous serons fidèles à imiter Marie. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, elle le renfermait soigneusement au fond de son cœur et elle le méditait (1). Oui ; c'est dans notre cœur et non pas seulement dans notre esprit et dans notre imagination, que nous aurons soin de garder les enseignements de Bethléem. Conservés dans notre cœur, ils deviendront la vie de notre vie ; nous les goûterons, nous les aimerons, nous les pratiquerons avec courage et persévérance.

(1) *Maria autem conservabat omnia verba, hæc conferens in corde suo.* (Luc., II, 19.)

Peu à peu ils nous transformeront; car ils remplaceront en nous le vieil homme par l'homme nouveau, et nous deviendrons d'autres Jésus et d'autres Marie.

Si nos péchés, notre ignorance, nos misères nous font craindre de ne pas réussir, adressons-nous avec confiance à la Mère de Jésus. Elle est intéressée à ce que son divin Fils ne reçoive que des visites agréables, et sa toute-puissante bonté nous obtiendra les dispositions nécessaires aux succès des nôtres.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner si j'ai l'esprit intérieur.

VIII^e VISITE.

Ite ad Joseph. (GEN., xli, 55.)
Allez à Joseph.

Quand, au milieu des rigueurs de la famine, les Égyptiens assiégeaient le palais de Pharaon pour demander du pain, ce Roi leur disait : allez à Joseph ; je l'ai établi chef de ma maison et intendant de toutes mes richesses. Les Égyptiens s'adressaient donc à Joseph avec confiance, et il pourvoyait abondamment à leurs besoins.

Le divin Roi de Bethléem nous dit la même chose. Nous voici, pauvres et remplis de désirs, devant la grotte qui lui sert de palais. Combien nous avons de choses à lui demander pour nous et pour

les autres ! Notre inexpérience de la prière, peut-être nos ingratitude passées, et même nos dispositions présentes, sont-elles pour nous un sujet de crainte et de défiance. Ne nous décourageons pas. Si nous entrons dans la grotte les mains vides, il ne tient qu'à nous d'en sortir les mains pleines et le cœur content. Pour cela qu'avons-nous à faire ? Écouter la voix qui part de la crèche et qui nous dit : Adressez-vous à Joseph ; je l'ai établi chef de ma maison et intendant de toutes mes richesses (1).

Après Marie, saint Joseph est donc notre plus sûr introducteur à la cour du jeune Roi de Bethléem et le modèle le plus accompli de nos visites.

La meilleure qualité d'un introducteur auprès d'un Roi, est d'être immensément aimé du prince et d'avoir ainsi tout pouvoir sur son cœur. Tel est saint Joseph à l'égard de l'Enfant Jésus. Après

(1) Constituit eum dominus Dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ. (Ps. CIV, 2.)

son divin Père dans le ciel, et sur la terre Marie sa mère, personne n'a été et ne sera jamais autant aimé de l'Enfant de Bethléem, que saint Joseph, son Père nourricier. Pourquoi? Parce que personne n'a eu des rapports aussi intimes avec l'Enfant Jésus, que notre saint patriarche. C'est lui qui l'a nourri de ses sueurs; qui l'a sauvé en Égypte; qui lui a appris son état à Nazareth. C'est lui seul qui, avec Marie, a eu le bonheur de le porter sur ses bras, de recevoir ses premières caresses, d'essuyer ses premières larmes, de partager toutes les privations de son enfance, toutes les humiliations et tous les travaux de sa vie cachée.

Pourquoi encore? Parce que personne n'a aimé Marie, la mère de Jésus, et n'en a été aimé comme saint Joseph. Qui dira la tendre sollicitude du glorieux patriarche, pour l'auguste et douce Vierge devenue son épouse? C'est lui qui, dans les limites de sa pauvreté, lui procure le moyen de se rendre à Bethléem, où l'appelle l'accomplissement des prophéties.

C'est lui qui cherche, quoique en vain, un logement pour elle dans la ville; qui, se voyant rebuté partout, la conduit dans la campagne, au milieu des ténèbres d'une nuit d'hiver, souffrant mille fois moins pour lui que pour elle.

C'est lui, et lui seul, qui partage avec Marie les souffrances, les privations, les humiliations, le dénûment de la grotte de Bethléem. N'est-ce pas lui encore, et lui seul, qui la sauve avec le divin Enfant de la fureur d'Hérode, la protège dans le voyage et le séjour en Égypte; qui, à Nazareth, travaille péniblement pour subvenir à ses besoins? Or, l'Enfant de Bethléem a dit : « Tout ce que vous ferez au dernier des pauvres, qui sont mes frères, c'est à moi-même que vous le faites (1). » Comment donc regardera-t-il ce qu'on fait à sa mère? Jugeons par là de sa reconnaissance pour saint Joseph, et nous aurons la mesure du

(1) *Quidquid feceritis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* (Matth., xxv, 40.)

pouvoir de saint Joseph sur son cœur.

Ce n'est pas tout. Non-seulement saint Joseph a été le bienfaiteur de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus : il a été leur supérieur. Époux de Marie et père de l'Enfant Dieu, il a commandé à l'une et à l'autre : et, pendant trente ans, l'une et l'autre lui ont docilement et respectueusement obéi.

De là cette doctrine de saint Bernardin de Sienne, qui s'exprime en ces termes : « Le Seigneur qui a dit : *Honorez votre père et votre mère ; celui qui n'honore pas son père est maudit de Dieu*, ne peut pas aller contre sa propre loi. Ainsi, nous ne devons pas en douter, la tendresse et la soumission filiales que l'Enfant de Bethléem, pendant qu'il était sur la terre, a eues pour saint Joseph, il n'a pas cessé de les avoir dans le ciel. Que dis-je ? Elles sont devenues plus parfaites encore, s'il est possible (1). » Pour Jésus assis au plus

(1) Dubitandum non est, quod Christus familiaritatem et reverentiam quam exhibuit illi cum viveret,

haut des Cieux, ajoute Gerson, les désirs de saint Joseph sont des ordres (1).

Dans tous les siècles, les saints ont réglé leur conduite d'après cette consolante doctrine. Tous ont eu pour saint Joseph une tendre dévotion et une confiance sans bornes. Nous ne saurions donc avoir auprès de l'Enfant Jésus un introducteur plus sûr et mieux disposé. Prosternés sur le seuil de la grotte, appelons le saint patriarche et disons-lui : Parlez pour nous au Roi; introduisez-nous en sa présence; faites-lui part de nos demandes; appuyez-les de votre intercession toute-puissante : et nous serons exaucés : *Loquere regi pro nobis; non enim fas est ut avertat faciem suam.*

L'amour de saint Joseph pour l'Enfant Jésus, dont la gloire est étroitement liée au salut des âmes, lui fera un devoir de venir nous prendre par la main et de

tanquam Filius Patri suo, in cœlis utique non negavit, sed potius complevit. (Ser. de S. Joseph.)

(1) Dum Pater orat natum, velut imperium reputatur. (In S. Joseph., n. 2.)

nous conduire devant la crèche, où repose son fils et notre Roi. Dans nos visites, saint Joseph lui-même nous servira de modèle. Il est humble, il est patient, il est soumis à la volonté de Dieu, et d'un dévouement sans bornes à Jésus et à Marie. Tels nous devons être ou nous efforcer de devenir, nous qui venons visiter le Roi de Bethléem.

Saint Joseph est humble. Il est le confident des secrets les plus admirables de Dieu ; il est l'homme le plus grand et le plus honoré qui ait été ou qui sera jamais. Néanmoins, de sa part, pas un mot, pas un acte qui soit de nature à faire soupçonner ce qu'il est devant Dieu. Pendant toute sa vie il consent à n'être aux yeux des hommes qu'un pauvre artisan.

Il est patient ; époux et père, tout ce qu'un père et un époux peut souffrir, saint Joseph le souffre pour Jésus et pour Marie, et il le souffre en silence. Jamais le plus léger nuage de mauvaise humeur ne vient altérer la sérénité de son visage, ou troubler la paix de son cœur.

Il est soumis à la volonté de Dieu. Partez, lui dit l'Ange, pour Bethléem : et il part. Partez pour l'Égypte sur-le-champ, pendant la nuit, sans ressource et sans guide, avec une jeune mère et son enfant à la mamelle : et il part. Partez de l'Égypte pour la Palestine : et il part. Partez pour Nazareth, et restez-y caché jusqu'à votre mort dans le travail, l'humiliation et la pauvreté : et il part.

Il est d'un dévouement sans bornes à Jésus et Marie. Sa vie entière est pour eux, ses pensées sont pour eux, ses fatigues sont pour eux ; le salaire qu'il gagne à la sueur de son front est pour eux. Leurs dangers sont les siens, leurs souffrances les siennes : Jésus et Marie sont tout à Joseph, et Joseph est tout à Jésus et à Marie.

Visiteurs de la crèche, voilà, disons-le de nouveau, ce que nous devons être ou devenir. Que la sollicitude paternelle de saint Joseph pour sauver l'enfant Jésus de la fureur d'Hérode, nous serve particulièrement de modèle : jamais cette

sollicitude ne dut être plus grande qu'aujourd'hui.

La vénérable sœur Jeanne de Jésus et Marie, de l'ordre de Saint-François, méditait un jour sur l'Enfant Jésus persécuté par Hérode. Tout à coup elle entend un grand bruit, comme celui d'une troupe de gens armés qui poursuivent quelqu'un. Devant ses yeux apparaît un petit enfant d'une beauté ravissante, mais hors d'haleine, et fuyant éperdu, qui lui dit : « Jeanne, à mon secours ! sauve-moi ! Je suis l'Enfant Jésus. Je me sauve des pécheurs qui veulent m'ôter la vie et qui me poursuivent avec plus d'acharnement qu'Hérode : sauve-moi. » La sainte religieuse lui ouvrant aussitôt ses bras et son cœur, lui dit : « Venez chez moi, cher petit Enfant ; avant de vous avoir, il faudra qu'ils me mettent en pièces (1). »

Si nous le pouvons, imitons encore l'exemple rapporté par saint Vincent Fer-

(1) Ap. P. Genov. serv. dolor. Mariæ.

rier. Un marchand de Valence, en Espagne, avait coutume, chaque année, le jour de Noël, d'inviter à sa table un vieillard et une femme nourrice, avec son petit enfant. C'était en l'honneur de Jésus, de Marie et de Joseph. Après sa mort, le bon marchand apparut à un de ses amis qui priait pour lui. « Ne prie pas pour moi, lui dit-il ; dans mes derniers moments, Jésus, Marie et Joseph sont venus me visiter et m'ont dit : Pendant votre vie, vous nous avez reçus, en la personne de trois pauvres, dans votre maison : nous venons vous chercher et vous conduire dans la nôtre : et je suis en Paradis (1). »

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Es-

(1) Patrig. coron. exempl. C. vii.

prit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner quel est mon zèle pour le salut des âmes.

IX^e VISITE.

SOLITUDE DE L'ENFANT JÉSUS.

Factus sum sicut passer solitarius in tecto. (Ps. CI, 8.)

J'ai été comme le passereau solitaire dans le toit.

Il inspire la compassion le passereau qui pendant la rigueur de l'hiver reste autour des habitations couvertes de neige. Il est seul ; les autres oiseaux sont partis. Il est pauvre ; il n'a pour abri que le toit glacé des chaumières, et pour nourriture que quelques graines égarées, ou les fruits de quelques ronces, échappés aux intempéries des saisons. C'est à lui que se compare l'enfant de Bethléem.

Les Bergers retournés à leurs troupeaux, les Mages dans leurs royaumes, vous restez seul, divin Enfant, avec Marie et

Joseph. Quel abandon ! Hélas ! cette solitude dans laquelle le monde vous laissa aux jours de votre naissance, il continue de vous y laisser. Je vais dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques, partout je trouve nombreuse compagnie : pour être seul, il me suffit de venir dans votre temple, auprès de votre crèche. Pardon, divin Enfant, pour tant de cœurs dissipés et ingrats, bien dignes du reproche que saint Jean-Baptiste adressait aux habitants de la Judée : *Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas* (1).

Mais pourquoi le Verbe éternel, qui pouvait naître dans une grande ville, dans la capitale de l'univers, dans un palais, au milieu d'une foule empressée, a-t-il voulu placer son berceau dans une étable solitaire, loin du bruit et des regards du monde ? Réglé par la sagesse infinie, ce choix qui étonne au premier

(1) *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis.*
(Joan., I, 26.)

coup-d'œil entre, comme toutes les autres circonstances de la vie et de la mort de l'Enfant Jésus, dans le plan de notre rédemption et nous donne deux leçons importantes.

Votre ennemi continuel et le plus dangereux, nous dit le petit Solitaire de Bethléem, c'est le monde. Le monde avec ses maximes corrompues et avec ses exemples séducteurs; le monde, dont le tumulte vous empêche d'entendre la voix de Dieu et de la conscience, *non in commotione Dominus*; le monde, qui par ses folles joies et ses préoccupations toutes terrestres vous entraîne, comme malgré vous, dans une voie qui paraît droite et agréable, mais qui aboutit à l'abîme; le monde, enfin, tout entier plongé dans le mal, *totus in maligno positus* : voilà l'ennemi que vous avez surtout à craindre. Voulez-vous échapper aux dangers du monde? cherchez la solitude.

Ce n'est pas assez : voulez-vous trouver Dieu, jouir de ses entretiens et recevoir ses faveurs? Cherchez la solitude.

C'est la dissipation et l'oubli de Dieu qui perdent le monde ; il ne se sauvera que lorsqu'il rentrera en lui-même et écoutera la voix de son Dieu. Tel est le langage que le divin Enfant nous adresse par son exemple.

Dociles à son invitation, nous voici au seuil de la grotte où il réside. Pour y entrer sans peine et pour y rester avec profit, rappelons-nous que Celui que nous venons visiter est solitaire, enfant et sauveur.

Il est solitaire. Dans sa demeure, comme tout respire la solitude, le calme et le silence ! Le divin Enfant est silencieux dans sa crèche. Marie et Joseph l'adorent et le contemplent en silence. Il fut révélé à la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, de l'ordre du Carmel, que tout ce qui eut lieu dans la grotte de Bethléem, même la visite des Bergers et l'adoration des Mages, s'accomplit en silence et sans paroles. Mais que ce silence est éloquent, et combien heureux est celui qui, recueilli en lui-même, s'entretient avec Jésus, Marie et Joseph dans

la sainte solitude de l'étable ! Pour y être restés un instant, les Bergers en sortirent tellement embrasés d'amour, que, ne pouvant modérer leur ardeur, ils ne cessaient de louer Dieu et de le bénir (1).

Les mêmes faveurs nous attendent, si nous entrons en silence dans la grotte du Dieu solitaire. Silence extérieur et surtout silence intérieur ; trêve à toutes pensées étrangères, à toutes préoccupations terrestres ; ne nous souvenons de nous-mêmes et des autres, de nos intérêts et des leurs, que pour en parler au divin Enfant. Les paroles mêmes ne sont pas nécessaires : il lit dans notre cœur. Regardons, contemplons, adorons en silence. Au plus intime de notre âme retentira une voix qui nous dira : aime celui qui t'a tant aimé ; aime, et tes péchés seront remis, et les grâces que tu demandes, accordées.

Or, comment ne pas aimer ? En voyant la pauvreté de ce gracieux petit Ermite,

(1) *Reversi sunt laudantes et benedicentes Deum.*
(Luc., II, 20.)

qui demeure sans feu, dans une caverne froide et humide; qui a pour berceau une crèche, et pour lit un peu de paille; en entendant les vagissements et en voyant les larmes de cet enfant innocent : comment l'âme, sachant qu'il est son Dieu, pourrait-elle penser à autre chose qu'à l'aimer? Pour qui a la foi, quel doux ermitage que l'étable de Bethléem! c'est le ciel sur la terre. Là, en la compagnie de Marie et de Joseph, on voit de ses yeux, on touche de ses mains la miséricorde de Dieu en personne, et son amour infini pour les pauvres enfants d'Adam.

Celui que nous venons visiter est enfant. Toutes les infirmités de l'enfance l'entourent; toutes les grâces de l'enfance brillent sur son visage; tous les goûts de l'enfance se trouvent dans son cœur. L'enfant aime les douceurs et les caresses; il aime sa mère, il aime surtout les autres enfants, parce qu'ils partagent ses inclinations et ses jeux. Si nous savons nous imposer quelques mortifi-

cations et quelques sacrifices pour l'amour de l'Enfant de Bethléem, nous lui offrons des douceurs; les aumônes que nous ferons, les bons conseils que nous donnerons, seront nos caresses. Le divin Enfant réglera son amour pour nous sur celui que nous aurons pour Marie, sa mère. Nous serons surtout ses privilégiés, si nous sommes enfants comme lui.

Jésus aime l'enfance, *amat Christus infantiam*. Combien de fois ne lui a-t-il pas prodigué les preuves de son affection? N'a-t-il pas dit : *Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux?*

Comme toutes celles du divin Maître, cette parole est un ordre absolu. Si donc nous voulons être admis dans la grotte de Bethléem, ce paradis de la terre, et plus tard dans le paradis de l'éternité, soyons enfants. Enfants par la simplicité de notre foi; enfants par la tranquillité de notre espérance; enfants par la sincérité de notre amour; enfants par notre candeur et notre simplicité; par notre obéis-

sance, par notre humilité, par notre douceur et par notre innocence ; enfants sans fiel et sans rancune, oubliant promptement et pour toujours les injures et les persécutions ; enfants sans égoïsme, partageant volontiers avec les pauvres les dons de la Providence.

L'Enfant de Bethléem est sauveur. Voilà son vrai nom, sa vraie qualité, le titre le plus glorieux pour lui et le plus consolant pour nous. Il est Sauveur de tous, *pro omnibus mortuus est* ; sauveur du corps et de l'âme ; sauveur pour le temps et pour l'éternité ; sauveur des royaumes et des familles, et de chacun de nous en particulier. En lui et en lui seul est la guérison de tous nos maux, la consolation de toutes nos peines ; en lui et en lui seul, tous les biens qui nous manquent. De sa crèche comme de sa croix, il nous appelle et nous dit : *Venez tous à moi et je vous guérirai ; demandez seulement, et vous recevrez.*

« Du cœur du divin Enfant, dit saint Bernard, sortent quatre fontaines intaris-

sables. La première est la fontaine de la miséricorde, dans laquelle nous pouvons laver toutes les souillures de nos péchés : elle est formée des larmes et du sang du Verbe fait chair (1). »

La seconde est la fontaine de la paix. Qui boit à cette fontaine sent aussitôt le calme naître dans son âme. Le dégoût des plaisirs sensuels qui portent le trouble et le ravage partout où ils dominent, disparaît pour faire place au désir ardent des vrais plaisirs et des vrais biens. Jouissant d'une paix qui surpasse tout sentiment, l'âme qui boit à cette fontaine s'élève à une sainte indifférence. Elle n'a plus soif de rien, et la pensée ne lui vient plus d'aller mendier auprès des créatures des consolations, qu'elles ne peuvent lui donner (2).

La troisième fontaine est celle de la dévotion. Il est dans la nature de

(1) Lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. (Apoc., I, 5.)

(2) Qui biberit ex aqua quam dabo ei, non sitiet in æternum. (Joan., IV, -13.)

l'homme d'être dévot. Aussi tout homme est dévot à quelqu'un ou à quelque chose : les uns à l'argent, les autres à l'honneur, ceux-là à quelque misérable créature. Dévotion coupable, dégradante et malheureuse, ce n'est pas elle qui découle de la fontaine du Sauveur. La dévotion qu'on boit à Bethléem, c'est la dévotion à Dieu et aux biens éternels. Oh ! comme il devient dévot et prompt à accomplir la volonté de Dieu en toutes choses, comme il croît rapidement en vertus, celui qui médite souvent ce qu'a fait pour lui l'Enfant de la crèche ! Il est comme l'arbre planté sur le courant des eaux, qui se couvre de feuilles, de fleurs et de fruits en son temps.

La quatrième fontaine est celle de l'amour. « En méditant, mon cœur est devenu une fournaise : *In meditatione mea exardescet ignis.* » Il est impossible de ne pas aimer le divin Enfant et de ne pas l'aimer passionnément, quand on est fidèle à venir, dans l'étable de Bethléem, contempler et méditer en silence les souf-

frances, les ignominies, les humiliations de tout genre auxquelles il s'est condamné pour l'amour de nous. Faisons-en l'expérience, et nous reconnâtrons la vérité de cette parole du Prophète : *Vous puiserez le salut et la joie aux fontaines du Sauveur* (1).

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner si je possède, et à quel degré, les vertus de la sainte Enfance.

(1) *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*
(Is., XII, 13.)

X^e VISITE.

Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus. (OSEÆ, II, 14.)

Je la conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur.

« O bienheureuse solitude de Bethléem ! s'écrie saint Jérôme, où Dieu en personne s'entretient familièrement avec nous (1). » Mais, puisqu'il ne parle pas, comment peut s'entretenir avec nous le divin Enfant, descendu du Ciel pour nous instruire ? Il nous parle par ses exemples, *loquitur exemplis*. Quels sont les exemples qu'il nous donne et que fait-il dans sa crèche ?

(1) O solitudo, in qua Deus cum suis familiariter loquitur et conversatur !

Les principales occupations d'un solitaire sont de prier et de faire pénitence ; et, - en donnant ce double exemple, de prêcher à tous ceux qui viennent le visiter. De toutes les prédications, l'exemple est la plus populaire ; car elle est la plus intelligible et la plus persuasive. Mieux que personne, l'Enfant de Bethléem connaît cette vérité : et voilà ce petit Solitaire qui prie, qui expie et qui prêche.

Il prie. Dans la crèche qu'il a choisie pour son oratoire, le divin Ermite ne cesse de prier. Sa vie est un acte non interrompu d'adoration, d'amour et de demande. Avant lui, la divine Majesté avait, sans doute, reçu les adorations des hommes et des Anges ; mais que sont ces hommages, comparés à ceux d'un Dieu fait enfant et couché dans une crèche ? Lui seul pouvait adorer dignement son Père. Voulons-nous que nos adorations aient quelque valeur ? Unissons-les aux siennes.

Qui dira la perfection de ses actes

d'amour? Dieu avait commandé aux hommes de l'aimer de tout leur cœur et de toutes leurs forces; mais jamais ce précepte n'avait été parfaitement accompli par aucun homme. Parmi les femmes, la première à l'accomplir fut Marie. Parmi les hommes, le premier fut son divin Enfant, qui l'accomplit d'une manière infiniment plus parfaite que sa Mère. Apprenons de lui à aimer notre Dieu comme il faut, et prions-le de nous communiquer une étincelle de ce très-pur et très-ardent amour dont il brûlait pour lui dans la crèche.

Non moins parfaites et non moins chères à Dieu sont les demandes de l'adorable Solitaire. La dignité infinie de sa personne, les abaissements auxquels il s'est volontairement réduit, donnent à ses prières une efficacité toute-puissante. Le Père lui accorde tout ce qu'il demande (1). Et que demande-t-il? Il demande la ruine de l'empire du démon.

(1) Exauditus est pro sua reverentia. (Heb., v, 7.)

Plus puissante que les trompettes d'Israël et les cris de ses milliers de combattants, la voix enfantine de Jésus ébranle les forteresses de Satan et prépare la ruine de ses temples et de ses autels.

Que demande-t-il encore ? Il demande la conversion de tous les hommes et de tous les peuples, leur union dans la connaissance et dans l'amour de leur Père céleste. Il demande le zèle pour les Apôtres, le courage pour les Martyrs, la pureté pour les Vierges, la sainteté et le pardon pour tous. Il demande pour vous, mon frère, pour vous, ma sœur, pour moi, pour chaque âme venant en ce monde, les grâces nécessaires au salut. La vocation à la foi, la conservation de l'innocence baptismale, le retour à la pénitence, les saints désirs, la victoire des tentations, tous les actes bons et méritoires de confiance, d'humilité, d'amour, de remerciement, d'offrande et de résignation que nous avons faits ou que nous ferons : tout cela, nous en sommes redevables aux prières de l'enfant de Bethléem.

Il expie. Souffrir dans son corps et dans son âme, souffrir dans le présent et dans l'avenir, souffrir pour lui, pour sa tendre Mère et pour son père nourricier, qu'il voit si pauvres, si affligés, si rebutés de tous; souffrir pour tous ses disciples dans la suite des âges jusqu'à la fin du monde, en les voyant humiliés, dépouillés, persécutés, mis à mort à cause de lui: telle est la vie du divin Enfant dans sa crèche. Comme sur la croix, ces souffrances dont l'homme ne peut mesurer ni l'étendue, ni la largeur, ni la hauteur, ni la profondeur, suivant l'expression de l'Apôtre, déchirent le cœur de l'aimable petit Solitaire.

Les privations et les souffrances qui résultent naturellement de la pauvreté dans laquelle il a voulu naître, ne suffisent pas à la jeune victime de Bethléem. Son désir d'expier nos péchés lui en fait trouver de nouvelles. Le seul adoucissement que puisse avoir l'enfant qui vient au monde dans la plus extrême indigence, c'est d'être porté, réchauffé, cou-

ché sur le sein de sa mère : Jésus y renonce.

« Allez, dit l'Ange aux Bergers, vous trouverez un petit Enfant couché dans une crèche : *Invenietis infantem positum in præsepio.* » Mais quoi ? La place d'un enfant qui vient de naître, n'est-elle pas sur le sein de sa mère ? Comment Marie, qui a tant soupiré après la naissance de ce Fils adorable ; Marie qui l'aime si tendrement : comment ne le retient-elle pas entre ses bras, mollement couché sur sa poitrine, au lieu de le faire souffrir en le déposant dans une crèche, sur un peu de paille, dure et froide ? « C'est un mystère, répond saint Thomas de Villeneuve, Autrement, Marie, la plus douce, la plus aimante des mères, aurait tenu son cher Fils entre ses bras ou sur ses genoux ; et jamais elle n'aurait consenti à le coucher dans une mangeoire grossière, sur quelques poignées de mauvaise paille (1). »

(1) Neque illum tali locò posuisset, nisi magnum aliquod mysterium ageretur.

Mais quel mystère? « A peine né, Jésus, continue saint Pierre Damien, voulut être mis sur la paille, afin de nous enseigner la mortification des sens. Le monde s'était perdu par les plaisirs sensuels. Pour le sauver, le Verbe éternel vient lui apprendre à aimer les souffrances. Petit Enfant, il commence ses leçons, en choisissant pour lui la privation la plus sensible que puisse avoir un enfant. C'est pour cela qu'il inspire à sa Mère de ne pas le tenir mollement couché sur son sein, mais de le mettre sur une dure couche, afin de souffrir des piqûres de la paille et de sentir plus vivement le froid de la grotte (1). »

Que faire pour adoucir cette souffrance de l'Enfant de Bethléem? Il est couché durement. Offrons-lui notre cœur pour berceau. Il le désire avec ardeur. *Mes délices, nous dit-il, sont d'être avec vous, chez vous, au dedans de vous.* Mais souvenons-nous qu'on ne laisse ni épines,

(1) Legem martyrii præfigurabat.

ni souillures dans le berceau qui attend un nouveau-né. Avant d'y recevoir l'Enfant-Dieu, ayons donc un soin scrupuleux d'ôter de notre cœur les épines du péché, les souillures des moindres imperfections. Sur son mauvais lit, l'Enfant de la crèche a froid. « Faisons, dit sainte Madeleine de Pazzi, l'office des animaux de Bethléem. Par leur haleine ils réchauffaient ses membres : nous le réchaufferons nous-mêmes par les brûlants soupirs de notre amour. »

Prier et expier ; telles sont les deux premières occupations du petit Solitaire de Bethléem : prêcher est la troisième. Maintenant que nous connaissons le lieu où est né le Rédempteur du monde ; que nous savons de qui il est Fils et quel est son nom ; quelles visites il reçoit et quelle compagnie l'entourne ; ce que nous avons à faire pour être bien reçu à sa cour ; ce qu'il fait lui-même pour nous dans sa solitude : il nous reste à écouter ses divins enseignements. Demain il les commence et nous y invite. *Venez, nous*

dit-il, *mes bien-aimés, et je vous enseignerai la sagesse : je suis la voie, et la vérité et la vie.* Oui, bon Maître, nous serons exacts à votre école et attentifs à vos leçons.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Quoi qu'il m'en coûte, je pratiquerai les leçons de l'Enfant Jésus.

XI^e VISITE.

LEÇONS DE L'ENFANT JÉSUS :

LE VERBE ÉTERNEL S'EST FAIT *Homme*.

Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum. (Is., **XXX**, 20.)

Vos yeux verront le maître qui est descendu du Ciel pour vous instruire.

La crèche est une grande école, *magna cathedra præsepium* : c'est l'école de Dieu lui-même. Dieu est vérité et charité. Sous peine de ne jamais connaître ni la vérité ni la charité, les hommes de tout âge et de toute condition, de toute langue et de toute tribu, de l'Orient et de l'Occident, doivent venir étudier à cette école. Puisque nous avons le bonheur d'y être, restons-y assidus, attentifs et dociles. Le

maître qui enseigne est le Verbe éternel lui-même, fait homme, fait enfant par amour pour nous et pour se mettre à notre portée. Il enseigne sans parler : lui-même est sa leçon. Pour être instruit, il suffit de le regarder avec foi.

Le Verbe éternel devenu homme, devenu mon frère : voilà ce que j'ai devant les yeux : *Et Verbum caro factum est*. Dites-moi, bon Maître, quelle est la cause de ce prodige ? Que voulez-vous m'apprendre par un mystère qui fera l'admiration des Anges et des Saints, pendant toute l'éternité ? — Mon amour pour vous est la cause de ce prodige (1). En l'opérant, j'ai voulu vous apprendre à m'aimer. Je suis venu mettre le feu à la terre, et quel est mon désir, sinon de la voir brûler (2).

Les Juifs avaient une fête solennelle, appelée le jour du feu, *dies ignis*. Cette

(1) *Quis fecit hoc ? fecit amor.* (S. Bern.)

(2) *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur.* (Luc., XII, 49.)

fête perpétuait le souvenir du feu sacré, avec lequel Néhémie consuma l'holocauste, en présence des Juifs, revenus comme lui de la captivité de Babylone. Tel est le nom qui convient, à plus juste titre, au jour de Noël : Jour de feu, où un Dieu fait enfant vient allumer le feu de son amour dans le cœur de tous les hommes.

Cette première leçon du divin Maître n'a pas été perdue. Avant la venue du Messie, qui aimait Dieu sur la terre ? A peine était-il connu dans un petit coin du monde, la Judée (1). Et là encore, combien peu l'aimaient au moment de sa venue ! Dans le reste de la terre, les uns adoraient le soleil, les autres les bêtes, les autres les pierres, les autres les plus viles créatures, tous, le démon caché sous ces différentes formes.

Mais, depuis la nativité de l'Enfant de Bethléem, Dieu a été connu par tout l'univers et aimé d'un grand nombre. Elle est infinie, la multitude des enfants

1) Notus in Judæa Deus. (Ps. LXXV.)

et des vieillards, des jeunes gens et des jeunes personnes, élevés dans l'opulence, quelquefois nés sur les marches du trône, qui, à la vue de la crèche, ont tout quitté pour l'amour de leur divin Maître. Ainsi, depuis notre jour de feu, Dieu a été, pendant quelques années seulement, plus aimé qu'il ne l'avait été pendant les quatre mille ans écoulés jusqu'alors.

Successeurs de tant de saints à l'école de Bethléem, recueillons comme eux les leçons d'amour qui nous y sont données. Pour cela contemplons dans sa cause le grand mystère qui est devant nous : le Verbe fait chair, *Verbum caro factum*.

Adam pêche ; comblé de bienfaits, il se révolte contre Dieu et lui désobéit avec insolence en mangeant du fruit défendu. Il est chassé du paradis de la terre et privé du paradis de l'éternité. Sa chute entraîne la disgrâce de tous ses descendants. Voilà donc tous les hommes condamnés à une vie de souffrances et de misères, et pour toujours exclus du ciel. Dieu ! en est pénétré de douleur.

Empruntant notre langage, il dit : *Quel bonheur me reste-t-il dans le ciel, puisque j'ai perdu les hommes, qui faisaient mes délices* (1) ?

Quoi, Seigneur, vous avez avec vous dans le ciel tant de milliers d'anges et de séraphins, et vous regrettez si fort la perte de l'homme ! Pour être heureux, quel besoin avez-vous des anges, des hommes et des créatures ? Infini par nature, que peut-il manquer à votre félicité ? — Tout cela est vrai ; mais en perdant l'homme, il me semble qu'il ne me reste plus rien (2). Mes délices étaient d'être avec l'homme, et je l'ai perdu ! Et il est condamné à vivre malheureux, et pour toujours éloigné de moi !

Mais comment Dieu peut-il dire que les hommes sont ses délices ? Le plus grand théologien de l'Occident, saint

(1) *Et nunc quid mihi est hic, dicit Dominus, quoniam ablati sunt filii mei gratis ? (Is. LII.) Deliciae meae esse cum filiis hominum. (Prov., VIII, 31.)*

(2) *Non reputo me aliquid habere. (Card. Hug. in Isai.)*

Thomas répond : « C'est que Dieu aime l'homme autant que si l'homme était son Dieu et que sans lui il ne pût être heureux (1). » Nous osons le dire, l'amour que Dieu a pour les hommes le met hors de lui, ajoute le plus grand théologien de l'Orient, saint Grégoire de Nazianze (2). »

Dominé par son amour, Dieu dit : Non, je ne veux pas que l'homme soit perdu pour moi. Vite un Rédempteur qui satisfasse à ma justice, et qui, arrachant l'homme des mains de ses ennemis, le rende à ma tendresse. Saint Bernard, contemplant ce mystère, se figure voir la Justice et la Miséricorde divine en contestation (3).

Je suis perdue, dit la Justice, si l'homme n'est pas puni de mort (4). De son côté, la Miséricorde dit : Je suis perdue si

(1) *Quasi homo Dei Deus esset, et sine ipso beatus esse non posset.* (Opusc. LXIII, c. 7.)

(2) *Audemus dicere quod Deus præ magnitudine amoris extra se sit.* (Epist. VIII.)

(3) *Serm. I, in Annunt.*

(4) *Perii si Adam non moriatur.*

l'homme n'est pas pardonné (1). Afin de terminer la contestation, le Seigneur décide qu'un innocent mourra pour les coupables (2); et il ajoute : « Puisque parmi les hommes nul ne peut satisfaire à ma justice, voyons, qui veut aller racheter le genre humain? » Les anges, les chérubins, les séraphins gardent le silence. Personne dans le ciel ne répond.

Le Verbe éternel seul se lève et dit : « Me voici, envoyez-moi, *ecce ego, mitte me*. Mon Père, votre majesté étant infinie, nulle créature, pas même un ange, ne peut réparer l'injure que lui a faite le péché. Mais quand vous vous contenteriez de la satisfaction d'un ange, pensez que malgré tant de bienfaits, tant de promesses et tant de menaces, nous n'avons pu jusqu'ici obtenir l'amour de l'homme; il n'a pas su combien nous l'aimons.

« Si nous voulons gagner son cœur et

(1) *Perii nisi misericordiam consequatur.*

(2) *Moriatur qui nihil debeat morti.*

nous l'attacher par des liens indissolubles, quelle occasion plus belle peut se présenter? Pour le racheter, je descendrai sur la terre, moi votre Fils. Je prendrai la nature humaine, je mourrai à la place de l'homme. Ainsi votre justice sera satisfaite, et l'homme à jamais convaincu de notre amour. »

« Mais pensez, mon Fils, reprend le Père éternel, qu'en vous chargeant de la dette de l'homme, vous vous condamnez à une vie de souffrances continuelles. — N'importe; me voici, envoyez-moi, *ecce ego, mitte me.* — Pensez qu'il vous faudra naître dans une grotte, servant d'étable aux animaux; que déjà il vous faudra tout petit enfant fuir en Égypte, pour échapper à vos ennemis : car dès votre entrée dans la vie, les hommes chercheront à vous faire mourir. — N'importe; me voici, envoyez-moi, *ecce ego, mitte me.*

— « Pensez que de retour en Palestine, il vous faudra vivre de travail et de rebuts, comme simple apprenti d'un

pauvre artisan. — N'importe ; me voici, envoyez-moi, *ecce ego, mitte me.* — Pensez que lorsque vous sortirez de votre obscurité pour prêcher et manifester ce que vous êtes, vous n'aurez qu'un bien petit nombre de disciples. La plupart vous mépriseront, vous appelant imposteur, magicien, fou, samaritain. Ils vous persécuteront de mille manières, jusqu'à ce qu'ils vous fassent mourir comme un malfaiteur, sur un bois infâme. — N'importe ; me voici, envoyez-moi, *ecce ego, mitte me.* »

Le décret est rendu. Le Fils éternel du Père s'est fait homme. Ce grand mystère d'amour que les anges n'avaient pas connu distinctement, que les patriarches et les prophètes avaient salué de leurs soupirs : le monde l'a vu. La crèche devant laquelle je suis le remet sous mes yeux. **LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, ET IL A CONVERSÉ PARMIS LES HOMMES : *Verbum caro factum est... et cum hominibus conversatus est.***

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*

Résolution : Me soumettre en tout à la volonté de Dieu.

XII^e VISITE.

Apparuit gratia Salvatoris nostri omnibus hominibus. (Ad Tit., II, 2.)

La grâce de notre Sauveur s'est montrée à tous les hommes.

Rois, princes, riches, savants, hommes, qui que nous soyons, nous ne sommes que des vers de terre : et c'est pour l'amour de nous qu'un Dieu a voulu se faire homme ! Oui, cela est de foi : c'est-à-dire plus certain que mon existence, que l'existence même du soleil. Chaque fois qu'elle chante son *Credo*, l'Église catholique proclame cette vérité d'un bout du monde à l'autre : « Pour nous autres hommes, et pour notre salut, il

est descendu des cieux et il s'est fait homme (1). »

Oui, un Dieu a fait cela pour se faire aimer de nous. On dit qu'Alexandre, après avoir vaincu Darius et s'être emparé de la Perse, voulut, pour s'attirer l'affection de ses nouveaux sujets, paraître en public vêtu à la persane; telle a été la conduite de notre Dieu. Afin de gagner notre affection, il s'est revêtu de notre nature et s'est montré sous la figure de l'homme (2). L'homme ne m'aime pas, semblait-il dire, parce qu'il ne me voit pas. Je veux me faire voir à lui, converser avec lui et ainsi me faire aimer. *Et il a été vu en terre, et il a conversé parmi les hommes* (3).

Immense était de toute éternité l'amour de Dieu pour l'homme. *Je vous ai aimés, dit-il, d'un amour éternel : c'est pour*

(1) Propter nos homines et propter nostram salutem, descendit de cœlis et homo factus est.

(2) Habitu inventus ut homo. (Philipp., II, 7.)

(3) In terris visus est et cum hominibus conversatus est. (Baruch., III, 38.)

cela que j'ai eu pitié de vous et vous ai attirés à moi (1). Mais cet amour ne s'était pas encore révélé dans son incompréhensible grandeur. Il brilla de tout son éclat, lorsque le Fils de Dieu se fit voir sous la forme d'un petit enfant, dans une crèche, sur un peu de paille (2). « Jusqu'alors, dit saint Bernard, la puissance de Dieu s'était manifestée dans la création ; sa sagesse éclatait dans le gouvernement du monde : ce n'est que dans l'Incarnation du Verbe qu'on a vu combien étaient grandes sa tendresse et sa miséricorde (3). »

Quel meilleur moyen le Seigneur pouvait-il employer pour montrer à l'homme ingrat son amour et sa bonté ? Tous les Pères de l'Eglise sont en admiration devant ce secret ineffable de la Sagesse éter-

(1) *In caritate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te miserans.* (Ser. **XXXI**, 3.)

(2) *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.* (Ad Tit., III, 4.)

(3) *Apparuerat ante potentia in rerum creatione, apparebat sapientia in eorum gubernatione, sed benignitas misericordiæ maxime apparuit in humanitate.* (Ser. de Nativ.)

nelle. « Ayant méprisé Dieu par le péché, l'homme, dit saint Fulgence, ne pouvait retourner à Dieu, et Dieu est venu le chercher sur la terre (1). » Avant lui saint Augustin s'était écrié : « O mystère d'amour, nous ne pouvons aller au Médiateur, et le Médiateur a daigné venir à nous ! Je les attirerai par les liens d'Adam, je les enlacerai dans les chaînes de l'amour (2). » Le Verbe éternel s'est fait homme, continue Hugues de saint Victor, afin d'être aimé de l'homme et traité avec la familiarité d'un ami (3).

C'est là ce que Notre-Seigneur lui-même semble avoir voulu enseigner à un fervent religieux de l'ordre de saint François, nommé frère François de saint

(1) Homo Deum contemnens, a Deo discessit; Deus hominem diligens, ad homines venit. (Ser. sup. Nativ. Chr.)

(2) Quia ad mediatorem venire non poteramus, ipse ad nos venire dignatus est. In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis. (In Ose, II, 4.)

(3) Deus factus est homo, ut familiarius ab homine diligeretur Deus. (In lib. Sent.)

Jacques. Plusieurs fois le Sauveur se fit voir à lui sous la forme d'un gracieux petit enfant. Le saint religieux voulait le retenir; mais toujours il s'échappait : et ces fuites répétées excitaient les plaintes amoureuses du serviteur de Dieu. Un jour l'aimable Maître lui apparut, tenant dans ses mains des entraves d'or : c'était pour lui faire entendre qu'il était venu dans le dessein d'être attaché par lui et de ne plus se séparer de lui. François le comprend : il met les entraves aux pieds du divin Enfant, et le presse amoureusement sur sa poitrine. Depuis ce jour, il lui sembla voir dans son cœur l'Enfant de Bethléem, devenu son prisonnier perpétuel.

Ce que le Fils de Dieu a daigné faire une fois avec son serviteur, il l'a fait pour tous les hommes en s'incarnant. Par un prodige de tendresse, il a voulu être enchaîné par nous et en même temps nous enchaîner à lui, mutuellement prisonniers du même amour. *Je les enlancerai*, disait-il par la bouche d'un Pro-

phète, *dans les chaînes de la charité* (1).

Contemplant comme nous le mystère du Verbe fait chair : « Jamais, s'écrie saint Léon, Dieu ne manifesta d'une manière plus admirable l'excès de son amour envers l'homme, qu'en lui envoyant dans Notre-Seigneur : la Miséricorde même en personne, pour pardonner aux pécheurs ; la Vérité, pour enseigner le chemin aux égarés et la Vie pour ressusciter les morts (2). »

Saint Thomas demande pourquoi l'Incarnation du Verbe est attribuée au Saint-Esprit (3). Il est certain que toutes les œuvres de Dieu, appelées par les théologiens œuvres extérieures, *Opera ad extra*, sont communes aux trois personnes divines. Pourquoi donc l'Incarnation est-elle attribuée au Saint-Esprit seulement ?

(1) Ose, II, 4.

(2) *Diversis modis humano generi bonitas divina munera impertiit. Sed abundantiam solitæ benignitatis excessit, quando in Christo ipsa ad peccatores misericordia, ad errantes veritas, ad mortuos vita descendit.* (Ser. IV de Nativ.)

(3) *Et incarnatus est de Spiritu Sancto.*

La raison principale qu'en donne le docteur angélique est que les œuvres de l'amour divin s'attribuent au Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils. Or, l'œuvre de l'Incarnation fut l'effet de l'amour immense de Dieu pour l'homme (1).

Il est une circonstance qui révèle encore plus clairement l'immensité de l'amour que Dieu nous a témoigné dans l'Incarnation du Verbe. Dieu est venu chercher l'homme, quand l'homme le fuyait. Le Verbe descendit sur la terre au moment où l'homme courait avec le plus d'ardeur après toutes sortes de dieux et fuyait uniquement le Dieu véritable. Saint Paul nous signale cette circonstance, lorsqu'il dit : « Il n'a jamais revêtu la nature angélique, mais il a saisi, pour s'en revêtir, la nature humaine (2). »

(1) Hoc autem ex maximo Dei amore provenit, ut Filius Dei carnem sibi assumeret in utero Virginis. (P. 3, q. 32, a. 1.)

(2) Nusquam enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit. (Hebr., II, 16.)

Saint Chrysostome commente ainsi ces admirables paroles : « L'apôtre ne dit pas il a *revêtu*, mais il a *arrêté*, il a *saisi* : comme quelqu'un qui poursuit un fuyard et qui finit par s'en emparer. Ainsi, du haut du Ciel, Dieu voyant l'homme ingrat et épouvanté, fuyant loin de lui, a résolu de l'arrêter, et en s'incarnant il est venu le saisir et lui dire : Arrête ; aime-moi ; ne me fuis plus ; je suis un autre toi-même (1). »

Voilà ce que Dieu a fait pour vous, mon frère, pour vous, ma sœur, pour moi et pour tous les hommes. En mon nom et au nom de tous les hommes, je vous remercie, mon Dieu. Que ma vie soit désormais un long acte de reconnaissance ; l'éternité elle-même ne suffira pas pour vous rendre les actions de grâces que je vous dois.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui

(1) Non dixit *suscepit*, sed *apprehendit*, ex metaphora insequentium eos, qui aversi sunt, ut fugientes apprehendere valeant. (Homil. v. in Epist. ad Heb.)

pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner si à mon réveil ma première pensée est pour Dieu.

XIII° VISITE.

*Ecce Adam factus est quasi unus
ex nobis. (GEN., III, 22.)*

Voilà Adam devenu comme l'un
de nous.

« Il ne suffisait pas, dit saint Augustin, au divin amour de nous avoir créés à son image ; il a voulu se faire lui-même à la nôtre. » L'Incarnation a été l'accomplissement de cet ineffable prodige. Entraînés par le démon, les pères du genre humain mangèrent du fruit défendu. Satan leur avait promis que s'ils en mangeaient, ils acquerraient la science du bien et du mal et deviendraient semblables à Dieu. Après leur péché, le Seigneur dit : *Voilà Adam devenu comme*

l'un de nous. Dieu parla ainsi pour montrer les folles prétentions d'Adam et condamner son audace. Cette parole n'est plus une ironie.

Depuis l'Incarnation, nous pouvons dire en toute vérité : *Voilà Dieu devenu comme l'un de nous* (1). « Regarde, ô homme, s'écrie saint Augustin ; voilà ton Dieu devenu ton frère (2). » Mon Dieu m'est devenu semblable ; fils d'Adam comme moi, il s'est revêtu de ma propre chair, il s'est fait passible et sujet à la mort comme moi. Il pouvait prendre la nature angélique : il ne l'a pas voulu. Il a pris ma propre chair, afin de satisfaire à Dieu dans cette même chair, innocente en lui, mais pécheresse en Adam.

Telle est la joie que cause au divin Enfant l'accomplissement de ce prodige d'amour, qu'il s'en glorifie : souvent il

(1) *Nunc vere dicimus : ecce Deus factus est quasi unus ex nobis.* (Ricard. a S. Viet.)

(2) *Deus factus est frater tuus.*

s'appelle le Fils de l'Homme. Sans hésiter nous pouvons donc l'appeler notre frère. Quel amour ! mais aussi quel abaissement ! Se faire homme, c'est pour Dieu s'abaisser infiniment plus que si tous les rois de la terre, tous les anges et tous les saints du Ciel, y compris la divine Mère, s'abaissaient jusqu'à devenir un brin d'herbe et une poignée de foin. En effet, l'herbe et le foin, les rois, les anges et les saints, sont des créatures, rien que des créatures : entre elles la différence est bornée. Entre la créature et Dieu, la distance est infinie.

Plus l'Enfant de Bethléem s'est humilié pour nous en se faisant notre frère, plus est éloquente la leçon de charité qu'il nous donne (1). « La charité de Jésus-Christ nous presse, s'écrie l'Apôtre, et nous force à l'aimer (2). » O Dieu ! si la foi n'était là pour nous en rendre cer-

(1) Quanto minorem se fecit in humilitate, tanto majorem se fecit in bonitate. (S. Bernard.)

(2) Charitas Christi urget nos. (II Cor., v, 14.)

tains, qui pourrait jamais croire que pour l'amour d'un vermisseau tel que l'homme, un Dieu a daigné se faire vermisseau comme l'homme !

Je suppose, dit un pieux auteur, qu'en vous promenant, il vous arrive d'écraser par mégarde un ver de terre et de le tuer. Quelqu'un touché de compassion pour cet insecte vient vous dire : Si vous voulez rendre la vie à ce ver, il faut commencer par devenir ver comme lui, et vous ouvrir les quatre veines. De votre sang répandu jusqu'à la dernière goutte, on fera un bain dans lequel il faudra plonger l'insecte pour lui rendre la vie ? Que répondriez-vous ?

Que m'importe, diriez-vous certainement, que ce ver ressuscite ou reste mort ? Qu'ai-je à faire de lui rendre la vie au prix de la mienne ? Vous ! le diriez d'autant plus, si cet insecte n'était pas un ver innocent, mais un aspic ingrat et perfide qui, comblé de vos bienfaits, aurait tenté de vous donner la mort. Si cependant votre amour pour cette mauvaise bête en venait au point

de vous laisser immoler pour lui rendre l'existence, que dirait-on ? sinon que l'amour vous a rendu fou. Mais aussi que ne ferait pas pour vous ce vermisseau ressuscité par votre mort, s'il était capable de raison ?

Voilà, mot pour mot, ce qu'a fait l'Enfant de Bethléem pour vous, très-vil vermisseau. « Dans l'étable, dit saint Laurent Justinien, nous voyons le Verbe éternel, la Sagesse du Père, devenu fou par l'excès de son amour (1). » Et vous, ingrat, si Jésus avait pu mourir de nouveau, vous auriez, par vos péchés, attenté plusieurs fois à sa vie ! Combien n'êtes-vous pas plus vil par rapport à Dieu, que ne l'est un ver de terre par rapport à vous ! Qu'importait à Dieu que vous fussiez mort dans le péché et enseveli dans l'enfer, comme vous l'aviez mérité ? Et cependant ce Dieu vous a tant aimé que pour vous délivrer de la mort éternelle, il a commencé par se faire vermisseau

(1) *Agnoscimus in stabulo... Sapientiam præ amoris nimietate infatuatam.*

comme vous ; puis, pour vous sauver, répandre tout son sang et souffrir la mort à votre place : et vous ne l'aimez pas !

Oui ; tout cela est de foi. *Le Verbe s'est fait chair. Il nous a aimés et il nous a lavés dans son sang* (1). A la vue de ce mystère, l'Église se déclare interdite (2). Saint Thomas l'appelle le miracle des miracles, *miraculum miraculorum*. Saint Pierre d'Alcantara, entendant un jour chanter l'évangile qui se dit à la troisième messe de Noël, *au commencement était le Verbe*, fut embrasé d'un tel amour pour le divin Enfant, qu'il fut ravi en extase et porté en l'air à une grande distance, jusqu'aux pieds du Saint-Sacrement. Saint Augustin ne se rassasiait pas de contempler l'immensité de l'amour de Dieu pour les hommes dans l'Incarnation (3). Son

(1) Et Verbum caro factum est. (Joan., I, 14.) — Dilxit nos et lavit nos in sanguine suo. (Apoc., I, 5.)

(2) Consideravi opera tua et expavi. (Resp. III. Noct. 2, circum.)

(3) Non satiabar considerare altitudinem consilii tui super salutem generis humani. (Conf. c. 6.)

amour lui mérita d'être envoyé pour écrire sur le cœur de sainte Madeleine de Pazzi, ces paroles : *Et Verbum caro factum est, et le Verbe s'est fait chair.*

C'est ainsi que les saints de tous les âges sont entrés dans les vues de l'Enfant de Bethléem : ils ont eu raison. Celui qui aime n'aime que pour être aimé. « Pour prix de son amour, dit saint Bernard, Dieu demande le nôtre. Homme, qui que tu sois, Dieu te manifeste sa charité, afin d'expérimenter la tienne (1). » Après avoir vu ton Créateur devenu ton frère, revêtu de ta propre nature et volontairement soumis à la souffrance et à la mort, comment se fait-il que ton cœur n'est pas une fournaise d'amour, nuit et jour allumée ?

Que diraient les anciens Prophètes, s'ils voyaient notre insensibilité ? « S'il entrait dans vos desseins, Seigneur, s'é-

(1) Cum amat Deus, non aliud vult quam amari...
Notam fecit dilectionem suam, ut experiatur et tuam.
(Ser. LXXIII. in Cant.)

criait l'un d'entre eux, de briser la voûte des cieux et de descendre sur la terre : en vous voyant les montagnes fondraient comme la cire, les eaux elles-mêmes prendraient feu (1). » Sans doute cette prophétie s'est réalisée dans une multitude de martyrs, de vierges et de saints de toutes les conditions, qui ont voulu rendre à l'Enfant de Bethléem amour pour amour.

Tout cela est vrai ; mais, venons aux larmes : tous les hommes ont-ils imité cet exemple ? O Dieu ! la plupart ont payé votre amour et ils le payent encore d'ingratitude. Et vous, mon frère, ma sœur, qu'ilisez ceci, comment avez-vous reconnu la charité de votre Dieu ? Quelles ont été vos actions de grâces ? Avez-vous bien considéré ce que signifie : un Dieu se faire homme, un Dieu mourir pour vous ?

Un homme assistant à la messe sans dévotion, comme font un si grand nom-

(1) *Utinam dirumperes cœlos et descenderes, a facie tua montes defluerent, aquæ arderent igni. (Is., LXIV, 1.)*

bre, ne donna aucun signe de respect à ces paroles : *Et Verbum caro factum est.* A l'instant même, un démon lui appliqua un vigoureux soufflet en disant : « Ingrat, tu entends qu'un Dieu s'est fait homme pour toi, et tu ne daignes pas même t'incliner ! Ah ! si Dieu avait fait pour moi ce qu'il a fait pour toi, ma reconnaissance serait éternelle. »

Dites-moi, mon frère : que le Verbe éternel pouvait-il faire de plus pour obtenir votre amour ? Si le Fils de Dieu avait voulu sauver de la mort son propre Père, aurait-il pu faire plus que de s'abaisser jusqu'à se faire homme et à mourir pour lui ? Disons mieux : si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait été qu'un homme, et non une Personne divine, et qu'il eût voulu, par quelque trait d'affection, gagner l'amour de son Dieu, aurait-il pu faire plus qu'il n'a fait pour vous ? Si, par dévouement à votre personne ou à vos intérêts, un de vos serviteurs avait donné son sang et sa vie, n'aurait-il pas enchaîné votre cœur et rendu votre reconnaissance impérissable ?

Et le Fils même de Dieu a donné sa vie pour vous, et il n'est pas encore parvenu à obtenir votre amour !

D'où vient ce renversement déplorable ? Ah ! les hommes méprisent l'amour de leur Dieu, parce qu'ils ne comprennent pas, ou plutôt parce qu'ils ne veulent pas comprendre, quel immense trésor est la grâce de Dieu (1). On estime les bonnes grâces d'un prince, d'un noble, d'un homme de génie, d'une courtisane : et la grâce de Dieu, on n'en fait aucun cas ! On y renonce pour un peu de fumée, pour un plaisir brutal, pour un peu de terre, pour un caprice, pour un rien.

Qu'en pensez-vous, mon frère, ma sœur : voulez-vous encore compter parmi ces ingrats ? « Si vous ne voulez pas de Dieu, vous dit saint Augustin, cherchez quelque chose de meilleur (2). » Allez ; trouvez

(1) *Ininitus enim thesaurus est, quo qui usi sunt participes facti sunt amicitiae Dei. (Sap. VII, 14.)*

(2) *Aliud desidera, si melius invenire potes.*

un Roi plus affable, un maître plus doux, un frère plus tendre, un ami plus fidèle et plus sûr, et qui vous ait plus aimé que l'Enfant de Bethléem. Trouvez un être qui puisse, autant que lui, vous rendre heureux en ce monde et dans l'autre. Il est temps d'en finir ; décidons-nous donc une bonne fois à aimer un Dieu qui nous a tant aimés.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Purifier toutes mes intentions.

XIV^e VISITE.

**LE VERBE ÉTERNEL DE GRAND S'EST FAIT *petit*
ENFANT.**

Parrulus natus est nobis.

(Is., II, 6.)

Un petit enfant nous est né.

Le Verbe éternel ne s'est pas contenté de se faire homme, il s'est fait enfant. C'est tout à la fois une nouvelle leçon qu'il nous donne, un nouveau degré d'amour qu'il manifeste et un titre de plus à notre reconnaissance. Un Dieu se faire petit enfant ! Pour comprendre tout ce qu'il y a d'amour dans ce mystère, il faudrait comprendre l'infinie grandeur de Dieu. Mais quelle intelligence humaine ou angélique pourrait y parvenir ? Dire que Dieu est plus grand que tous les cieux, que tous les

monarques, que tous les saints, que tous les anges, c'est, suivant saint Ambroise, faire injure à Dieu : comme ce serait faire injure à un Roi, que de dire qu'il est plus grand qu'un brin d'herbe ou un mouche-ron. Dieu est la grandeur même et toute grandeur n'est qu'une bien petite parcelle de la sienne.

David, considérant cette grandeur infinie et voyant qu'il lui était impossible de jamais parvenir à la comprendre, ne savait que dire : *Dieu qui est semblable à vous* (1) ? Comment un esprit fini pourrait-il comprendre l'infini ? Le Prophète royal n'avait-il pas chanté : *Le Seigneur est grand et digne de toute louange ; sa grandeur est sans bornes* (2) ! C'est ce que Dieu lui-même nous dit par la bouche de Jérémie : « Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre (3) ? »

(1) *Deus quis similis tibi?* (Ps. xxxiv, 10.)

(2) *Magnus Dominus et laudabilis nimis ; et magnitudinis ejus non est finis.* (Ps. cxliv, 3.)

(3) *Numquid cœlum et terram non ego impleo ? dicit Dominus.* (Jer., xxiii, 24.)

Ainsi, tous tant que nous sommes, pour emprunter la comparaison de l'Apôtre, nous ne sommes que de pauvres petits poissons qui vivons dans la mer immense de l'essence divine (1). Voilà ce qu'est Dieu. Près de sa grandeur infinie que sont tous les potentats, tous les peuples, tous les anges, toutes les créatures? *Une gouttelette d'eau*, répond le prophète, *un grain de sable, moins que cela, un rien* (2).

Or, ce Dieu si grand s'est fait petit enfant. Et pour qui? Pour nous : un petit enfant nous est né, *Parvulus natus est nobis*. Et pourquoi? « Il s'est fait petit enfant, répond saint Ambroise, afin de vous rendre grands : il a voulu être lié dans les langes, afin de vous délivrer des chaînes de la mort ; il est descendu sur la terre, afin de vous élever jusqu'au

(1) *In ipso enim vivimus et movemur et sumus.* (Act. XVII, 28.)

(2) *Ecce gentes quasi stilla situlæ : quasi pulvis exiguus. Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo.* (Is., XL, 15, 17.)

ciel (1). » Regarde, ô homme ! vois sous tes yeux le Tout-Puissant enveloppé de langes, si bien qu'il ne peut se mouvoir ! Le Dieu qui sait tout, devenu muet ! Le Dieu qui régit le ciel et la terre, réduit à être porté sur les bras ! Le Dieu qui nourrit tout ce qui respire, ayant besoin d'un peu de lait pour soutenir sa vie ? Le Dieu qui console les affligés et qui est la joie du paradis, pleurant et cherchant quelqu'un qui le console (2) ?

Adam parut sur la terre dans l'âge parfait. Ainsi pouvait, en se faisant homme, paraître le Verbe éternel. Mais non ; il a voulu se montrer sous la forme d'un gracieux petit enfant, afin de gagner plus promptement le cœur de l'homme et de se l'attacher plus fortement. « Il s'est fait voir sous la forme d'un enfant, dit saint Pierre

(1) *Ille parvulus, ut vir possis esse perfectus ; ille involutus pannis, ut tu a mortis laqueis absolutus sis ; ille in terris, ut tu in cœlis. (In Luc., lib. 2, c. 2.)*

(2) *Videas potentiam regi, sapientiam instrui, virtutem sustentari, Deum lactentem et vagientem, sed miseros consolantem. (S. Bernard.)*

Chrysologue, afin de se rendre aimable. Ainsi devait paraître celui qui venait bannir la crainte et chercher l'amour. S'il avait voulu se faire craindre, il aurait paru dans l'âge parfait et avec une dignité royale. Mais voulant se faire aimer, il s'est montré sous la forme gracieuse de l'enfance. Quelle barbarie n'est pas vaincue ; quelle dureté n'est pas amollie à la vue de cet enfant ? Quelle tendresse il inspire, quel amour il demande (1) ? »

Pendant les jours de Noël, saint François d'Assise s'en allait par les chemins, par les campagnes, par les bois, pleurant et soupirant. Interrogé pourquoi : « Comment voulez-vous, répondait le séraphin de la terre, que je ne pleure pas, en voyant que l'amour n'est pas aimé ? Je vois un Dieu, devenu fou d'amour pour l'homme ;

(1) *Se parvulum exhibuit, ut seipsum faceret gratum : et qualiter venire debuit, qui voluit pellere timorem, quærere caritatem. Infantia hæc quam barbariem non vincit, quam duritiem non solvit, quid non amoris expostulat ? Sic ergo nasci voluit, qui amari voluit, non timeri. (Ser. XLVII et CLVIII.)*

et, pour son Dieu, l'homme plus dur qu'un rocher. » Puis, continuant sa marche, il appelait toutes les créatures animées et inanimées, et les conjurait de s'unir à lui pour aimer l'Enfant de Bethléem. *Aimons, leur criait-il, l'Enfant de Bethléem : aimons l'Enfant de Bethléem.* »

Rien de plus capable de nous embraser nous-mêmes d'amour pour notre divin Sauveur, que la considération attentive de ce qu'il est dans l'étable. Nous le savons déjà, il est petit enfant. C'est le signe que l'Ange donne aux Bergers pour le reconnaître : *Vous trouverez un petit enfant ; invenietis infantem.* Dans les enfants la petitesse est un charme puissant qui attire l'affection. Combien ce charme est plus puissant dans l'Enfant Jésus, puisqu'en lui cette petitesse est volontaire ! Immense par nature il s'est fait petit pour l'amour de nous (1).

(1) Propter nos factus est parvulus. (S. Aug. Tract. XXII in Joan.)

Aimez donc, ô âmes ! aimez ce petit Enfant ; car il est vraiment trop aimable. « Le Seigneur est grand, dit saint Bernard ; oh ! qu'il est adorable, *magnus Dominus et amabilis nimis !* » Puis, le voyant petit enfant à Bethléem, il s'écrie les larmes aux yeux : « Le Seigneur est petit enfant : oh ! qu'il est aimable, *parvulus Dominus et amabilis nimis !* » Dieu tout-puissant, nous devons l'adorer ; mais Dieu enfant nous devons l'aimer, et que notre amour égale notre respect.

« Les enfants, écrit saint Bonaventure, aiment à être avec les enfants ; ils aiment les fleurs, ils aiment à être portés sur les bras (1). » Voulons-nous plaire à l'Enfant de Bethléem : devenons enfants comme lui, humbles et simples. Portons-lui des fleurs de vertus, de douceur, de mortification, de charité. Pressons-le avec amour dans les bras de notre cœur. Qu'attendons-nous pour nous don-

(1) *Puer cum pueris, cum floribus, cum brachiis libenter esse solet.*

ner à lui? « Voyez donc, continue saint Bernard, avec quel amour le divin Enfant est venu vous chercher. A peine sorti du sein de sa mère, il vous appelle par ses cris. A la manière des enfants, il dit à votre âme : a, a, ma bien-aimée, ma bien-aimée, je te cherche; c'est pour t'avoir que j'ai entrepris ce grand pèlerinage (1). »

O Dieu ! Les bêtes elles-mêmes, si nous leur faisons quelque bien, si nous leur donnons la moindre chose, nous en sont reconnaissantes. Elles nous suivent; elles nous obéissent à leur manière, et comme elles savent; elles donnent des signes d'allégresse quand elles nous voient. Et nous, nous n'aurions que de l'ingratitude pour un Dieu qui s'est donné lui-même, qui est descendu du ciel et qui s'est fait enfant par amour pour nous? Non, non; à la vue de la crèche pleurons notre ingrati-

(1) O quanto labore et quam ferventi amore quæsit animam tuam amarusus Jesus! Virginis uterum vix egressus dilectam animam tuam more infantium vocat; a, a, anima mea, anima mea, te quaero: pro te hanc peregrinationem assumo.

tude, sortons de notre torpeur, réveillons-nous et, dans toute la sincérité de notre cœur, disons avec saint François : *Aimons l'Enfant de Bethléem, aimons l'Enfant de Bethléem.*

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde, avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Aimer chrétiennement les enfants.

XV^e VISITE.

Dilectus meus candidus et rubicundus. (CANT., V, 10.)

Mon bien-aimé est blanc comme le lis, rouge comme la rose.

Un nouveau charme fait aimer l'enfance, c'est la beauté. L'Enfant de Bethléem est le plus beau des enfants des hommes. Toutes les grâces qui sont partagées entre les autres enfants, il les réunit en lui seul. Les lis et les roses colorent son visage ; ses yeux respirent la douceur et brillent d'un éclat tout divin. Ses petits membres, façonnés par le Saint-Esprit lui-même, ravissent d'admiration. *Mon bien-aimé*, s'écrie l'Épouse des Cantiques, *réunit dans ses traits le lis et la rose ; il*

efface tous les autres par l'éclat de sa beauté.

Oh ! qu'il est beau, le divin Enfant ! Comment le contempler dans sa crèche sans l'aimer ! Son image seule fait couler des larmes de tendresse. Quelquefois même elle est assez puissante pour arracher les cœurs à l'amour de toute autre beauté, et les attacher pour toujours à la beauté qui ne se flétrit jamais.

Un saint religieux, tendrement affectionné à l'Enfant de Bethléem, se servait de ses images pour gagner des âmes à Dieu. Un jour il entre dans une maison, où il trouve une jeune fille à qui il donne une petite image de Jésus dans la crèche. Cette jeune fille avait l'innocence de son âge, mais aussi les goûts de frivolité et d'amour du monde naturels à son sexe. Elle accepte le cadeau et dit en souriant : que voulez-vous que je fasse de ce petit enfant ? — Rien, lui répond le religieux, si ce n'est de le mettre sur votre épinette. Cette jeune fille apprenait avec ardeur à jouer de cet instrument.

Comme elle avait toujours sous les yeux ce petit enfant, il lui arrivait souvent de le regarder. Ses regards répétés lui font éprouver quelque sentiment de dévotion. De là, elle passe au désir d'être meilleure. Bientôt l'épinette lui sert plus à prier qu'à s'amuser. Enfin, elle prend la résolution de quitter le monde et de se faire religieuse. Elle s'en va toute joyeuse trouver le religieux : Mon Père, lui dit-elle, le petit Enfant Jésus que vous m'avez donné a fait un miracle : il m'a détachée de tout et embrasée d'amour pour lui, pour lui tout seul. Je veux lui appartenir. Ayant demandé la bénédiction de son père et de sa mère, elle entra dans un couvent et devint l'édification de sa communauté.

L'innocence est un autre charme qui attire les cœurs vers l'enfant. Néanmoins nous savons que tous les enfants naissent souillés du péché. Mais l'Enfant de Bethléem naît saint, innocent et sans souillure, *sanctus, innocens, impollutus*. « En cet Enfant, dit saint Grégoire, le Père

éternel trouve ses délices, et il ne les trouve qu'en lui, parce qu'en lui seul il ne découvre ni péché ni ombre de péché (1).» Consolons-nous, pauvres pécheurs; ce divin Enfant est descendu du Ciel pour nous communiquer son innocence. Si nous savons en profiter, ces mérites peuvent, de pécheurs, nous rendre justes et saints.

Pour cela, qu'avons-nous à faire? Le divin Enfant est appelé par Isaïe *le Père du siècle futur, Pater futuri seculi*. Si nous voulons être les fils d'un tel Père, Jésus nous prévient que nous devons aimer nos ennemis, et rendre le bien pour le mal. « Aimez vos ennemis, nous dit-il, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux, et qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants (2).» Lui-même nous

(1) In hoc solo non invenit culpam.

(2) Matth., v, 45.

en a donné l'exemple, alors que sur la croix il pria son Père de pardonner à ses bourreaux. « Il est impossible, dit saint Chrysostôme, que celui qui pardonne à son ennemi ne soit pas pardonné de Dieu (1). » Nous en avons la promesse formelle, signée de la main de Dieu lui-même : *Pardonnez, nous dit-il, et vous serez pardonnés* (2).

A quelle condition plus équitable et plus facile pouvait-il mettre notre salut? N'est-il pas juste que nous fassions à nos frères ce que nous voulons que notre Père céleste nous fasse à nous-mêmes? Pour une dette légère que nous remettons, il nous remet des sommes immenses : comment ne pas accepter avec joie une pareille condition? Avoir pardonné de bon cœur sera un des plus grands sujets de confiance au moment de la mort : *Bienheureux les miséricordieux, nous*

(1) Non est possibile, quod homo qui dimiserit proximo, non accipiat remissionem a Domino.

(2) Dimittite et dimittimini. (Luc., vi, 17.)

dit l'Enfant de Bethléem, *car il leur sera fait miséricorde* (1).

Un religieux, qui n'avait pas mené une conduite fort exemplaire, arrive à ses derniers moments. Il déplore ses fautes ; mais sa douleur est accompagnée d'une si grande confiance et même d'une si grande joie, que son supérieur en conçoit quelque inquiétude et la manifeste au malade. « Mon Père, lui répond celui-ci, il est vrai, j'ai bien offensé Dieu, mais il a promis de pardonner à qui aura pardonné. J'ai toujours pardonné de bon cœur à mes ennemis, *nunquam injurias vindicavi* ; je me tiens donc pour assuré que Dieu me fera miséricorde. » Et il s'endormit tranquillement du sommeil des justes.

Mais parlons en général, pour vous, pour moi, pour tous les pécheurs. Comment pouvons-nous douter du pardon, en pensant à l'Enfant de Bethléem ? Le propre des enfants est de donner facile-

(1) *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (Matth., v, 7.)

ment : *Puer facile donat*, dit saint Bernard ; c'est là une nouvelle qualité qui les rend aimables. Nul ne la possède au même degré que Jésus enfant. Il est descendu tout exprès du Ciel pour la manifester aux hommes. Avec lui, il a apporté tous les trésors de son divin Père : il les tient dans ses petites mains ; il nous les offre à tous ; il nous conjure même de les accepter (1).

Voulons-nous des lumières ? Il est venu pour nous éclairer. *Je suis, nous dit-il, la Lumière du monde : ego Lux mundi. Je suis venu pour éclairer tout homme qui arrive dans la vallée des larmes, dans la terre des ténèbres.* Voulons-nous de la force pour résister aux tentations et aux ennemis de notre salut ? Il est le Dieu fort, *Deus fortis*, et personne n'a mis en vain sa confiance en lui. Avons-nous besoin de consolations ? Nul ne

(1) *In manu ejus sunt omnes thesauri.* (Cor., II, 3.)
 — *Omnia tradidit Pater in manu ejus.* (Joan., III, 35.)
 — *Venite ad me omnes... et ego reficiam vos.* (Matth., II, 22.) — *Petite et dabitur vobis.* (Matth., VII, 7.)

connaît mieux nos souffrances ; nul n'est plus capable de les adoucir ; nul n'y est plus disposé. *Je viendrai*, faisait-il dire à nos pères avant son Incarnation, *et je vous consolerais : Veniam et consolabor vos*. Et après : *Venez à moi*, nous crie-t-il de son pauvre berceau, *vous tous qui souffrez, j'essuierai vos larmes, et je vous rendrai la joie et la vie : Et ego reficiam vos*.

Tous ces dons et mille autres ne suffisent pas à la libéralité du divin Enfant. Il tient en réserve un présent infiniment plus précieux : c'est lui-même. Il est descendu pour se donner aux hommes. Oui, lui-même tout entier, corps, âme, vie, mérites, grâce dans le temps et gloire dans l'éternité. *Il m'a aimé et il s'est livré pour moi* (1). *Je suis le bon pasteur*, nous dit-il déjà du fond de sa grotte, *et le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* (2).

« En naissant, écrit saint Augustin,

(1) Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (Gal., II, 20.)

(2) Ego sum Pastor bonus : bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis. (Joan., X, 11.)

le Rédempteur du monde a voulu être placé dans une crèche, où l'on met la nourriture des animaux, afin de nous donner à entendre qu'il s'est fait homme pour nous servir de nourriture (1). » Puisque le Sauveur est la source de tous les biens, qu'il est descendu du ciel exprès pour nous les donner et qu'il nous presse de venir les lui demander, allons à la crèche. Présentons avec confiance nos requêtes au Dieu qui nous attend, et soyons certains que nous nous en retournerons consolés : les enfants donnent facilement, *puer facile donat*.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

(1) In præsepio ubi pastus est animalium, sua collocari membra permittit, in æternam refectionem vescendum a mortalibus, suum corpus ostendit. (Tract. xxv, in Joan.)

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Avoir quelque image de l'Enfant Jésus.

XVI^e VISITE.

Non enim veni vocare justos, sed peccatores. (MATTH., IX, 13.)

Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.

Que vous êtes bon, divin Enfant, d'avoir prononcé cette consolante parole ! Qu'elle retentit doucement à mon cœur et au cœur de tous les pécheurs ! Il est donc vrai : si nombreuses et si graves que soient mes fautes, l'Enfant de Bethléem ne me repousse pas ; au contraire, il m'appelle, il me tend ses petits bras. Pour moi de préférence et pour mes pareils, sa grotte est ouverte : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.*

Oui, c'est pour nous encourager que le

Verbe éternel s'est mis dans l'état où nous le voyons. « Je vous comprends, lui dit saint Bernard ; la pauvre grotte dans laquelle vous naissez, la forme d'esclave sous laquelle vous vous anéantissez, n'ont d'autre but que de me montrer plus clairement votre tendresse et votre miséricorde (1). » Aussi, saint Thomas de Ville-neuve, s'adressant au pécheur, le console en ces termes : « Pauvre pécheur, que crains-tu ? si tu es pénitent, comment te condamnera celui qui meurt pour ne pas te condamner ? si tu veux revenir à Dieu, comment te repoussera celui qui est venu du ciel pour te chercher (2) ? »

Qu'il soit donc sans crainte, le pécheur qui ne veut plus être pécheur, mais qui veut aimer l'Enfant de Bethléem. Que dans son cœur la frayeur fasse place à la confiance, la joie à la tristesse, s'il hait le

(1) *Ubi te exinanivisti, ibi pietas, ibi caritas magis effulsit.*

(2) *Quid times, peccator? quomodo damnabit poenitentem, qui moritur ne damneris? quomodo abjiciet redeuntem, qui de cœlo venit quarens te?*

péché et cherche Dieu (1). Le Seigneur proteste qu'il ne se souviendra plus des injures qu'il a reçues de l'impie lui-même, si l'impie s'en repent (2).

Comme si sa parole ne suffisait pas, il a voulu, afin de nous inspirer plus de confiance, se faire petit enfant : « Qui a peur d'approcher d'un petit enfant ? » continue saint Thomas de Villeneuve (3). Les petits enfants n'inspirent ni terreur ni éloignement, mais confiance et tendresse. Ils ne savent pas se fâcher, ou s'ils se fâchent quelquefois, rien de plus facile que de les apaiser (4). Il suffit de leur donner une fleur, un fruit; de leur faire une caresse, de leur dire une parole d'affection, pour qu'ils pardonnent aussitôt et oublient les peines qu'on leur a causées.

(1) *Lætetur cor quærentium Dominum.* (Ps. 103, 15.)

(2) *Si impius egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor.* (Ezech., XVIII, 21.)

(3) *Ad parvulum quis accedere formidat?*

(4) *Puer nescit irasci; et si irascitur, facile placatur.* (S. Petr. Chrysol.)

Une larme de repentir suffit pour apaiser l'enfant de Bethléem. « Connaissez les mœurs des petits enfants, ajoute saint Thomas de Villeneuve : une petite larme les apaise lorsqu'ils ont été offensés, elle efface en eux le souvenir de l'injure. Approchez donc de votre Rédempteur, pendant qu'il est enfant, et qu'il semble avoir oublié sa majesté. C'est pour vous encourager à venir à ses pieds qu'il cache sa puissance et sa justice, et qu'il s'offre à vous avec la douceur et la miséricordieuse tendresse de l'enfance (1). »

Tous les saints nous tiennent le même langage. Le mystère de Bethléem est pour eux le grand motif de confiance, qu'ils ne cessent de présenter aux pécheurs. « O Dieu de miséricorde ! s'écrie Gerson ; vous avez caché votre sagesse dans

(1) *Parvulorum mores agnoscitis. Una lacrymula placatur offensus, injuriam non recordatur. Accedite ergo ad eum, dum parvulus est, dum majestatis videtur oblitus. — Nascitur parvulus, ut non formides potentiam, non justitiam. (S. Bonav.)*

l'état de l'enfance, afin qu'elle ne nous accuse pas, *Celasti, Deus, sapientiam in infantiæ ætate, ne accuset*; votre justice dans son humilité, afin qu'elle ne nous condamne pas, *justitiam in humilitate, ne condemnet*; votre puissance dans sa faiblesse, afin qu'elle ne nous punisse pas, *potentiam in infirmitate, ne cruciet.* »

Saint Bernard continue et dit : « Adam, après son péché, entendant la voix de Dieu qui lui criait : *Adam, où es-tu? Adam, ubi es?* fut rempli d'épouvante; et il répondit : *J'ai entendu votre voix et j'ai eu peur, Audivi vocem tuam et timui.* Mais Dieu, en se faisant homme, a dépouillé tout ce qui pouvait inspirer la crainte. Regarde, ô fils d'Adam ! le Dieu que tu craignais est un enfant, il est sans voix, ou sa voix n'a rien qui épouvante. La voix d'un enfant est une voix plaintive; elle porte bien plus à la pitié, qu'elle n'inspire la terreur. Tu n'as pas à craindre que l'Enfant de Bethléem étende son bras pour te frapper. Afin de te rassurer, sa mère, qui est aussi la tienne, lui a lié les mains

dans des langes, et tu aurais peur (1) ! »

Entendons encore saint Léon et saint Augustin qui crient à vous, comme à moi, comme à tous les pécheurs : « Courage et confiance ; la naissance de l'Enfant de Bethléem est la naissance de la paix, *natalis Domini, natalis est Pacis*. Il s'est fait appeler par Isaïe le prince de la Paix, *Princeps Pacis* ; prince non de la vengeance contre les pécheurs, mais de la miséricorde, se faisant le médiateur de la paix entre les pécheurs et son Père. Ainsi, quoique nos péchés nous rendent insolubles, notre confiance ne doit pas être moins entière ; car Dieu ne méprise pas son sang (2). »

Le grand Alphonse d'Albuquerque, assailli par une affreuse tempête, au milieu d'écueils redoutables, se crut perdu

(1) *Noli timere, non puniendum, sed salvandum requirit. Ecce infans est sine voce. Nam infantis vox magis est miseranda quam timenda ; tenera membra Virgo Mater alligat, et adhuc trepidas ?*

(2) *Si peccata nostra superant nos, sanguinem suum non contemnit Deus.*

sans ressource. Tout à coup, il aperçoit dans un angle du navire un petit enfant qui pleurait. Par un sublime mouvement de foi, il prend cet enfant entre ses bras, et l'élevant vers le ciel : « Seigneur, s'écrie-t-il, si je ne mérite pas d'être exaucé, exaucez du moins cet innocent, et sauvez-nous. » A l'instant la tempête se calme et le navire est sauvé.

Faisons de même, pauvres pécheurs. Nous avons offensé Dieu, et nous sommes condamnés à la mort éternelle. La justice de Dieu veut être satisfaite. Que faire ? nous désespérer ? Jamais. Offrons à Dieu l'Enfant de Bethléem, qui est son propre Fils, et disons-lui avec confiance : Seigneur, si nous ne pouvons satisfaire pour nos péchés, voyez ce petit Enfant qui pleure, qui tremble de froid sur la paille, dans cette grotte ; il paie pour nous, et vous demande grâce. Si nous ne méritons pas notre pardon, le refuserez-vous aux souffrances et aux larmes de votre Fils innocent ?

En agir ainsi, c'est entrer dans les

vues de l'Enfant Jésus lui-même. « Son unique désir, dit saint Anselme, est de nous sauver de l'enfer. O miséricorde infinie ! à tout pécheur qu'il rencontre chargé de dettes envers Dieu, il dit : Pécheur, ne perds pas courage. Tu as mérité l'enfer, mais tu as un moyen de t'en délivrer : prends-moi, et offre-moi pour toi. Tes dettes seront payées et tu éviteras la mort éternelle (1). »

Voilà ce que faisait naguère un bon et simple paysan. Dans une prière trouvée sur lui il disait à Dieu avec une foi capable de transporter les montagnes : « Mon Dieu ! je vous dois beaucoup et je suis pauvre ; mais voici deux lettres de change souscrites en ma faveur, que je vous présente. La première est signée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, et comprend toutes ses souffrances. La seconde est signée de la Sainte Vierge, votre mère et la mienne, et comprend

(1) *Quid misericordius intelligi valet, quod Filius dicat : Tolle me et redime te?*

tous ses mérites. Payez-vous là-dessus de ce que je vous dois, et rendez-moi le reste. »

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez J'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Éviter le scrupule.

XVII^e VISITE.

LE VERBE ÉTERNEL DE *FORT* S'EST FAIT *faible*.

Dicite pusillanimis : confortamini, et nolite timere. (Is., xxv, 4)

Dites à ceux qui sont timides : Prenez courage et n'ayez pas peur.

Le Verbe éternel ne s'est pas contenté de se faire homme ; il ne s'est pas contenté de se faire enfant : il s'est fait enfant faible et sujet à toutes les infirmités de l'enfance. *Il a voulu, dit l'Apôtre, se rendre en toutes choses semblable à ses frères : voluit per omnia fratribus similari.* Comme il avait dépouillé son immensité en se renfermant dans le corps d'un petit enfant, il anéantit sa toute-puissance en renon-

çant à l'exercice de sa volonté, pour n'en n'avoir d'autre que celle de sa Mère. Quel nouveau sujet d'admiration et de tendresse ! mais en même temps quelle leçon nous offre ici l'étable de Bethléem !

Dieu seul peut s'appeler fort, parce qu'il est la force même. Tous les forts reçoivent de lui leur force. *La force est à moi*, dit-il ; *les rois me doivent leur puissance* (1). Dieu est ce grand potentat qui peut tout ce qu'il veut ; et il le peut facilement, puisqu'il lui suffit de le vouloir (2). D'un mot il a fait sortir du néant le ciel et la terre : *Il a dit, et tout a été fait, Dixit et facta sunt*. D'un autre mot il peut les y faire rentrer (3).

De ce dernier pouvoir, le monde porte des traces ineffaçables. Au simple signe

(1) *Mea est fortitudo ; per me reges-regnant.* (Prov., VIII, 14.)

(2) *Ecce tu fecisti cœlum et terram in fortitudine tua, et non erit difficile omne verbum.* (Jer., XXXII, 17.)

(3) *Potest universum mundum uno nutu delere.* (II Mach., VIII, 18.)

de sa volonté, un déluge de feu brûla cinq villes entières ; déjà un déluge d'eau avait inondé la terre et fait périr tous ses habitants, huit personnes exceptées.

Qui peut, Seigneur, s'écrie le prophète Isaïe, résister à la force de votre bras (1) ? On voit par là combien est grande la témérité du pécheur, qui ose s'attaquer à Dieu, et dont l'audace en vient jusqu'à lever la main contre le Tout-Puissant (2). Si nous voyions une fourmi s'attaquer à un soldat, quelle témérité ! dirions-nous. Combien plus téméraire est l'homme qui s'en prend au Créateur lui-même, qui méprise ses ordres, méprise ses menaces, méprise son amitié, et se déclare son ennemi !

Eh bien ! de ces hommes téméraires et ingrats, le Fils de Dieu a eu pitié ; il est venu pour les sauver en se faisant homme et prenant sur lui les châtimens

(1) *Virtuti brachii tui quis resistet ? (Is., XL, 10.)*

(2) *Tetendit adversus Dominum manum suam ; contra Omnipotentem roboratus est. (Job, XV, 21.)*

qu'ils avaient mérités. Il ne s'en est pas tenu là. Voyant que par suite des blessures que l'homme s'était faites en péchant, il était resté très-faible et incapable de résister à ses ennemis, qu'a fait le Verbe éternel ? De fort et de tout-puissant qu'il était, il s'est rendu faible. Il a pris sur lui toutes les faiblesses corporelles de l'homme, afin de lui obtenir par ses mérites, les forces spirituelles qui lui sont nécessaires, pour triompher des assauts de la chair, de l'enfer et du monde. Et le voilà petit Enfant, qui a besoin d'un peu de lait pour soutenir sa vie, et si faible que de lui-même il ne peut ni se nourrir ni se mouvoir.

Contemplons-le dans sa grotte à jamais bénie : qu'y fait-il ? Devenu faible enfant pour l'amour de nous, le Créateur des mondes fait ce que font les nouveaux-nés : uniquement ce que veut sa douce Mère et son Père nourricier. Soumis volontairement à toutes nos infirmités, il se laisse envelopper de langes, il prend sa nourriture, il dort, il pleure. Il a voulu

en toutes choses être semblable à ses frères, excepté dans le péché.

Il se laisse envelopper de langes. Tel est le signe que l'Ange donne aux Bergers pour le reconnaître, *invenietis infantem pannis involutum*. Quoique jouissant de la toute-puissance, l'Enfant de Bethléem n'a point de volonté. Il offre docilement à sa Mère ses petites mains et ses petits pieds, et se laisse emmailloter (1). Rappelle-toi, mon âme, que toutes les fois que le divin Enfant se laissait ainsi lier, il voyait les cordes dont il devait être attaché au jardin des Oliviers et à la colonne de la flagellation : il voyait les clous qui devaient l'unir à la croix. Plein de cette pensée, il se laissait volontiers enchaîner dans les langes du berceau, afin de délivrer les hommes des liens du péché.

En cet état, Jésus se tourne vers nous et nous invite à nous attacher à lui par

(1) Pannis eum involvit. (Luc., II.) — Membra pannis involuta, Virgo Mater alligat. (Hym. Eccles.)

les doux liens de la charité. « Je vous comprends, Seigneur, je vous comprends, s'écriait sainte Madeleine de Pazzi : c'est pour l'amour de moi que vous êtes emmailloté dans la crèche. Moi aussi, je veux m'emmailloter pour l'amour de vous. Mes langes sont la double résolution de m'attacher à mon Dieu par l'amour, et de me détacher en même temps de toute affection à ce qui n'est pas Dieu. »

Il prend sa nourriture. A peine enveloppé dans ses langes, le divin Enfant cherche le sein de sa Mère. Quel spectacle pour les Anges ! Leur Créateur et leur maître devenu le fils et le frère de l'homme, recevant sa nourriture d'une petite créature que lui-même a formée ! Entrevoiyant ce spectacle dans le lointain des âges, l'Épouse des Cantiques s'écriait : *Qui me donnera, mon petit Frère, de vous voir attaché au sein de ma Mère (1) ?*

(1) Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera Matris meæ ? (Cant., VIII, 1.)

L'Épouse du Calvaire, l'Église catholique, témoin de l'événement, continue d'en être ravie d'amour et d'admiration. Chaque année elle chante auprès du divin berceau : « Un peu de lait est la nourriture de celui qui nourrit tout, sans oublier le petit oiseau (1). »

Oui, il est vrai ; celui qui donne la vie et la nourriture à tout ce qui respire, s'est fait si faible qu'il a besoin d'un peu de lait pour soutenir son existence. Si la raison se perd dans la contemplation de ce mystère, le cœur y puise de nouvelles flammes. O lait précieux pour nous ! vous deviez vous convertir en sang dans les veines de Jésus, et ce sang devait devenir un bain salutaire pour laver nos âmes. Ce n'est pas assez. Le divin Enfant prenait ce lait pour alimenter le corps adorable, qu'il voulait nous laisser en nourriture dans la sainte communion.

Ainsi, petit Enfant, mon Rédempteur,

(1) *Fit lacte modico pastus est, per quem nec ales esurit.* (Hym. Nativ.)

en prenant le lait de votre Mère vous pensez à moi. Vous pensez à changer ce lait en sang, afin de le verser sur la croix, de racheter mon âme à ce prix et de la nourrir de l'Eucharistie, lait salutaire qui, suivant l'expression de saint Augustin, nous conserve la vie de la grâce, *lac vestrum Christus est*. Quand on connaît tout ce que vous avez fait et souffert pour nous sauver, comment peut-on ne pas vous aimer ? Hélas ! j'ai pu le connaître et n'avoir que de l'insensibilité pour vous. J'en ai un mortel regret. Pardonnez-moi, et donnez-moi une tendre dévotion à votre sainte Enfance, comme vous l'avez donnée à tant d'autres. Il est vrai, ils sont innocents et je suis pécheur ; mais il est vrai aussi que vous vous êtes fait enfant, pour vous faire aimer des pécheurs.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner quelle est ma confiance en Dieu.

XVIII^e VISITE.*Dormio et cor meum vigilat.*

(CANT., V, 2.)

Je dors et mon cœur veille.

Jésus dort. Le sommeil est une autre infirmité de notre nature. L'Enfant de Bethléem a voulu la ressentir. Il dort ; mais il devait être court et pénible le sommeil du divin Enfant. Une crèche était son berceau ; de la paille son lit ; de la paille son oreiller. A cela se joignait le froid rigoureux de la grotte. Cependant la nature était vaincue par le besoin ; et, malgré ces incommodités, le cher Enfant s'endormait. Mais le sommeil de Jésus est bien différent de celui des autres nou-

veau-nés. En ceux-ci le sommeil est utile à la conservation de la vie corporelle, mais il exclut les opérations de l'âme.

Il n'en était pas ainsi pour l'Enfant de Bethléem. *Je dors, nous dit-il, et mon cœur veille.* Le corps reposait, mais l'âme opérait. En Jésus, l'âme était unie à la personne du Verbe, qui ne peut ni dormir ni être assoupie par les sens. Le divin Enfant dormait donc, mais en dormant il pensait. Et à quoi pensait-il ? Il pensait à la grande œuvre qu'il était venue accomplir. Il pensait à tout ce qu'il devait souffrir pour notre amour, pendant sa vie et à sa mort. Il pensait aux privations du séjour en Égypte, où, plus d'une fois, la sainte Famille manqua de pain ; aux travaux de Nazareth, pendant plus de vingt années de pauvreté et d'humiliation. Il pensait surtout aux outrages, aux fouets, aux épines, aux ignominies, aux angoisses de sa Passion, et à la mort désolée qu'il devait endurer sur la croix. Tout cela, il l'offrait à Dieu son Père, pour nous obtenir le pardon et le salut.

Ainsi, tout en dormant, Jésus pensait à nous et méritait pour nous.

Vous dormez, cher petit Enfant, et votre sommeil m'embrase d'amour pour vous. Vous dormez, mais votre cœur ne dort pas : il pense à souffrir et à mourir pour moi. En dormant vous m'obtenez le repos éternel du Paradis. Avant de m'emporter au Ciel pour y reposer avec vous, ainsi que je l'espère, je vous supplie de reposer toujours dans mon âme.

Par votre bienheureux sommeil, délivrez-moi du sommeil de mort des pécheurs, qui dorment misérablement sur le bord de l'enfer, sans souci de l'éternité. Envoyez-moi ce désirable sommeil de l'Épouse sacrée dont vous disiez : *Ne faites pas de bruit ; n'éveillez pas ma bien-aimée ; laissez-la dormir jusqu'à ce qu'elle s'éveille elle-même* (1). « Sommeil délicieux, s'écrie saint Basile, que le sommeil des épouses bien-aimées ! L'âme le

(1) Ne suscitatis, neque evigilare facialis dilectam, quoadusque ipsa velit. (Cant., II, 7.)

goûte lorsqu'elle veille uniquement pour Dieu et pour les intérêts de la gloire (1). »

Jésus pleure. Plus encore que le sommeil, les larmes sont une infirmité de la nature déchue. Le Sauveur les a connues, non pas seulement dans l'âge parfait, à la vue de Jérusalem endurcie et de Lazare enfermé dans la tombe, mais dès le berceau. Toutefois, bien différentes sont les larmes de l'Enfant de la crèche, de celles des autres enfants. Ceux-ci pleurent de souffrance ; Jésus pleure non de souffrance, mais de compassion et d'amour pour nous (2). Pleurer est une grande marque d'affection. Les Juifs le disaient en voyant le Sauveur pleurer la mort de Lazare. *Voyez, s'écriaient-ils, comme il l'aimait* (3) !

A la vue des larmes de l'Enfant de Bethléem, les Anges aussi pouvaient dire : *Voyez comme notre Dieu aime les hom-*

(1) *Quid est nisi summa rerum omnium oblivio?*

(2) *Illi ex passione lugent ; Christus ex compassione.*
(S. Ber., ser. III, in Nativ.)

(3) *Ecce quomodo amabat eum !* (Joan., XI, 36.)

mes, puisque pour leur amour, le voilà qui s'est fait homme, qui s'est fait enfant et qui pleure ! Jésus pleurait, et il offrait ses larmes à son Père afin de nous obtenir le pardon de nos péchés (1). Comme ces larmes furent éloquentes pour plaider notre cause, pauvres condamnés à mort ! Le Père éternel ne put les voir couler sans être ému ; et aussitôt il fit publier par les Anges, qu'il faisait la paix avec le genre humain et le recevait dans sa grâce (2).

L'Enfant de Bethléem pleure d'amour, mais il pleure aussi de douleur. De la crèche, son regard embrassant tous les siècles, il voyait l'innombrable multitude des pécheurs qui, après tant de larmes versées et de sang répandu pour leur salut, continueraient de l'offenser. O barbarie ! voir pleurer ce divin Enfant à cause de nos péchés, et ne pas pleurer

(1) *Lacrymæ illæ mea delicta lavarunt.* (S. Ambr.)

(2) *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* (Luc., II.)

nous-mêmes, ne pas détester ces péchés qui ont fait couler les pleurs de notre aimable Rédempteur ! Ah ! n'augmentons pas les peines de ce pauvre petit innocent ; consolons-le plutôt en unissant nos larmes aux siennes.

Aimable Enfant, vous pleurez dans la grotte de Bethléem, et en pleurant vous pensez à moi. J'ai été la cause de vos larmes. Si j'avais moins péché, vous auriez moins pleuré. Du moins, en répandant vos larmes vous disiez : Mes larmes ne seront pas perdues ; quand cette âme bien-aimée viendra au monde et qu'elle saura ce que j'ai fait pour elle, elle m'aimera : elle unira ses larmes aux miennes en expiation de ses fautes et de celles des pécheurs.

Tendre Enfant, je ne vous ferai pas mentir. Faites de mes yeux deux fontaines de larmes, afin que jusqu'à mon dernier soupir je pleure mes ingrattitudes. Mais continuez vous-même de pleurer : vos larmes sont mon espérance. Offrez-les pour moi à votre Père et attendrissez

mon cœur, afin qu'il réponde dignement à l'amour immense que vous lui témoignez dans la crèche.

Ces infirmités de notre nature, le Verbe fait chair ne les a pas épousées seulement pour le temps qu'il passa dans la grotte de Bethléem : elles changeront avec l'âge, mais elles resteront jusqu'à sa mort ses inséparables compagnes. L'ordre arrive de partir sur-le-champ pour l'Égypte. Le divin Enfant veut bien obéir à son Père éternel, mais il ne peut marcher. Il faut que Marie et Joseph le portent tour à tour sur leurs bras. « Au retour en Palestine, dit saint Bonaventure, on est obligé de s'arrêter souvent pour se reposer ; car le divin Enfant est trop grand pour être porté sur les bras, mais trop petit et trop faible pour faire une longue route (1). »

A Nazareth, nous le voyons, devenu un peu plus grand, se fatiguer et suer,

(1) Sic magnus est ut portari non valeat ; et sic parvus est, quod per se ire non possit.

pour aider Joseph dans son état de charpentier. Mais, bel Enfant, qui vous fatiguez autour d'un bois grossier, qui êtes-vous ? N'êtes-vous pas le Dieu qui d'un signe avez créé le monde ? Comment donc passez-vous toute une journée et vous trempez-vous de sueur, pour dégrossir un morceau de bois, sans même pouvoir en venir à bout ? Qui vous a rendu si faible ? O sainte foi ! ô amour divin ! ô Dieu ! ô Dieu ! qu'une seule pensée sur ce prodige, profondément méditée, devrait non-seulement nous enflammer, mais, s'il est permis de le dire, nous incendier d'amour !

Sur la fin de sa vie, nous voyons l'inséparable Époux de toutes nos infirmités, lié, au Jardin, de cordes dont il ne peut se débarrasser ; lié de nouveau, dans le prétoire, à la colonne de la flagellation. Le voilà maintenant avec sa croix sur les épaules ; mais, trop faible pour la porter, il tombe et retombe dans le chemin. Le voilà fixé à la croix avec des clous, dont il ne peut délivrer ni ses pieds ni

ses mains. Enfin, le voilà succombant à la dernière infirmité, qui entre en agonie et qui expire.

L'éternité ne suffira pas pour remercier le divin Enfant, d'avoir pris sur lui toutes les faiblesses de notre humanité. Vouloir éprouver toutes nos infirmités, afin de devenir compatissant et miséricordieux pour ses pauvres créatures : quelle bonté ! Nous montrer combien notre nature est faible et nous dire avec quel soin nous devons nous défier de nous-mêmes et fuir la présomption : quelle sagesse ! Une triste expérience ne m'a que trop appris combien cette dernière leçon m'est nécessaire : faites, ô mon Sauveur ! qu'elle ne soit pas perdue pour moi.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Me mortifier dans le coucher.

XIX^e VISITE.

Confidite, ego vici mundum.

(JOAN., XVI, 33.)

Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

Pourquoi le Verbe éternel s'est-il rendu si faible? Nous l'avons dit : c'est pour devenir compatissant à nos infirmités et nous apprendre à nous défier de nous-mêmes, en nous montrant toute la faiblesse de notre nature. C'est aussi pour nous communiquer sa force et abattre les puissances de l'enfer, *Vicit leo de tribu Juda*. « Le propre de notre Dieu, dit le Prophète royal, l'essence de sa volonté, est de nous sauver et de nous délivrer de

la mort (1). » L'Apôtre parle comme le Prophète : « Si nous sommes faibles, dit-il, appuyons-nous sur notre Sauveur. En lui nous pourrons tout, non avec nos forces, mais avec celles qu'il nous a obtenues par ses mérites (2). » Enfin, le divin Enfant lui-même nous dit : « Ayez confiance ; si vous ne pouvez résister à vos ennemis, j'ai vaincu le monde, et c'est pour vous que je l'ai vaincu : ma victoire est la vôtre. Servez-vous des armes que je vous ai laissées et vous êtes sûrs de vaincre, *confidite, ego vici mundum.* »

Quelles sont ces armes ? Les sacrements et la prière. Tout chrétien sait déjà que c'est par le moyen des sacrements, spécialement par la Pénitence et l'Eucharistie, que sont communiqués à nos âmes

(1) Deus noster, Deus salvos faciendi : et Domini Domini exitus mortis. (Ps. LVXII.) — Id est, inquit Bellarminus : hoc est illi proprium, hæc est ejus natura : Deus noster est Deus salvans ; et Dei nostri sunt exitus mortis, id est liberatio a morte.

(2) Omnia possum in eo qui me confortat. (Ad Philipp., IV, 13.)

les fruits de la Rédemption. L'expérience prouve chaque jour que celui qui fréquente les sacrements se conserve dans la grâce de Dieu. Surtout, que de forces pour résister aux tentations reçoit celui qui communie souvent ! La sainte Eucharistie est désignée sous le nom de pain céleste, *panis coelestis* ; afin de nous faire comprendre que, comme le pain matériel conserve la vie du corps, ainsi la communion conserve la vie de l'âme, c'est-à-dire la grâce sanctifiante.

Voilà pourquoi le concile de Trente appelle la communion : le remède qui nous guérit des fautes vénielles et nous préserve des péchés mortels (1). Voilà pourquoi encore saint Thomas enseigne que la plaie faite en nous par le péché serait incurable, sans le remède divin de la communion (2). Voilà pourquoi, enfin, le pape Innocent III dit que la pas-

(1) Antidotum quo liberamur a culpis quotidianis, et a peccatis mortalibus præservamur. (Sess. XIII, c. 2.)

(2) Esset incurabilis, nisi subveniret medicina Dei. (Opusc. de Sacram.)

sion de Notre-Seigneur nous délivre des chaînes du péché, et la sainte communion de la volonté de pécher (1).

L'autre grand moyen de résister à nos ennemis, c'est la prière. *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera* : c'est le divin Enfant qui parle (2). Ainsi, tout ce que nous demanderons à Dieu au nom de l'Enfant de Bethléem, c'est-à-dire par ses mérites, nous l'obtiendrons. Chaque jour l'expérience prouve l'infailible vérité de cette promesse. On voit que ceux qui sont tentés et qui recourent à Dieu en le priant au nom de son Fils, sortent tous vainqueurs du combat. Au contraire, ceux qui dans les tentations, surtout contre la pureté, ne se recommandent pas à Dieu, tombent misérablement

(1) *Mysterium crucis eripit nos a potestate peccati, mysterium Eucharistiæ eripit nos a voluntate peccandi.*
(De Myst. Miss.)

(2) *Amen amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (Joan., XIV, 14.)

et se perdent. Et puis, ils s'excusent en disant qu'ils sont de chair et qu'ils sont faibles.

Ils s'excusent sur leur faiblesse ! Mais de quoi peut leur servir cette excuse, si pouvant se rendre forts en recourant à leur Libérateur, ils refusent de le faire ? Ils sont d'autant plus coupables que pour obtenir son assistance, il suffit de prononcer avec confiance le nom trois fois saint de l'Enfant de Bethléem. Dans le monde excuserait-on le soldat vaincu, si, ayant à sa disposition des armes victorieuses, il les avait dédaignées et repoussées ? Alléguerait-il sa faiblesse ? Mais chacun le condamnerait en lui disant : Puisque tu connaissais ta faiblesse, c'était une raison de plus pour toi d'accepter les armes qu'on t'offrait : pourquoi n'en as-tu pas voulu ?

« Le démon, dit saint Augustin, a été mis à la chaîne par l'Enfant de Bethléem. Il peut bien aboyer, mais il ne peut mordre que celui qui veut être mordu. Or, il n'y a qu'un fou qui

puisse se laisser mordre par un chien enchaîné. Si nous avons eu cette imprudence, le divin Rédempteur nous a donné tous les moyens de nous guérir. Qui ne veut pas en faire usage meurt, et il meurt parce que lui-même veut se tuer (1). »

On lit dans le *Miroir des exemples*, qu'un jeune Anglais, très-pieux, nommé Edmond, se trouvant à la campagne et jouant avec d'autres enfants de son âge, se retira à l'écart pour prier, suivant sa coutume. Tout à coup il voit devant lui un petit enfant d'une beauté ravissante qui le salue par ces mots : « Dieu te garde, mon cher Edmond. » Puis il ajoute : « Sais-tu comment je m'appelle ? » Edmond dit qu'il

(1) Venit Christus et alligavit diabolum. Alligatus est tanquam innexus canis catenis. Stultus est homo, quem canis in catena positus mordet. Ille latrare potest, sollicitare potest, mordere non potest, nisi volentem : non enim extorquet a nobis consensum, sed petit... Quantum in medico est sanare venit ægrotum. Ipse se interimit, qui præcepta observare non vult. (Ser. CXCVII.)

ne le savait pas. « Comment, répond le céleste Enfant, tu ne sais pas mon nom, moi qui suis toujours à côté de toi? Eh bien! si tu veux le savoir, regarde-moi au front. » Edmond regarde et lit ces mots : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS.

Le divin Enfant, reprenant la parole, ajoute : « C'est mon nom, et je veux qu'en souvenir de l'amour que j'ai pour toi, chaque soir tu fasses le signe de la croix sur ton front, en le prononçant. Il te délivrera de la mort subite, et quiconque fera la même chose. » Edmond suivit le conseil. Une fois le démon lui saisit les mains, afin qu'il ne pût faire le signe accoutumé; mais Edmond le vainquit par la prière et le contraignit à dire quelles étaient les armes dont il avait le plus peur. « Ces paroles que tu prononces en te signant, lui répondit Lucifer (1). »

Imitons cet exemple, et mettons toute notre confiance dans le divin Enfant. Qui l'appelle à son aide n'est pas faible, mais

(1) Distinc., VIII.

il est fort de la force même de Dieu. « C'est lui, dit saint Augustin, qui non-seulement nous exhorte à combattre, mais qui nous donne la force de vaincre; si nous sommes terrassés, il nous relève, et, redevenus victorieux par sa bonté, il nous couronne de sa propre main (1). »

Le grand docteur ne fait qu'interpréter les paroles de l'Apôtre : « Dans l'Enfant de Bethléem, dit saint Paul, nous sommes riches en toutes sortes de biens. Grâce, force, secours, consolations, rien ne nous manque. Il s'est anéanti, il s'est dépouillé de sa majesté, de sa gloire, de sa puissance; il a pris sur lui toutes nos faiblesses, afin de nous communiquer sa force, et d'être notre lumière, notre justice, notre sanctification et notre salut (2). »

(1) Hortatur ut pugnes, et adjuvat ut vincas, et deficientem sublevat, et vincentem coronat. (In ps. XXXII.)

(2) In omnibus divites facti estis, ita ut nihil vobis desit in ulla gratia. (I Cor., I.) — Exinanivit semetipsum. (Phil., II, 7.) — Factus est nobis sapientia a Deo, et justitia et sanctificatio et redemptio. (I Cor., I, 30.)

Le plus ardent désir de l'Enfant Jésus est de nous communiquer tous ces biens infinis dont il est la source. « Venez à moi, nous crie-t-il de sa crèche, vous tous qui êtes pauvres, qui êtes faibles, qui êtes tentés, qui êtes tristes, qui portez avec peine le fardeau de la vie, et je vous soulagerai (1). » Oh ! qu'il est bon l'Enfant de Bethléem ; qu'il est libéral pour l'âme qui s'adresse à lui avec humilité et confiance (2) !

Si donc nous ne devenons pas des saints, c'est notre faute, la faute de notre paresse et de notre tiédeur. Le paresseux, dit le Saint-Esprit, veut et ne veut pas, *Vult et non vult piger*. Il est semblable à la porte qui, dans un jour, tourne vingt fois sur ses gonds et qui le soir se trouve toujours à la même place. En présence du divin Enfant qui a si bien voulu nous sauver, apprenons à vouloir nous sauver en l'aimant.

(1) Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (Matth., XI, 28.)

(2) Bonus est Dominus animæ quærenti illum. (Thren., III, 25.)

L'amour divin nous rendra tout facile. « Qui aime ne fatigue pas, dit saint Augustin, *qui amat, non laborat*. Souffrir, se mortifier, être humiliée, privée de toutes les joies de ce monde, n'est pas une peine pour l'âme qui aime. Plus elle fait, plus elle souffre, plus elle désire faire et souffrir. Les flammes de l'amour divin sont comme celles de l'enfer, elles sont indomptables et ne disent jamais : c'est assez (1). » Demandons-les avec confiance à Celui qui n'est venu sur la terre que pour les allumer dans tous les cœurs.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et

(1) *Dura sicut infernus æmulatio; lampades ejus lampades ignis atque flammarum.* (Cant., VIII, 6.)

maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Être fidèle à prononcer le nom de Jésus dans les tentations.

XX^e VISITE.

LE VERBE ÉTERNEL DE RICHE S'EST FAIT *pauvre*.

*Eccutere de pulvere, consurge,
sede Jerusalem. (Is., LII, 2.)*

Secoue ta poussière, lève-toi, et
sois reine, ô Jérusalem.

Allons, âme chérie, qui est venue me visiter, me dit l'Enfant de Bethléem, par la bouche de son Prophète, secoue la poussière des affections terrestres; sors de la fange où tu te souilles : debout, et sois reine pour dominer les passions qui t'en- vient la gloire éternelle. — Mais pour cela, divin Enfant, qu'ai-je à faire? — Contemple-moi dans ma crèche; déjà tu m'as vu enfant faible, tu me vois aujourd'hui enfant pauvre. Telle est la nouvelle

leçon que tu dois étudier. Si tu considères attentivement le mystère de ma pauvreté, il est impossible que tu ne m'aimes pas et que pour l'amour de moi tu ne méprises pas tous les biens périssables de ce monde.

Dieu est le riche par excellence, le seul riche, puisqu'il est la source de toute richesse. *L'Univers est à moi*, dit le Seigneur, *avec la plénitude de ses biens* (1). C'est peu ; le ciel et la terre ne sont pas toutes les richesses de Dieu, ils n'en sont que la plus faible partie. Dieu est un riche dont la richesse est infinie, parce que sa richesse ne dépend pas des autres, mais qu'il la possède en lui-même, source inépuisable de toute richesse et de tout bien. Voilà pourquoi David lui disait : *Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez que faire de mes biens* (2).

Or, ce Dieu si riche s'est fait pauvre

(1) *Meus est orbis terræ et plenitudo ejus.* (Ps. XLIX, 10.)

(2) *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* (Ps. xv, 1.)

afin de nous rendre riches (1). Un Dieu se faire pauvre et pourquoi ? Comprenons. Les biens d'ici bas ne peuvent être que terre et poussière : mais terre qui souille, poussière qui aveugle tellement les hommes, qu'ils ne goûtent plus, qu'ils ne voient plus les vrais biens. Avant la venue de l'Enfant de Bethléem, le monde était plongé dans les ténèbres, parce qu'il était plongé dans l'amour déréglé des choses terrestres (2). Toute chair avait corrompu sa voie. Foulant aux pieds la loi de Dieu et leur propre raison, les hommes vivaient comme des brutes. Uniquement occupés de se procurer des richesses ou des plaisirs, ils ne faisaient aucun cas des biens éternels. Mais la miséricorde divine voulut que le Verbe fait chair vînt éclairer ces aveugles (3).

(1) *Egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis. (II Cor., VIII, 9.)*

(2) *Omnis caro corruerat viam suam. (Gen., VI, 12.)*

(3) *Habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est eis. (Is., IX, 2.)*

C'est pour cela que les Prophètes annonçaient l'Enfant de Bethléem comme la lumière du monde, *lumen ad revelationem gentium* : lumière éternelle rendue sensible et palpable dans la personne du Fils de Dieu, revêtu de notre nature. « O vous qui êtes assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, disait Isaïe, tressaillez d'allégresse, vous verrez de vos yeux votre Maître descendre du ciel (1). » Ce divin Maître est venu pour enseigner le chemin du salut, c'est-à-dire la pratique des vraies vertus et en particulier de la sainte pauvreté.

Pour convaincre les hommes de la nécessité et de l'excellence de cette vertu, il devait l'enseigner non-seulement par ses paroles, mais surtout par ses exemples. « La pauvreté, dit saint Bernard, ne se trouvait pas dans le ciel, mais elle abondait sur la terre. Malheureusement l'homme n'en connaissait pas le prix

(1) Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum.
(Is., XXX, 20.)

et il la méprisait. Dans le but de tirer le monde de cette erreur, le Fils de Dieu descendit du ciel sur la terre et choisit la pauvreté pour compagne inséparable de sa vie, afin de nous la rendre chère en nous montrant l'estime qu'il en faisait (1). »

Et voilà le Verbe éternel qui, dès son entrée dans la vie, se fait professeur de pauvreté. Ses leçons commencent à la grotte de Bethléem, appelée justement par saint Bernard l'école de Jésus-Christ, *schola Christi*; et par saint Augustin, la grotte enseignante, *spelunca magistra*.

Par une disposition spéciale de la Providence, tout concourt à rendre ses leçons éloquentes. Le décret de l'empereur Auguste paraît à point nommé, pour que le Fils de Dieu naisse, non-seulement pauvre, mais le plus pauvre de tous les hommes. Ainsi, il est obligé de naître hors de la maison de sa mère, dans une grotte ser-

(1) *Paupertas non inveniebatur in cœlis; porro in terris abundabat, et nesciebat homo pretium ejus. Hanc itaque Filius concupiscens descendit, ut eam eligat sibi, et nobis sua æstimatione faciat pretiosam. (Serm. I, in Vig. Nativ.)*

vant d'étable aux animaux. Les autres pauvres, en naissant chez eux, ont quelque facilité pour trouver des langes, un peu de feu, l'assistance de quelques personnes qui, au moins par compassion, viennent en aide à leur dénûment. Rien de tout cela pour l'Enfant de Bethléem.

Il naît dans une étable. Quel est le pauvre, si pauvre qu'il soit, dont les enfants naissent en pareil lieu? Pour appartement, une grotte froide, ouverte et çà et là tapissée d'herbes humides; pour langes, quelques pauvres drapeaux, bien froids et bien grossiers; pour compagnie, deux animaux; pour berceau une crèche: voilà ce que trouve en naissant le Fils de Dieu!

Sa pauvre mère n'a ni laine, ni plume, pour faire une couchette à ce tendre Enfant. Que fait-elle? De ses mains délicates elle ramasse quelques poignées de paille, qu'elle réunit dans la crèche, et le couche dessus (1). Mais, ô Dieu! ce lit est trop dur

(1) Et reclinavit eum in præsepio. (Luc., II, 7.)

pour un enfant nouveau-né. La paille est la couche des animaux : et pour le Fils de Dieu il n'y a pas sur la terre d'autre lit qu'un peu de paille ! Saint François d'Assise étant un jour au réfectoire entendit lire ces paroles : *Et elle le coucha dans une crèche.* « Quoi, s'écria-t-il dans un transport d'amour, mon Seigneur est couché sur la paille et moi je serai assis ! » A ces mots, il se lève, se jette à terre, et là il finit son pauvre repas, pleurant de tendresse au souvenir du dénûment de l'Enfant de Bethléem.

Mais dites-moi, petit Enfant, qui donc a pu vous faire descendre du trône sur lequel vous régnez au plus haut des cieux, pour venir reposer sur un peu de paille ? Qui vous a tiré de la droite de votre Père, où vous êtes assis, pour vous mettre dans une crèche ? Qui, du milieu des anges, vous a placé entre deux animaux ? Vous embrasez les séraphins, et vous tremblez de froid. Vous soutenez les cieux, et il faut qu'on vous porte sur les bras. Vous

donnez la nourriture à tout ce qui respire, et vous avez besoin d'un peu de lait pour soutenir votre vie. Vous rendez heureux les saints, et vous pleurez ! Qui vous a réduit à une si grande misère ? Jésus me répond : Mon amour pour vous et le désir de vous enseigner le prix inestimable de la pauvreté.

Oui, voilà pourquoi le Roi des Rois a voulu naître pauvre et le plus pauvre de tous les pauvres. « Le créateur des anges, dit saint Pierre Damien, aurait pu naître dans un palais, au milieu d'une cour brillante, être enveloppé dans la soie et dans les linges les plus fins, couché dans un berceau orné de pierreries, mais il ne l'a pas voulu. Au contraire, il a choisi le dénûment de Bethléem. Par cet exemple il a voulu briser notre ambition, notre orgueil, notre amour des richesses ; il a voulu faire briller à nos yeux sa prédilection pour l'humilité et la pauvreté. En présence de cet Enfant humble et pauvre, quiconque n'est pas résolu à devenir humble et détaché des biens

de ce monde, doit rougir et trembler (1). »

Le savant Patrignani rapporte qu'il y avait à Messine un jeune enfant d'une noble famille, appelé Dominique Ansalone. Cet enfant avait coutume de visiter souvent, dans une église de la ville, une sainte Vierge qui tenait sur ses bras le petit Enfant Jésus. Celui-ci était en relief et si beau, qu'il avait ravi d'amour son jeune adorateur. Or, il arriva que Dominique fut atteint d'une maladie mortelle. Sentant que sa fin approchait, il pria ses parents avec tant d'instance de lui faire apporter son cher petit Enfant Jésus, qu'on ne put lui refuser cette faveur.

Au comble de la joie, Dominique le place à côté de lui dans son lit, et tient attachés sur lui des regards pleins de tendresse. De temps en temps il disait à son

(1) *Couditor angelorum non ostro opertus, sed vilibus legitur pannis involutus. Erubescat terrena superbia, ubi coruscat humilitas Salvatoris. (Lib. VI, c. 18.)*

bien-aimé : « Mon petit Jésus, ayez pitié de moi, qui suis enfant comme vous. » D'autres fois, tourné vers les assistants : « Regardez, leur disait-il, regardez comme il est beau, mon cher petit Seigneur. »

Dans la dernière nuit de sa vie, il appela ses parents, et, en leur présence, il dit au divin Enfant : « Mon Jésus, je vous fais mon héritier. » Puis, s'adressant à son père et à sa mère, il ajouta : « Vous prendrez dans ma petite bourse de quoi faire dire neuf messes après ma mort, et avec le reste vous ferez faire un beau vêtement à mon petit héritier. » Ayant ainsi dicté son testament, il éleva les yeux au ciel, son visage devint rayonnant, et il dit : « Oh ! qu'il est beau ; oh ! qu'il est beau, mon divin Maître ! » Et il expira.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Habiller un enfant pauvre pour l'amour de l'Enfant Jésus.

XXI^e VISITE.

Filius hominis non habet ubi caput reclinet. (MATTH., VIII, 19.)

Le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

Les leçons de pauvreté que le Verbe fait chair nous donne dans sa naissance, il continue de nous les donner pendant tout le cours de sa vie. Il n'est pas seulement pauvre, il est indigent, vivant d'aumônes. Tel est le vrai sens du mot de saint Paul : « Il s'est fait indigent pour l'amour de nous : *Pro nobis egenus factus est* (1). » A peine est-il entré dans le monde, qu'une circonstance particulière

(1) Unde Cornelius a Lapide : Patet Christum non tantum pauperem fuisse, sed etiam mendicum.

vient ajouter au dénûment et aux privations de sa naissance : l'ordre du Ciel l'oblige à fuir en Égypte.

Saint Bonaventure considère avec compassion la pauvreté de Marie et de Joseph pendant ce voyage. Il les voit cheminant par les lieux écartés, et traversant le désert dans l'équipage de ces pauvres qu'on rencontre sur les routes. Il les voit fatigués de la longueur du chemin, et portant tour à tour le saint Enfant, que leur pauvreté condamne à bien des privations. « De quoi se nourrissaient-ils ? demande le saint. Où couchaient-ils pendant la nuit (1) ? » Mais de quoi pouvaient-ils se nourrir, sinon d'un morceau de pain dur ? Où pouvaient-ils loger, dans le désert ? sinon sur la terre, à la belle étoile, ou sous un arbre. Si quelqu'un avait rencontré ces trois grands voyageurs, à coup sûr il les aurait pris pour trois pauvres mendiants.

(1) Quomodo faciebant de victu ? ubi nocte quiescebant ? quomodo hospitabantur ?

Ils arrivent en Égypte. Pauvres et étrangers, sans parents, sans amis, chacun peut se faire une idée de ce qu'ils durent souffrir pendant les années de leur séjour dans ce pays idolâtre. Saint Basile écrit qu'ils avaient peine à vivre, en gagnant leur pain à la sueur de leur front (1). Landulfe de Saxe ajoute que quelquefois l'Enfant Jésus, pressé par la faim, allait demander un peu de pain à sa Mère, et Marie était obligée de le congédier en lui disant : Nous n'en avons point (2).

O divin Enfant ! Si j'avais été là, et qu'il m'eût été donné de vous procurer du pain à vous, à votre douce mère et à votre père nourricier, je me croirais à juste titre la plus heureuse des créatures. Vous n'avez pas voulu me priver de ce bonheur. Tout pauvre qui a faim, qui a froid, et qui me demande l'aumône, c'est

(1) *Sudores frequentabant, necessaria vitæ inde sibi quærentes.*

(2) *Aliquando Filius famem patiens panem petit, nec unde daret Mater habuit. (In Vit. Chr., c. XIII.)*

vous-même qui avez faim, qui avez froid et qui me tendez la main. *Tout ce que vous aurez fait, dites-vous, au dernier de ces pauvres, qui sont mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait.* A l'exemple de saint François d'Assise, rendez-moi inviolablement fidèle à la résolution de ne jamais refuser l'aumône au pauvre, qui me la demandera en votre nom.

D'Égypte, le divin Enfant revient en Palestine. Il vit à Nazareth, et il vit dans la pauvreté. « Là, tout est pauvre, dit saint Cyprien; la maison est pauvre; le mobilier est pauvre. Telle est la demeure que choisit le Maître du monde (1). » Il gagne sa vie à la sueur de son front, comme les ouvriers et les fils d'ouvriers. Aux yeux des Juifs, il passe pour un simple artisan. *N'est-il pas charpentier, disaient-ils, et fils d'un charpentier (2)?*

(1) Domus paupercola, supellex exigua. Tale elegit hospitium fabricator mundi. (Ser. I, de Nativ.)

(2) Nonne hic est faber et fabri Filius? (Matth., XIII, 55.)

Quand le moment est venu, il quitte Nazareth pour prêcher sa doctrine. Les trois dernières années de sa vie ne changent rien à sa fortune ni à son état, si ce n'est qu'il est encore plus pauvre et qu'il vit d'aumônes. Aussi, il peut dire en toute vérité à un homme qui voulait le suivre, afin de vivre plus commodément : *Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête* (1).

Tel est le sens de ces paroles, qui contiennent tout à la fois une leçon et un exemple de la pauvreté la plus sublime : O homme, dit le Sauveur, si vous espérez, en devenant mon disciple, avancer votre fortune, vous vous trompez ; car je suis venu vous enseigner la pauvreté. C'est pour cela que je me suis fait plus pauvre que les renards et les oiseaux, dont les uns ont leurs tanières et les autres leurs nids. Mais moi je n'ai pas

(1) *Vulpes foveas habent et volucres coeli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet.* (Matth., VIII, 19.)

en ce monde un pouce de terre en propre, sur lequel je puisse reposer ma tête, et je veux que mes disciples soient comme moi (1).

Saint Jérôme ajoute : « Les vrais serviteurs de Jésus-Christ n'ont et ne veulent avoir d'autre fortune que lui (2). » Pour tout dire d'un seul mot, l'Enfant de Bethléem vécut dans une pauvreté continuelle. Pauvre pendant toute sa vie, il n'est pas moins pauvre à sa mort. Le tombeau dans lequel il est mis ne lui appartient pas : c'est un don de Joseph d'Arimathie. Le linceul qui enveloppe son corps est une aumône de quelques-uns de ses disciples.

Considérant la pauvreté volontaire de l'Enfant de Bethléem, ainsi que les privations et les humiliations qui en furent

(1) *Speras, inquit Cornelius a Lapide, te in mea sequela rem tuam augere? Sed erras, quia ego, velut perfectionis magister, pauper sum, talesque volo esse meos discipulos.*

(2) *Servus Christi nihil præter Christum habet. (Epist. ad Herod.)*

la suite, le cardinal Hugues ne craint pas de dire : « Il semble que pour l'amour des hommes, le Verbe Créateur soit devenu fou; puisqu'il a voulu s'identifier à tant de souffrances et de misères, afin de leur obtenir les richesses de la grâce divine et de la gloire éternelle. Qui aurait jamais pu croire, si l'Enfant de Bethléem ne l'avait fait, que le Riche par excellence a voulu se réduire à l'indigence; le Maître du monde, à la servitude; le Roi des Rois, à l'humiliation; l'Être impassible, à la souffrance (1)? »

Il y a, sans doute, sur la terre des rois et des princes qui se font un bonheur d'employer une partie de leurs richesses au soulagement des pauvres; mais s'est-il jamais trouvé un roi qui, pour soulager les pauvres, se soit fait pauvre comme eux? Voilà pourtant ce qu'a fait le Monarque du monde. On cite comme un

(1) *Quasi insanus factus, ad miserias nostras descendit. Quis crederet divitem ad paupertatem descendere; Dominum ad servitutem; regem ad ignominiam; delictiosum ad austeritatem?*

prodige de charité ce trait de saint Édouard, roi d'Angleterre. Un jour, il rencontre sur son chemin un pauvre mendiant, incapable de se mouvoir et abandonné de tout le monde. Le saint roi le charge respectueusement sur ses épaules et le porte à l'église.

Ce fut là, sans contredit, un acte de charité à étourdir les peuples. Toutefois, en le faisant, saint Édouard n'en resta ni moins roi, ni moins riche. Mais, pour sauver le genre humain, sa brebis perdue, le Fils de Dieu, le Roi du Ciel et de la terre a fait bien autre chose. Non-seulement il est descendu du Ciel pour venir la chercher; non-seulement il l'a prise sur ses épaules; non-seulement il s'est dépouillé de sa majesté, de sa gloire et de ses richesses; mais il s'est fait pauvre, le plus pauvre des pauvres. « L'Enfant de Bethléem, dit saint Pierre Damien, a caché sa pourpre sous les haillons de la misère (1). »

(1) Abscondit purpuram sub miseræ vestimentis.
(Ser. LXI.)

Saint Grégoire de Nazianze, ravi d'admiration à la vue de cette adorable pauvreté, ajoute : « Il est donc vrai, divin Enfant, vous qui donnez aux riches leurs richesses, vous avez voulu devenir pauvre afin de nous obtenir, non les richesses de la terre, misérables et caduques, mais les richesses du Ciel, immenses et éternelles. Vous avez voulu, par votre exemple, déraciner de nos cœurs l'amour des biens de ce monde, cause trop ordinaire de la perte des biens de l'éternité (1). »

Au rapport de ses historiens, saint François Régis regardait ce divin exemple comme tellement important, que le sujet ordinaire de ses méditations était la pauvreté de l'Enfant Jésus. Il avait raison. Si l'amour des choses de la terre compromet le salut de la plupart des hommes, peut-on étudier avec trop d'attention les leçons de Bethléem ? Peut-on examiner avec trop de soin si elles sont

(1) Qui alios ditat, paupertate afficitur ; carnis meæ paupertatem subit, ut ego divinitatis opes consequar.

la règle de nos jugements, de notre estime et de notre conduite? Ne l'oublions pas; c'est sur ces divines leçons et non sur les convoitises de la concupiscence qui ne disent jamais : c'est assez, que sera réglé au tribunal du divin Enfant, devenu notre juge, le sort éternel de tous les hommes, le vôtre comme le mien.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner les objets auxquels j'ai le plus d'attache et faire le sacrifice de quelques-uns.

XXII^e VISITE.

Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. (MATTH., VI, 21.)

Où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

Où était le cœur des hommes avant la naissance de l'Enfant de Bethléem ? Dans la fumée des honneurs, dans la poussière des richesses, dans la boue des plaisirs. La terre, le corps, le temps de la vie présente, étaient tout pour eux; le ciel, l'âme, l'éternité, rien. *Dieu*, dit l'Apôtre, *prit en pitié ce déplorable aveuglement* (1). Du haut des collines éternelles,

(1) *Tempora hujus ignorantiae despiciens Deus. (Act., XVII, 30.)*

il fit briller sur ce monde de ténèbres l'admirable lumière du soleil de justice, *illuminans tu mirabiliter a montibus æternis*. Afin de dissiper l'ensorcellement de la bagatelle qui fascinait l'humanité, le Verbe se fit chair.

« Il voulut, dit Albert le Grand, naître dans une étable, exposé sur la voie publique, pour deux raisons. La première, pour nous bien faire comprendre que nous sommes des voyageurs sur la terre, et que nous y sommes seulement en passant. « Tu es étranger, dit saint Augustin, tu regardes et tu passes, *Hospes es, vides et transis*. » Le voyageur qui loge en passant dans une hôtellerie, n'y attache pas son cœur; car il sait qu'il doit bientôt partir. Oh! si tous les hommes se regardaient comme des pèlerins sur cette terre, et de passage pour l'éternité, en est-il un seul qui s'attacherait aux biens de ce monde, au risque de perdre les biens éternels?

« L'autre raison, continue Albert le Grand, c'est pour nous apprendre à mé-

priser le monde et ses faux biens, *ut mundum contemnere doceret.* » Le bonheur, dit le monde à ses partisans, consiste dans la possession des honneurs, des richesses et des plaisirs; mais le monde est un menteur. Le Fils de Dieu l'a condamné en se faisant homme (1). Cette condamnation commence à la grotte de Bethléem.

En nous montrant l'étable, la crèche, la paille, les pauvres langes, tout l'appareil de pauvreté qui l'entourne : Voyez, nous dit le divin Enfant, le cas que je fais des richesses, des honneurs et des plaisirs de la terre. Si leur possession faisait le bonheur, je vous l'aurais enseigné par mon exemple. En les méprisant, je vous apprends à les mépriser et à les craindre. Je vous ouvre une voie nouvelle, en aimant ce que le monde a en horreur, la pauvreté. Je suis la vérité même : celui qui marche à ma suite ne court pas risque de s'égarer (2).

(1) *Nunc judicium est mundi.* (Joan., XII, 31.)

(2) *Initiavit Christus viam novam : dilexit quæ mundus odio habuit, paupertatem.* (Cassian.)

Réjouissez-vous, divin Enfant ! cette leçon n'a pas été perdue. Voici une multitude innombrable de Saints et de Saintes qui, dociles à vos enseignements, se sont dépouillés de tout pour suivre, pauvres, leur maître pauvre. Entré mille, voici saint Antoine, le patriarche des Cénobites, qui vend son riche patrimoine et s'en va vivre dans un désert. Voici saint Benoît, qui dans la fleur de l'âge abandonne le bien-être de l'opulente maison de son père, et se retire pauvre et dénué de tout dans une caverne solitaire, où il vit du pain noir que lui apporte en secret une main charitable.

Voici saint Bernard, qui, non moins riche et non moins jeune, quitte le château de sa famille, et qui, après avoir renoncé à toutes les espérances du siècle, s'écrie dans l'ivresse du bonheur : « La pauvreté de l'Enfant de Bethléem est plus riche que tous les trésors du monde. Elle m'apprend à mépriser tout ce qui passe, pour acquérir ce qui ne passe

pas (1). » Voici saint François d'Assise qui laisse à son père jusqu'à sa chemise, pour subsister d'aumônes tout le reste de sa vie. Voici saint François de Borgia, duc de Candie, qui renonce à toutes ses richesses et à toutes ses dignités, pour vivre pauvrement dans la Compagnie de Jésus.

Tous ces saints et leurs innombrables disciples ont pris au sérieux les leçons de Bethléem. Tous ont vu que la terre est trop petite pour le cœur de l'homme, et ils se sont écriés avec le grand Apôtre : *Je regarde tous les biens de ce monde comme du fumier, et j'y renonce avec empressement pour gagner Jésus-Christ* (2).

Nous trouvons qu'ils ont été sages; mais ne nous contentons pas de les admirer. Les leçons de la crèche sont faites pour nous comme pour eux. Le détachement des biens de ce monde est nécessaire à

(1) *Ditior Christi paupertas cunctis thesauris seculi.*
(Ser. v, in Vigil. Nativ.)

(2) *Omnia arbitror ut stereora, ut Christum lucrificiam.* (Philipp., III, 8.)

tous. « Celui qui aime les richesses, disait saint Philippe de Néri, ne sera jamais un saint. » En effet, dans un cœur plein de terre il n'y a pas de place pour l'amour de Dieu.

Apportez-vous un cœur vide : *affers-ne cor vacuum?* telle était la première question que les anciens religieux adressaient à celui qui demandait à entrer dans leur communauté. Par ces mots : apportez-vous un cœur vide de l'amour des biens terrestres, ils voulaient dire : s'il en est autrement, jamais vous ne pourrez être tout à Dieu. Leur langage était le même que celui de l'Enfant de la crèche : *Où est votre trésor, a-t-il dit, là est aussi votre cœur.* Le trésor de chacun est ce qu'il aime.

Du temps de saint Antoine de Padoue mourut un riche avare, et comme celui de l'évangile il fut enseveli dans l'enfer. Le saint, du haut de la chaire, annonça la damnation de ce malheureux. « En preuve de mes paroles, ajouta-t-il, allez voir le lieu où il cachait son argent, et vous y

trouverez son cœur. » On y alla, et on trouva le cœur de cet homme, encore chaud, au milieu d'un monceau de pièces de monnaie.

Dieu ne peut être le trésor d'une âme attachée aux biens de la terre. De là, cette ardente prière du Prophète royal : « Seigneur, s'écriait-il, purifiez mon cœur de toute affection terrestre, afin que je puisse dire avec vérité : vous êtes le Dieu de mon cœur et ma richesse pour l'éternité (1). »

Ainsi, quiconque veut devenir vraiment saint doit bannir de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu. Ce sacrifice est-il donc si difficile? quels sont ces trésors, ces richesses, ces biens dont on vous dit de vous dépouiller? à quoi servent-ils? imparfaits, ils ne contentent pas le cœur; caducs, il faudra bientôt les quitter. Prenons donc pour règle les leçons de l'Enfant de

(1) *Cor mundum crea in me Deus. (Ps. L, 12.) — Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum. (Ps. LXXII, 16.)*

Bethléem, qui nous dit plus encore par ses exemples que par ses paroles : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où rongent la rouille et la mite ; amassez-vous des trésors dans le ciel, où vous n'avez à craindre ni perte ni diminution (1). »

Telle est donc la condition qu'il nous propose : nous détacher, au moins de cœur, des biens périssables d'ici-bas, pour recevoir en échange les biens immenses de l'éternité. En est-il de plus avantageuse ? oh ! pour qui la connaît, quel trésor que la grâce sanctifiante ! quelle fortune que l'amour de Dieu ! « Je porte avec moi, nous dit l'Enfant de Bethléem, la richesse et l'opulence, afin d'enrichir ceux qui m'aiment (2). » Et ailleurs : « J'ai avec moi la récompense de mes amis et le prix de leur amour, *ecce merces mea*

(1) *Nolite thesaurisare vobis thesauros in terra ubi ærugo et tinea demolitur; thesaurisate autem vobis thesauros in cœlo.* (Matth., VI, 19.)

(2) *Mecum sunt divitiæ et opes superbæ, ut ditem diligentes me.* (Prov., VIII, 8.)

cum eo. » En effet, Dieu qui est la fortune des saints sur la terre, est leur récompense dans le ciel, *Ego ero merces tua magna nimis.*

Mais qui veut aimer Dieu beaucoup dans le ciel, doit l'aimer beaucoup sur la terre. La mesure de l'amour dans laquelle nous aimerons Dieu en finissant notre pèlerinage ici-bas, sera la mesure dans laquelle nous continuerons de l'aimer pendant l'éternité. Voulons-nous nous procurer la douce assurance de ne jamais nous séparer de ce bien suprême? enlaçons-le d'une manière de plus en plus étroite dans les liens de notre amour, disant avec l'Épouse des Cantiques : *J'ai trouvé celui que j'aime; je le tiens, et je ne le laisserai point aller* (1). Comment l'empêcher de s'en aller? « En l'enchaînant, répond saint Ambroise, avec les liens de la charité (2). »

(1) *Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam.* (Cant., III.)

(2) *Tenetur Deus vinculis caritatis.* (In Ps. CXVIII, ser. VII.)

Heureux donc celui qui peut dire avec saint Paulin : « Aux riches leurs richesses, aux rois leurs royaumes : pour moi, mes richesses et mon royaume, c'est l'Enfant de Bethléem, Jésus mon Sauveur (1). » Et avec saint Laurent : « Seigneur, donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, et je suis assez riche (2). » Et avec saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout (3). » Et avec saint Léon : « Celui-là n'a peur de manquer de rien, qui possède tout en Dieu (4). »

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

(1) Habeant sibi divitias suas divites, regna sua reges ; mihi Christus divitiæ et regnum est.

(2) Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis.

(3) Deus meus et omnia.

(4) Non pavet indigentia laborare, cui donatum est in Domino omnia possidere. (Ser. IV, in Quadrag.)

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner si j'aime ou si je crains les richesses.



XXIII^e VISITE.

LE VERBE ÉTERNEL DE *SUBLIME* S'EST FAIT
humble.

*Discite a me quia mitis sum et
humilis corde. (MATTH., II, 29.)*

Apprenez de moi que je suis doux
et humble de cœur.

Pour rassurer l'homme tremblant au seul nom de Dieu, depuis la révolte originelle, le Verbe éternel s'est fait homme. Pour se faire aimer, il s'est fait enfant. Pour se rendre accessible à tous, il s'est fait enfant pauvre. Pour nous obtenir la force de vaincre les obstacles qui nous empêchent d'aller à lui, et de lui demeurer unis dans le temps et dans l'éternité, il s'est fait faible. Toutes ces admirables

inventions de son infinie sagesse tendent au même but : se faire aimer de l'homme. Ce n'est pas assez : passionner l'homme pour lui, comme lui-même est passionné pour l'homme. « Le bon Maître, dit saint Augustin, sait que le cœur de l'homme est fait pour Dieu, et qu'il n'aura jamais de repos jusqu'à ce qu'il repose en Dieu (1). »

Venu pour instruire l'homme, il sait de plus qu'on écoute volontiers les leçons d'un maître tendrement aimé. Voilà pourquoi le Verbe éternel s'est rendu si aimable, et pourquoi toutes ses leçons procèdent de l'amour et conduisent à l'amour.

Si, hier, il nous enseignait la pauvreté, c'était par amour ; et si, aujourd'hui, il nous enseigne l'humilité, c'est encore par amour. Dieu est charité, dit l'apôtre saint Jean, *Deus charitas est* ; tout ce qu'il fait est amour. L'homme est

(1) *Fecisti nos ad te, Domine; et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te. (Conf.)*

fait à l'image de Dieu. A moins qu'il ne se corrompe, tout ce qu'il fait doit être amour. C'est pour rappeler l'homme à l'observance de cette loi et pour le guérir des blessures qu'il s'était faites en la violant, que le Verbe éternel s'est fait lui-même notre précepteur, et que, petit Enfant, il a établi son école dans une pauvre grotte et sa chaire dans une crèche.

La première plaie, comme la première cause du péché, fut l'orgueil. Pour n'avoir pas voulu obéir à Dieu, nos premiers parents se perdirent et avec eux tout le genre humain. Touché d'une si grande ruine, le Dieu de miséricorde voulut la réparer. Il fut décidé que son Fils unique s'humilierait jusqu'à prendre la nature humaine, afin d'inspirer à l'homme, par son exemple, l'amour de la sainte humilité et la haine de l'orgueil. Voilà pourquoi saint Bernard nous invite aujourd'hui à visiter la grotte de Bethléem : « Allons, nous dit-il, jusqu'à Bethléem. Là nous avons de quoi ad-

mirer, de quoi aimer, de quoi imiter (1). »

Oui; dans cette grotte bénie nous avons de quoi admirer, *habemus quod admiremur*. Comment! un Dieu dans une étable! un Dieu sur la paille! Quoi! ce Dieu assis au plus haut des cieux sur un trône de gloire (2), le voir placé où? dans une crèche, inconnu et abandonné, au point de n'avoir autour de lui que deux animaux et quelques pauvres bergers!

Nous avons de quoi aimer, *habemus quod amemus*. Dans la grotte il y a de quoi placer nos affections. Nous y trouvons un Dieu, le bien infini, qui a voulu s'abaisser jusqu'à se faire petit Enfant, afin de se rendre plus aimable et plus cher (3).

Nous avons de quoi imiter, *habemus*

(1) *Transeamus usque Bethleem : ibi habemus quod admiremur, quod amemus, quod imitemur.*

(2) *Vidi Dominum super solium excelsum et elevatum.*
(Is. VI, 1.)

(3) *Quantum pro me vilior, tantum mihi carior.*

quod imitemur. Le sublime, le Roi du Ciel, devenu humble, pauvre et petit enfant dans une grotte, commence à nous dire par son exemple ce qu'il nous dira plus tard par ses paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). Recueillons-nous pour l'écouter.

Qui ne sait que Dieu est le premier noble du monde, le noble par excellence, de qui découle et dépend toute noblesse ? Sa noblesse est infinie. Être indépendant, sa grandeur n'est pas une grandeur d'emprunt : il la possède en lui-même ; elle est inhérente à sa nature. Il est le souverain Seigneur, auquel obéissent toutes les créatures animées et inanimées (2). L'Apôtre a donc raison de dire qu'à Dieu seul appartiennent l'honneur et la gloire (3).

Eh bien ! pour guérir l'homme de l'or-

(1) *Clamat exemplo quod post docturus est verbo : discite a me, quia mitis sum et humilis corde.*

(2) *Mare et venti obediunt ei. (Matth., VIII, 27.)*

(3) *Soli Deo honor et gloria. (Tim., I, 27.)*

gueil, ce Dieu si grand s'est fait humble : comme nous l'avons vu se faire pauvre, afin de nous guérir de l'amour des richesses. La première et la plus grande leçon d'humilité qu'il nous donne, c'est de se revêtir de nos misères (1). « Celui, dit Cassien, qui met les habits d'un autre, se cache dessous; ainsi l'Enfant de Bethléem a caché sa nature divine sous l'humble vêtement de notre chair (2). » Et saint Bernard : « La majesté infinie s'est rapetissée, afin de se joindre à notre limon et dans une même personne unir Dieu à la boue, la toute-puissance à l'infirmité, une si grande bassesse à une si grande sublimité (3). » Un Dieu s'unir à la fange ! la grandeur à la misère !

Mais le Fils de Dieu ne s'est pas con-

(1) *Habitu inventus ut homo.* (Philipp., II, 17.)

(2) *Qui vestitur, sub veste absconditur; sic natura divina sub carnis veste delituit.*

(3) *Contraxit se majestas, ut seipsum limo nostro conjungeret, et in persona una uniretur Deus et limus : majestas et infirmitas : tanta vilitas et sublimitas tanta.* (Ser. III, in Vigil. Nativ.)

tenté de prendre la nature humaine, il a choisi la vie la plus humble et la plus méprisée qu'on puisse concevoir. Aussi le prophète Isaïe l'appelle avec vérité le plus humilié et le dernier des hommes, *novissimum virorum*. Jérémie annonce qu'il sera rassasié d'opprobres, *saturabitur opprobriis*. David ajoute qu'il sera l'opprobre des hommes et le rebut du peuple, *opprobrium hominum et abjectio plebis*.

L'Enfant de Bethléem s'empresse de justifier toutes ces prophéties. Les humiliations de sa naissance passent tout ce qu'on peut imaginer. Quelle humiliation ! quel opprobre pour un homme, si indigent qu'il soit, d'être né dans une étable ! Qui naît dans les étables ? Les pauvres naissent dans leurs chaumières, et tout au moins sur la paille : jamais dans les étables. Dans les étables naissent les animaux les plus vils. Eh bien ! comme la dernière des créatures, comme un ver de terre, le Fils de Dieu a voulu naître dans une étable :

Ego autem sum vermis et non homo (1).

«Oui, s'écrie saint Augustin, c'est dans une pareille humiliation qu'a voulu naître le Roi des Rois. Mais dans cette humiliation même il fait éclater sa majesté et sa puissance, en rendant humbles, par la force de ses exemples, les hommes qui naissent pétris d'orgueil (2).»

L'Ange annonce aux Bergers la naissance du Messie, et tous les signes qu'il leur donne pour le reconnaître sont des signes d'humilité. Le petit Enfant, leur dit-il, que vous trouverez dans une étable, enveloppé de pauvres langes, et couché dans une crèche, sur la paille, c'est lui, le Sauveur du monde, le Désiré des nations (3). Ainsi se manifeste le Dieu qui vient sur la terre pour détruire l'orgueil.

(1) Ps. XXI, 7.

(2) Sic nasci voluit excelsus, humilis, ut in ipsa humilitate ostenderet majestatem. (Lib. II, de Symb., c. v.)

(3) Et hoc vobis signum : invenietis infantem panis involutum et positum in præsepio. (Luc., II, 12.)

O divin Enfant ! c'est à votre humilité que vous voulez être reconnu. Vos exemples rendent aimables et d'un prix infini les mépris et les humiliations. Mon devoir et ma richesse est de les aimer, comme vous les avez aimés vous-même. C'est à ce signe que je dois me faire connaître de vous et des hommes pour votre disciple. Comment donc se fait-il qu'au lieu de les recevoir avec joie, je les ai subis avec orgueil ? Je le comprends : je ne vous aimais pas, ô mon adorable Maître ! Si je vous avais aimé, l'humiliation m'aurait paru douce et agréable. Mais puisque vous promettez le pardon à celui qui se repent, je me repens de tout mon cœur, de ma vie si opposée à la vôtre. Je veux me corriger, et, en présence de votre crèche, je vous promets de souffrir en paix, pour l'amour de vous, tous les mépris, toutes les humiliations, tous les rebuts dont il vous plaira que je sois l'objet jusqu'à mon dernier jour.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui, pour le salut du monde avez voulu naître

dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner si je suis humble dans les humiliations.

XXIV^e VISITE.

Humiliavit semetipsum.

(PHILIPP., II, 8.)

Il s'est humilié lui-même.

Si méprisé qu'il soit à sa naissance, l'enfant pauvre en devenant homme, se fait sinon respecter, du moins rendre certains égards dus à l'âge, à la force, aux qualités plus ou moins précieuses de l'âme et du corps. Né dans l'humiliation, l'Enfant de Bethléem vit et meurt dans l'humiliation. Fuir en Égypte pour sauver sa vie : humiliation. Séjourner dans un pays idolâtre, et voir rendre aux démons les honneurs divins qui ne sont dus qu'à lui : humiliation. Être pauvre,

étranger, inconnu, et exposé à toutes les conséquences de cette triple qualité : humiliation, et humiliation dont notre esprit ne peut mesurer ni la profondeur ni l'étendue.

Humilié en Égypte, l'Enfant de la crèche ne l'est guère moins en Palestine. Pendant trente ans il vit dans une boutique, regardé par tout le monde comme le fils d'un pauvre ouvrier, faisant lui-même l'office de simple compagnon, pauvrement vêtu, pauvrement nourri, inconnu et méprisé. « La sainte Famille, dit saint Pierre Chrysologue, n'avait ni serviteur ni servante : les maîtres étaient leurs domestiques (1). » Un seul domestique était dans la maison : c'était le Fils de Dieu. O mon âme ! vois-tu le Verbe éternel, le Créateur du monde, devenu Fils de l'homme, c'est-à-dire de Marie, pour se faire humble serviteur, et comme tel obéir à un homme et à

(1) Joseph et Maria non habent famulum, non ancillam : ipsi domini et famuli.

une femme, *et erat subditus illis?* (1)

Pendant trente années, l'Enfant de Bethléem boit à longs traits au calice de l'humiliation, et il ne l'a pas épuisé, *fœx ejus non est exinanita*. A mesure qu'il avance dans sa carrière, il semble même que ce calice devient plus profond et sa lie plus amère. Le temps est arrivé où le Sauveur doit paraître en public et enseigner les célestes doctrines, qu'il est venu apporter au monde. Se faire connaître pour ce qu'il est, vrai Fils de Dieu et Dieu lui-même, est son premier devoir. Mais, ô Dieu ! combien y en eut-il qui le reconnurent pour tel et qui l'honorèrent comme il le méritait ! A part quelques disciples, fidèles compagnons de sa vie, tous, au lieu de l'honorer, le méprisent comme un homme de rien et un imposteur.

C'est alors que s'accomplit dans toute son étendue la prophétie du saint Vieillard : *Il est établi comme un signe de*

(1) Luc., II, 51.

contradiction (1). L'Enfant de Bethléem fut contredit et méprisé en tout. Méprisé dans sa doctrine. Il annonce qu'il est le Fils unique de Dieu, et il est traité de blasphémateur, et comme tel jugé digne de mort : *Il s'est dit le Fils de Dieu, s'écriait l'impie Caïphe ; il mérite la mort* (2).

Méprisé dans sa sagesse. On le traite de fou qui ne peut avoir pour auditeurs que des fous (3). Méprisé dans sa vie. On ose l'appeler un homme de crapule, un ivrogne, l'ami de tout ce qu'il y a de plus décrié (4). On le fait passer pour un sorcier qui a commerce avec les démons (5). On lui reproche d'être un hérétique, un possédé, un séducteur qui entraîne le peuple dans la voie de l'erreur et de la

(1) *In signum cui contradicetur.* (Luc., II.)

(2) *Blasphemavit, reus est mortis.* (Joan., IX, 22.)

(3) *Insanit, quid eum auditis?* (Joan., X, 20.)

(4) *Ecce homo devorator, bibens vinum, amicus publicanorum et peccatorum.* (Luc., VII, 34.)

(5) *In principe dæmoniorum eiecit dæmonia.* (Matth., IX, 34.)

révolte (1). En un mot, le Sauveur, grâce aux calomnies de ses ennemis, passa dans le public pour un homme si scélérat, qu'il n'y avait pas besoin de procès pour le condamner à la mort la plus cruelle et à la plus ignominieuse. Tel est, en propres termes, le langage des Juifs à Pilate : *S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré* (2).

L'Enfant de Bethléem arrive à la fin de sa vie. O vous tous qui passez sur cette terre, voyez s'il est une humiliation comparable à la sienne ! Il est trahi et vendu par un de ses apôtres pour trente deniers, prix inférieur à celui d'une bête ; il est renié par un autre, abandonné de tous, *omnes, relicto eo, fugerunt*. Il est traîné dans les rues de Jérusalem, lié comme un malfaiteur insigne. On le traite comme un esclave, en lui infligeant

(1) *Nonne bene dicimus nos quia samaritanus es tu et dæmonium habes?* (Joan., VIII, 48.) — *Quia seductor ille dixit, etc.* (Matth., XXVII, 61.)

(2) *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum.* (Joan., XVIII, 30.)

le supplice de la flagellation. Un valet le soufflette en plein tribunal; d'autres, devant tout le monde.

Hérode le regarde comme un fou et lui fait mettre l'habit des fous, afin que tout le peuple se moque de lui. Les soldats le transforment en roi de théâtre. Dans ses mains divines, qui ont fait le ciel et la terre, ils mettent un roseau en guise de sceptre; sur ses épaules, un haillon rouge en guise de manteau royal, et sur sa tête, en guise de couronne, un faisceau d'épines. Pour ajouter à l'humiliation, ils le proclament Roi des Juifs. Mettant un genou en terre : *Salut*, lui disent-ils, *Roi des Juifs, Ave, Rex Judæorum*. En même temps ils lui crachent au visage et lui donnent des soufflets (1).

Enfin, comme dernière humiliation, le Fils de Dieu veut mourir; mais de quelle mort? De la mort la plus ignominieuse, la mort de la croix. *Il s'est humilié,*

(1) Et expuentes in eum. (Matth., xxvii, 30.)— Et dabant ei alapas. (Joan., xix, 3.)

nous dit l'Apôtre, *et il a poussé l'obéissance jusqu'à la mort, et à la mort de la croix* (1). En ce temps-là, l'homme qui mourait sur la croix était regardé comme le plus vil et le dernier des scélérats. C'est pour cela que le nom des crucifiés demeurait à jamais maudit et infâme (2). « Ainsi, continue saint Paul, en choisissant la mort de la croix, Notre-Seigneur a voulu être un objet de malédiction, afin de nous sauver de la malédiction éternelle (3). »

« Mais, Seigneur, s'écrie saint Thomas de Villeneuve, où est votre majesté? Quel soin prenez-vous de votre gloire? Ne le demandez pas, continue le saint; ne cherchez dans le Verbe incarné ni la majesté ni la gloire. Conduit par son amour, il est venu donner au monde

(1) *Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* (Philipp., II, 8.)

(2) *Maledictus omnis qui pendet in ligno.* (Gal., III, 13.)

(3) *Christus factus est pro nobis maledictum.* (Gal., III, 13.)

l'exemple de l'humilité, et l'amour lui a fait oublier ce qu'il se devait à lui-même (1) »

Les païens racontent que le dieu Hercule, par amour pour le roi Augias, se fit gouverneur de ses chevaux; que le dieu Apollon, par amour pour le roi Admète, se fit gardien de son bétail : fables que tout cela. Mais il est de foi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu et Dieu comme son Père, s'est humilié pour l'amour de l'homme jusqu'à naître dans une étable, à se faire le purificateur de nos souillures et le pasteur de nos âmes, à vivre dans le mépris et à mourir sur un infâme gibet. Oui, tout cela est de foi.

« O bonté ! ô force de l'amour divin, s'écrie saint Bernard ! c'est donc ainsi que le plus sublime de tous, le sublime par excellence, est devenu le dernier de tous. Qui a fait cela : *quis fecit?* L'amour ou-

(1) Ubi est, Deus, gloria tua, majestas tua? Noli quærere, extasim passus est. (Ser. de Transfig.)

blieux de tous les égards et de tous les droits : *fecit amor* ; l'amour triomphateur de Dieu lui-même ; l'amour qui n'a nul souci de la dignité, lorsqu'il s'agit d'obtenir l'affection de l'objet aimé. Dieu, qui ne peut être vaincu par personne, a été vaincu par l'amour. L'amour l'a fait descendre du ciel ; il l'a réduit à se faire homme, à se faire enfant ; il l'a réduit à mener une vie de privations et de mépris ; il l'a réduit, enfin, à s'immoler pour l'homme dans une mer de douleurs et d'opprobres. Fier de son triomphe, l'amour nous crie à tous : J'ai anéanti Dieu lui-même, afin que vous sachiez que je puis combler l'immense espace qui sépare le Créateur de la créature, et abaisser les hauteurs des cieux au niveau de la terre (1). » O bonté ! O force de l'amour divin !

(1) O gratiam ! o amoris vim ! ita-ne summus omnium imus factus est omnium ? Quis hoc fecit ? Amor, dignitatis nescius. Triumphat de Deo amor. Semetipsum exinanivit ut scias amoris fuisse, quod altitudo adæquata est. (Ser. LXIV et LXXXIV, in Cant.)

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *anemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner si je suis humble dans mes pensées.



XXV^e VISITE.

*Hoc sentite in vobis quod et in
Christo Jesu. (PHILIPP. II, 5.)*

Ayez les mêmes sentiments que le
Sauveur Jesus.

L'Enfant de Bethléem est notre maître : nous sommes ses disciples. A mesure qu'il nous les donne, ses leçons doivent s'écrire non-seulement dans notre mémoire, mais dans notre cœur. Les connaître et les admirer ne suffit pas, il faut les pratiquer. C'est en les prenant pour règle de nos pensées et de nos actions, que nous deviendrons semblables à notre divin Modèle. De là dépend notre salut, car il est écrit : *Comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, il est néces-*

saire que nous portions l'image de l'homme céleste (1).

Depuis deux jours nous adorons l'humilité du Verbe fait chair, et dans cette humilité brille la charité infinie qui la produit. Amour et humilité, voilà donc, ô mon âme ! les deux sentiments que tu dois éprouver en toi-même. Celui qui est la hauteur même, s'est abaissé jusqu'à l'anéantissement, pour montrer à l'homme l'affection qu'il lui porte. « En effet, dit saint Grégoire de Nazianze, le Dieu de la crèche ne pouvait mieux révéler son amour, qu'en épousant toutes les misères et toutes les ignominies que les hommes peuvent souffrir ici-bas (2). » Richard de Saint-Victor ajoute que l'homme ayant eu l'audace d'offenser la majesté de Dieu, il fallait, pour expier sa faute, une humi-

(1) Sicut portavimus imaginem terrestris, sic portemus et imaginem celestis. (I Cor., xv, 49.)

(2) Non aliter Dei amor erga nos declarari poterat, quam quod nostra causa ad deteriores partem se dejecterit. (Lib. II de Incarn., homil. IX.)

liation infinie (1). « Oui, il le fallait, reprend saint Bernard ; mais plus l'Enfant de Bethléem est petit dans son humanité, plus il se montre grand dans sa bonté (2). »

Et maintenant, après qu'un Dieu s'est tant humilié pour l'amour de l'homme, l'homme aura-t-il de la répugnance à s'humilier pour l'amour de Dieu ? *Ayez les mêmes sentiments que le Sauveur Jésus. Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, ne lui appartient pas*, dit l'apôtre saint Paul (3). De là, saint Augustin conclut avec raison qu'on ne mérite pas le nom de chrétien, quand on n'est pas humble et qu'on ne s'efforce pas d'imiter l'humilité de l'Enfant de Bethléem. C'est aller directement contre le but de l'In-

(1) Oportuit ut ad expiationem peccati fieret humiliatio de summo ad imum. (De Incarn., c. VIII.)

(2) Quanto minorem se fecit in humanitate, tanto majorem se exhibuit in bonitate.

(3) Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu. (Philipp., II, 5.) — Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus. (Rom., II, 9.)

carnation , puisque le Verbe éternel ne s'est humilié que pour abattre l'orgueil. Cette passion est la maladie qui a arraché du ciel le divin Médecin, qui l'a plongé dans l'ignominie, rassasié d'opprobres et attaché au gibet.

Que je rougisse donc , que tous les hommes avec moi rougissent d'être orgueilleux à la vue d'un Dieu descendu, pour guérir l'orgueil, jusqu'au dernier degré de l'humiliation (1).

Si je ne descends pas moi-même avec résignation, sinon avec joie, dans les humiliations que la Providence me ménage, je ne serai jamais élevé en gloire avec mon Rédempteur. Je resterai dans l'abjection où le divin Enfant m'a trouvé. « Il s'est abaissé, dit saint Pierre Damien pour nous tirer de la fange du péché et nous

(1) Propter hoc vitium superbiæ Deus humilis venit. Iste morbus medicum de cœlo deduxit, usque ad formam servi humiliavit, contumeliis egit, ligno suspendit. Erubescat homo esse superbus, propter quem factus est humilis Deus. (S. Aug., in Ps. XVIII. Enarr., II, n. 15.)

élever au niveau des Anges, les princes de son royaume (1). »

Devenir humble à l'imitation de l'Enfant de Bethléem, telle est la condition indispensable du salut. Son humilité, dit saint Hilaire, est notre noblesse : *Humilitas ejus nostra nobilitas est* (2). « Immensité de l'amour divin ! ajoute saint Augustin. Le Verbe éternel vient prendre pour lui les humiliations et donner la gloire ; il vient boire la douleur et donner la santé ; il vient subir la mort et donner la vie (3). »

Le comprends-tu bien, ô mon âme ? L'humilité de l'Enfant Jésus est ta noblesse. Veux-tu être noble ? sois humble. Veux-tu être très-noble ? sois très-humble. Veux-tu être noble comme ton Dieu ; sois humble comme lui. Toute noblesse,

(1) *Ut nos erigeret, se inclinavit. De stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus populi sui.*

(2) *Lib. II, de Trinit.*

(3) *Mira dignatio ! venit accipere contumelias, dare honores : venit haurire dolores, dare salutem : venit subire mortem, dare vitam.*

toute grandeur qui n'est pas fondée sur l'humilité, vivifiée par l'humilité, est une abomination devant Dieu (1). Laisse le monde placer la gloire dans l'orgueil. Laisse-le, insensé et coupable, courir après une vaine fumée, jusqu'à ce qu'il tombe dans le puits de l'abîme, préparé pour le démon, le père de l'orgueil, et pour ses partisans. Pour toi, demeure à l'école de Bethléem, et souviens-toi que le divin Maître a ennobli tout ce qu'il a touché.

Oui, en choisissant une naissance si humble, une vie si méprisée, une mort si ignominieuse, le Verbe éternel a rendu nobles et aimables les humiliations, les mépris et les opprobres. Aussi les saints, éclairés de la vraie lumière, se sont toujours montrés non-seulement amateurs, mais avides des humiliations, au point de n'avoir d'autre désir que d'être méprisés et foulés aux pieds pour l'amour du divin Maître. Ses premiers disciples, les

(1) Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum. (Luc., XVI, 15.)

saints apôtres, sont cités devant le conseil des Juifs. En présence de tout le peuple, ils subissent la flagellation. Tout couverts de leur sang, ils sortent du tribunal, nous dit l'Écriture, rayonnants de joie, parce qu'ils ont mérité de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus (1).

Autant il y a eu de saints et de martyrs sur la terre, autant l'exemple des apôtres a eu d'imitateurs. C'est ainsi que s'accomplit et que s'accomplira jusqu'à la fin du monde, l'étonnante prédiction d'Isaïe. *Quand le Messie sera venu, dit ce Prophète, on verra croître dans la demeure des Lions, les tiges verdoyantes du jonc et du roseau* (2). Tel est, suivant les commentateurs, le sens de ces paroles : Là où habitaient les démons, esprits d'orgueil, là naîtra, à la vue de l'humilité de l'Enfant Jésus, l'esprit d'humilité (3).

(1) *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (Act., v, 41.)

(2) *In cubilibus, ubi prius dracones habitabant, orientur viror calami et junci.* (Is., xxxvii, 7.)

(3) *Ubi habitabant dæmones, spiritus superbiæ, ibi*

Il en devait être ainsi, afin de rendre le monde agréable à Dieu. Les humbles ne sont pas pleins d'eux-mêmes comme les orgueilleux; mais vides, parce qu'ils regardent avec raison tout ce qu'ils possèdent comme un don d'en haut. Par là, nous le voyons clairement : autant une âme humble est agréable à l'Enfant de Bethléem, autant un cœur superbe lui est odieux. « Mais quoi! s'écrie saint Bernard, est-il possible qu'il y ait encore des orgueilleux sur la terre, après la naissance, la vie et la mort du divin Maître? Est-il possible qu'en présence de la crèche, où repose anéanti le Dieu de pureté et de majesté, un ver de terre souillé de péchés s'enfle et s'enorgueillisse (1)? »

Mais que l'orgueilleux le sache bien, ses affaires vont mal avec Dieu. « Vous vous élevez, dit saint Augustin, Dieu s'éloigne de vous; vous vous humiliez, Dieu

oriatur viror calami id est humilitatis, quia humilis est vacuus in oculis suis. (Hug., card.)

(1) *Ubi se exinanivit majestas, vermis intumescit?*

vient à vous (1). » Dieu ne sait pas mépriser le cœur qui s'humilie. Fût-il coupable, il a promis de l'exaucer. Mais il a protesté qu'il repousserait la prière de l'orgueilleux (2). Aussi sainte Thérèse nous dit d'elle-même : « Les moments où j'ai obtenu de Dieu les plus grandes grâces sont ceux où je me suis humiliée le plus profondément en sa présence. » La prière de l'humble pénètre dans le ciel sans avoir besoin qu'on l'y introduise; et elle n'en quitte pas sans avoir obtenu ce qu'elle demande (3).

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

(1) *Erigis te, Deus fugit a te. Humilias te, Deus venit ad te.*

(2) *Cor contritum et humiliatum, Deus non despicies.* (Ps. I, 19.) — *Omnis enim qui petit accipit.* (Matth., VII, 7.) — *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (S. Jacob., IV, 6.)

(3) *Oratio humiliantis se nubes penetrabit... et non discedet donec Altissimus aspiciat.* (Eccli., XXXV, 21.)

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner si je suis humble dans mes paroles.



XXVI^e VISITE.

LE VERBE ÉTERNEL DE MAITRE S'EST FAIT
serviteur.

*Semetipsum exinanivit formam
servi accipiens. (PHILIPP., II, 7.)*

Il s'est anéanti jusqu'à prendre la
forme d'esclave.

Comme le soleil qui éclaire la nature, le soleil de justice, qui éclaire les âmes, s'est élancé, dit le Prophète, semblable à un géant, pour parcourir sa carrière, *exultavit ut gigas ad currendam viam*. Quel est ce soleil de justice? C'est le Verbe éternel. Quelle est la voie qu'il parcourt? C'est la voie des abaissements dans laquelle il est entré pour sauver le monde. Du trône, sur lequel il est assis au plus

haut des cieux, il s'élançe sur la terre dans le sein d'une pauvre petite créature. De là il s'élançe dans une étable et se repose, petit enfant, sur un peu de paille. Poursuivant toujours sa carrière d'abaissemens, de Bethléem il s'élançe en exil, dans une terre idolâtre; de l'Égypte, au fond de la boutique d'un artisan; enfin, d'abaissemens en abaissemens, il parvient au fond de l'abîme de l'humiliation, au calvaire et à la croix.

Ces abaissemens prodigieux sont accompagnés d'un autre, que l'homme orgueilleux goûte moins encore que les premiers : la dépendance. *Le Verbe éternel s'est fait esclave.* Le père de saint Jean-Baptiste, Zacharie, contemplant l'infinie miséricorde de Dieu dans la Rédemption du monde, s'écriait avec raison : « Béni soit le Dieu d'Israël, qui a visité et racheté son peuple. Il a brisé les chaînes du péché et de la mort, dans lesquelles nos ennemis nous tenaient enlacés comme des esclaves. Il a voulu par là nous donner la liberté, afin que nous

puissions le servir en ce monde, heureux et contents, et, dans l'autre, jouir éternellement de lui dans la céleste patrie (1).»

Oui, il est de foi : tous les hommes étaient esclaves de l'enfer ; et, pour les délivrer, le Verbe éternel, le souverain Seigneur de toutes choses, s'est fait esclave. O mon âme ! en présence de cette crèche, mesure, si tu peux, la profondeur d'un pareil abaissement. Dieu est le maître absolu de tout ce qui est et de tout ce qui peut être. Créateur et Conservateur de toutes choses, son empire sur toutes choses est absolu et indépendant (2). Absolu : rien n'a vie que par lui, tant qu'il veut et autant qu'il veut. Indépendant : la puissance souveraine est inhérente à son être (3).

(1) *Benedictus Dominus Deus Israël quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ. Ut, sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi. (Luc., I, 68.)*

(2) *In ditione tua cuncta sunt posita : tu enim creasti omnia. (Esth., XIII, 9.)*

(3) *In vestimento, et in femore suo scriptum : Rex Regum et Dominus Dominantium. (Apoc., XIX, 16.)*

Les monarques de la terre n'ont qu'une majesté d'emprunt. Elle leur vient du dehors ainsi que leur pouvoir. Elle est un don, une faveur du Monarque suprême, qui est Dieu, Roi par nature, Roi suprême, seul vrai Roi et vraiment digne de ce nom. Tous les autres potentats ne sont que ses vassaux. Or, ce Roi tout-puissant régnait au Ciel sur les Anges ; ici-bas, sur les créatures inanimées : mais il ne régnait pas sur le cœur de l'homme. Le Roi de la création gémissait misérablement sous le joug de l'Esprit infernal. Et comment était-il traité par son tyran ?

Avant la venue de l'Enfant de Bethléem, Satan était le maître du monde, *princeps hujus mundi* ; il en était le dieu, *deus hujus seculi*. En cette double qualité, il se faisait obéir et adorer par l'homme tremblant. Partout il avait des temples, des autels et des prêtres. Il exigeait de l'homme non-seulement ses prières et son encens, mais des victimes. Le sacrifice des animaux n'était pas assez pour lui ; il voulait des sacrifices humains.

Ses victimes préférées étaient ce qu'il y a de plus doux et de plus innocent au monde, les petits enfants. Pour lui être plus agréables, ces tendres victimes devaient être brûlées vives, ou immolées avec un raffinement de tortures, dont le Roi des homicides avait pu seul inspirer l'idée, *homicida ab initio*.

Tyranniser l'homme en ce monde et lui arracher la vie du corps ne suffisait pas à sa haine : il voulait avoir son esclave avec lui pendant l'éternité, pour en faire le compagnon de son supplice. C'est par le chemin du crime qu'il le conduisait à l'abîme éternel : et, comme une bête de somme, l'homme se laissait conduire (1). Pour dégrader le genre humain et le rendre coupable en le dégradant, Satan avait érigé tous les crimes en vertus, toutes les passions en divinités. On ne connaît pas une abomination qui ne fût un acte religieux. Voilà où en étaient

(1) *Ad simulacra muta prout ducebamini euntes.*
(I Cor., XII, 2.)

tous les hommes et tous les peuples si vantés de l'antiquité païenne.

Pour abattre le tyran et délivrer le genre humain de sa tyrannie, le Verbe éternel descend du Ciel. Il rapporte au monde la lumière et la liberté. La lumière, afin de tirer les malheureux enfants d'Adam des ténèbres de l'erreur et des ombres de la mort, dans lesquelles ils étaient plongés. La liberté, afin que, dégagés de leurs fers, ils pussent marcher dans le chemin du bonheur; et, au lieu d'être les esclaves de Lucifer, devenir les serviteurs de Dieu, leur Souverain légitime, leur Créateur et leur Père (1).

Cette merveilleuse délivrance, accomplie par l'Enfant de Bethléem, avait été longtemps d'avance prédite par les prophètes. Elle était l'objet de leurs soupirs et le sujet de leurs chants. *O Dieu, s'écriait Isaïe, vous avez détruit l'empire du tyran qui régnait sur le monde;*

(1) Ut, sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi. (Luc., I, 74.)

vous avez brisé le sceptre de l'exacteur (1).

Pourquoi le Prophète appelle-t-il le Démon *exacteur*? « C'est, répond saint Cyrille, que ce maître barbare a coutume d'exiger des pauvres pécheurs, ses esclaves, les tributs les plus lourds : tributs de passions, tributs de haines, tributs d'affections coupables, tributs de cruautés et d'iniquités honteuses, dont il se sert tout à la fois comme de chaînes pour se les attacher plus étroitement, et de châtiment pour les torturer. »

Le Verbe éternel est donc venu nous délivrer de l'esclavage de notre ennemi. Mais de quelle manière et par quels moyens a-t-il accompli notre Rédemption? Écoutons l'Apôtre saint Paul : « Il était le Fils unique de Dieu, égal à son Père, éternel comme son Père, tout-puissant comme son Père, immense, infiniment sage, infiniment heureux, souverain Seigneur du Ciel et de la terre, des

(1) *Sceptrum exactoris superasti.* (Is., IX, 4.)

Anges et des hommes, comme son Père ; mais pour l'amour de l'homme, il s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'esclave, à se revêtir de notre chair et à se faire semblable à l'homme (1). »

Ce n'est pas tout. Comme le péché avait rendu l'homme débiteur et esclave de Satan, le Fils de Dieu, pour le délivrer, a voulu payer, par les souffrances de sa vie et de sa mort, les dettes que l'homme avait contractées envers la justice divine. Ah ! si la foi ne le rendait certain, qui aurait pu croire un tel prodige d'amour ? Qui aurait pu l'espérer ? Qui même aurait pu l'imaginer ?

Et pourtant, ce prodige a eu lieu. Le monde en est témoin ; nous en sommes les fils et les héritiers ; tous nos biens en découlent. Lumières, libertés, vertus, tout nous dit : le Verbe éternel, le Maître souverain du Ciel et de la terre s'est

(1) Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo ; sed semetipsum exinavit forma servi accipiens, in similitudinem hominum factus. (Philipp., II, 5.)

anéanti pour l'amour de l'homme. En prenant la forme d'esclave, il a brisé le joug de notre tyran, acquitté nos dettes, et rendu au genre humain ses titres de noblesse et ses droits à la liberté : *exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.*

Au nom de l'Enfant Libérateur ! au nom de sa crèche et de ses abaissements ! puisque nous sommes devenus les fils de la lumière, ne marchons plus dans les ténèbres. Puisque nous sommes les fils de la liberté, ne nous remettons pas sous le joug de l'esclavage ; et puisque nous sommes les héritiers du Ciel, ne vivons pas comme ceux qui n'attendent rien au delà du tombeau.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner si j'aime l'obéissance.



XXVII^a VISITE.

Filius hominis non venit ministrari sed ministrare.

(MATTH., XX, 28.)

Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.

Par le péché de nos premiers parents, le Démon s'était emparé de l'homme et de toutes les créatures. « Tous les royaumes et toutes les richesses du monde sont à moi, disait-il à Notre-Seigneur : je te les donne si tu veux m'adorer (1). » En descendant sur la terre, notre divin Rédempteur est comme un Roi qui, après une longue absence, vient reprendre son

(1) Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me.
(Matth., IV, 9.)

empire et chasser l'usurpateur. Lui-même annonce son entreprise en disant : « Le moment est venu où le Prince de ce monde va être mis à la porte : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (1). »

La guerre commence à la grotte de Bethléem. O profondeur de la sagesse de Dieu ! C'est en naissant dans une étable, pauvre et humilié, que le divin Conquérant ébranle jusque dans ses fondements la puissance infernale. C'est en se faisant esclave qu'il commence à dépouiller Lucifer, et à justifier le nom mystérieux que lui-même a reçu des prophètes. *Vous l'appellerez*, dit Isaïe : *Hâte-toi d'enlever les dépouilles ; hâte-toi de ravager* (2).

L'orgueil, c'est-à-dire l'esprit d'insubordination, est le fondement le plus profond de l'empire de Satan, l'appui le plus solide de son trône. C'est la chaîne la plus lourde et la plus difficile à rompre,

(1) Joan., XII, 31.

(2) *Voca nomen ejus : accelera spolia detrahere ; festina prædari.* (Is., VIII, 3.)

dont il ait chargé l'homme, son esclave. Pour briser cette chaîne et miner ce fondement, que fait le Verbe éternel? A l'orgueil et à la désobéissance, élevés jusqu'au comble, il oppose l'humilité la plus profonde et la soumission la plus complète. Il se fait esclave et il en remplit les fonctions, *formam servi accipiens*.

« Voyez, dit Bède le Vénérable, le Fils de Dieu devenu l'Enfant de Bethléem. A peine est-il né, que, pour nous délivrer de l'esclavage, il se fait inscrire comme sujet de César, et paie le tribut de la servitude (1). » Ce n'est là qu'un premier signe de dépendance : en voici un second. Afin de commencer à payer les dettes de notre orgueil, au prix de ses abaissements et de ses souffrances, il se laisse, tendre enfant, lier comme un esclave dans les langes du berceau. Pour lui, ces langes sont l'annonce et la figure des cordes,

(1) *Mox natus censu Cæsaris adscribitur, et ob nostri liberationem ipse servitio adscribitur. (In Luc., II.)*

dont il devra un jour se faire lier par les bourreaux, en marchant au supplice (1).

Sa vie entière n'est qu'un long acte de servitude. Pendant trente ans, lui, le Maître du monde, obéit à deux de ses créatures, Marie et Joseph, *et erat subditus illis*. Constamment aux ordres de l'un et de l'autre, tantôt, à la voix de saint Joseph, il travaille à dégrossir le bois nécessaire pour l'état de son père nourricier; tantôt, à la voix de Marie, il ramasse les menus fragments de ce bois pour le foyer. On le voit tour à tour balayer la maison, puiser de l'eau, ouvrir et fermer l'atelier. « En un mot, dit saint Basile, Marie et Joseph, étant pauvres, étaient obligés de vivre du travail de leurs mains. Pour exercer l'obéissance et montrer le respect qu'il leur portait, comme à ses supérieurs, le Verbe fait chair se livrait à tous les travaux qu'il pouvait humainement accomplir (2). »

(1) Patitur Deus se pannis alligari, eo quod venerat mundi debita soluturus.

(2) In prima ætate subditus parentibus omnem la-

L'histoire rapporte comme un prodige d'humilité, que saint Alexis, fils d'un des plus grands seigneurs de Rome, voulut vivre, et vécut en effet, pendant dix-sept ans comme un serviteur inconnu dans la maison de son père. Mais qu'est-ce que l'humilité de ce saint, comparée à l'humilité de l'Enfant de Bethléem ? Entre fils et serviteur du père de saint Alexis, il y a sans doute une différence de condition ; mais c'est une différence bornée. Entre Dieu et serviteur de Dieu, la différence est infinie. Ce n'est pas tout : en se faisant serviteur de son Père, le Fils de Dieu s'est fait par obéissance serviteur de ses propres créatures, *et erat subditus illis.*

O Dieu ! et nous refuserons de nous soumettre au glorieux esclavage de cet aimable Enfant, qui, pour nous sauver,

borem corporalem obedienter sustinuit. Cum enim illi essent pauperes, merito laboribus dediti erant. Jesus autem his subditus, omnium etiam simul perferendo labores, obedientiam declarabat. (Instit. monach., c. IV.)

s'est lui-même dévoué à la servitude la plus profonde ! Plutôt d'être les heureux serviteurs de ce Monarque si grand, nous aimerons mieux être les esclaves dégradés du démon ! A ce Roi si bon et si magnifique, nous préférerons Satan : maître cruel qui n'aime pas ses serviteurs, mais qui les hait, qui les traite en tyran, qui les dépouille et les rend malheureux dans ce monde et dans l'autre !

Si nous avons à nous reprocher une pareille folie, pourquoi ne pas sortir sur-le-champ de notre honteuse et déplorable servitude ? Pourquoi, délivrés de l'esclavage du démon, ne prenons-nous pas, ne couvrons-nous pas de nos baisers, les douces chaînes qui nous rendent serviteurs et frères de l'Enfant de Bethléem ; qui nous attachent glorieusement à lui, et qui se changeront en couronne de gloire pour l'éternité ?

O Monarque du monde, devenu esclave et serviteur pour l'amour de moi ! J'ai honte de paraître aujourd'hui devant votre crèche, monument éternel de vos

abaisséments. Je rougis à la pensée de mon orgueil, au souvenir de mes folies et de mes ingratitude. Reprochez-les-moi, aimable Enfant; vous avez raison. « J'avais brisé vos chaînes, me dites-vous, et vous m'avez dit : je ne veux pas de la liberté que vous m'offrez; je préfère l'esclavage; j'aime mieux être soumis au démon qu'à vous (1). »

Je reconnais ma faute et je m'en repens. Vos mérites infinis, ô mon Sauveur, animent mon espérance. J'attends mon pardon de cette inépuisable bonté, qui ne vous permet pas de mépriser un cœur contrit et humilié, *cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias*. Prenez les chaînes de votre amour, mettez-les à mes pieds et à mes mains; que je ne puisse jamais les rompre ni faire aucun mouvement contraire à votre volonté. J'aime mieux, aimable Enfant, être votre serviteur que le maître du monde. De quoi

(1) Rupisti vincula mea : dixisti : non serviam.
(Ser. II, 20.)

sert le monde entier à celui qui est privé de votre grâce (1)?

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner comment j'obéis.

(1) Quid prodest homini si mundum universum lucratur, animæ vero suæ detrimentum patiat. (Matth., XVI, 46.)

XXVIII^e VISITE.

Et erat subditus illis.

(LUC., II, 51.)

Et il leur était soumis.

Quels sont les maîtres auxquels le Fils de Dieu fait homme fut soumis dans le cours de sa vie mortelle ? Pendant trente années, il est soumis à Marie et à Joseph. Marie était sa Mère, Joseph son père nourricier : tous deux les plus aimables et les plus parfaites des créatures. L'obéissance que leur rend le Créateur du monde n'est pas moins un abaissement incompréhensible.

Cet abaissement ne suffit pas : l'Enfant de Bethléem aura d'autres maîtres.

Aux respects et aux tendresses dont l'environnent Joseph et Marie, ses nouveaux maîtres feront succéder les duretés et les mépris, réservés non-seulement aux serviteurs ordinaires, mais aux plus mauvais serviteurs. En entrant dans sa vie publique, il se fait le serviteur de tous. « Le Fils de l'homme, dit-il, est venu, non pour être servi, mais pour servir; non pour commander à personne, mais pour obéir à tout le monde (1). »

Voyez comme il tient parole ! Chaque pas qu'il fait est un acte d'obéissance ; car chacun s'attribue le droit de lui commander. Guérissez-moi, lui dit le lépreux qui l'attend après le sermon sur la montagne : et le Fils de Dieu, mettant sa toute-puissance aux ordres de ce malade, le guérit. Rendez-moi la vue, rendez-moi l'usage de mes membres, lui disent des milliers d'aveugles, d'estropiés et de

(1) *Filius hominis non venit ministrari sed ministrare.* (Matth., xx, 28.) — *Quasi diceret : ita me gessi et gero, ut velim omnibus ministrare, quasi omnium servus.* (Corn. a Lapid.)

paralytiques : et Jésus obéissant fait leur volonté. Seigneur, mon serviteur est malade ; Seigneur, ma fille est possédée du démon, rendez-leur la santé et la liberté : et Jésus accomplit leurs désirs. Il en agit de même dans tous ses voyages, à l'égard de toutes sortes de personnes.

Mais là n'est pas encore le dernier degré de sa dépendance. « Sur la fin de sa vie, dit saint Bernard, le Verbe tout-puissant ne se contente plus d'être un simple serviteur, soumis à tout le monde ; il prend la forme d'un méchant esclave, pour être traité comme tel, et porter les châtimens qui nous étaients dus, à nous, esclaves du démon (1). » Suivons-le du Jardin des Olives au Calvaire ; nous verrons l'accomplissement complet de ces paroles : *et il leur était soumis, et erat subditus illis*. A quels maîtres vous obéissez, ô mon Sauveur !

(1) Non solum formam servi accipiens, ut subesset ; sed etiam mali servi ut vapularet, et servi peccati poenam solveret. (S. Bern.)

Il obéit à Judas qui lui demande son adorable visage, pour lui donner le baiser de la trahison. Il obéit à la vile populace et aux valets des prêtres de Jérusalem, qui lui demandent son cou et ses mains pour être lié avec des cordes. Il obéit à Caïphe et aux juges criminels qui l'interrogent et le traînent de tribunal en tribunal. Il obéit à Pilate qui le condamne à mort; à la soldatesque qui le flagelle, et aux bourreaux qui le crucifient. Viens, lui disent-ils, qu'on te dépouille de tes vêtements; et il se laisse dépouiller. Étends-toi sur la croix, et il s'y étend, lui, le Maître du monde. Donne tes pieds et tes mains, qu'on les cloue; et il les donne.

« C'est ainsi, conclut saint Grégoire de Nysse, que le souverain Seigneur de tous se fait le serviteur et l'esclave de tous, même des plus coupables et des derniers des hommes (1). »

(1) *Omnium Dominus judicis sententiæ subjicitur, omnium rex carnificum manum experiri non gravatur.*
(Tom. II, c. 7.)

Les Prophètes et les Apôtres l'avaient dit avant lui : « Comme l'agneau, conduit à la boucherie, dit Isaïe, il s'est laissé faire ce qu'on a voulu, sans ouvrir la bouche pour se plaindre (1). » Et saint Pierre : « Semblable à l'esclave qui se soumet volontairement au châtiment, comme s'il l'avait mérité, le Verbe fait chair se livre à ceux qui le condamnent injustement ; on le maudit, et il ne maudit pas ; on l'accable de mauvais traitements, et il ne menace pas (2). » Il est donc vrai, ô mon divin Enfant ! que vous nous avez aimés au point de vouloir, par amour pour nous, obéir comme un pauvre esclave jusqu'à mourir, et à mourir de la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, la mort de la croix (3).

(1) Quasi agnus mansuetus qui portatur ad victimam. (Ser. XI, 19.) — Obmutescet et non aperiet os suum. (Is., LIII, 7.)

(2) Tradebat autem judicanti se injuste. Qui cum malediceretur non maledicebat ; cum pateretur non comminabatur. (I. Petr., II, 23.)

(3) Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (Philipp., II, 8.)

Le monde admire et il admirera toujours la charité héroïque de saint Paulin. Ce vénérable évêque se vendit comme esclave pour racheter le fils d'une pauvre veuve, fait esclave par les Barbares. Mais qu'est-ce que cette charité, comparée à celle de l'Enfant de Bethléem? Pour nous racheter de l'esclavage du démon et de la mort, lui, le Fils de Dieu, se fait esclave, se laisse lier, se laisse clouer sur la croix et mourir dans une mer de douleurs. « Afin que l'esclave devînt maître, dit saint Augustin, le maître s'est fait esclave (1). »

A la vue de ce prodige, l'Eglise ne sait comment exprimer son admiration. « O miracle de miséricorde, s'écrie-t-elle! O incompréhensible bonté de Dieu! pour racheter l'esclave, vous avez donné le Fils (2). » Oui, répéteront jusqu'à la fin

(1) *Ut servus in Dominum verteretur, formam servi Dominus accepit.*

(2) *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio! o inestimabilis dilectio caritatis! ut servum redimeres, Filiûm tradidisti. (In sabb. sanct. Exult.)*

des siècles toutes les générations, toutes les langues, toutes les tribus : le Dieu d'infinie majesté a tant aimé les hommes, que pour sauver ces esclaves rebelles il a livré à la mort son Fils unique. Oui, il en est ainsi, rediront pendant toute l'éternité les bienheureux habitants de la Jérusalem céleste ; et chaque fois que cette parole sortira de leurs lèvres, elle excitera dans les anges et dans les saints de nouveaux élans d'admiration et de nouvelles flammes d'amour.

Étonné de tant de charité, Job s'écrie : « mais, Seigneur, qu'est-ce donc que l'homme pour que vous l'éleviez si haut ? Pourquoi lui attachez-vous votre cœur (1) ? » Comme s'il disait : L'homme n'est-il pas une créature vile, ingrate, perfide ? D'où vient que vous la comblez d'honneur et l'entournez de votre amour ? Pourquoi attachez-vous tant d'importance à son salut et à son bonheur ? Dites-moi pourquoi

(1) *Quid est homo, quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum. (Job., VII, 17.)*

vous l'aimez tant, que votre cœur ne semble avoir d'autre occupation que de l'aimer et de le rendre heureux? *quid apponīs erga eum cor tuum?*

Ah! ne cherchons point d'autre cause à l'amour de Dieu pour nous que son amour même. Il est charité; voilà sa nature : *Deus charitas est*; il aime les âmes, voilà son nom : *qui amas animas*. Amour, il veut être aimé; il veut être aimé de nos âmes, et il le veut à tout prix, parce que seules sur la terre elles peuvent correspondre à son amour. En présence de cette crèche, disons donc avec l'apôtre saint Jean : *Aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier, nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos* (1)

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

(1) 1 Joan., II, 19.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner pourquoi j'obéis.

XXIX^e VISITE.

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant. (JOAN, x, 10.)

Je suis venu pour leur donner la vie et une vie plus abondante.

Pourquoi, divin Enfant, êtes-vous là dans cette crèche, enveloppé de pauvres langes? Pourquoi n'avez-vous point de mouvement propre, et ne faites-vous usage ni de vos pieds ni de vos mains? Pourquoi cet état de dépendance absolue dans laquelle je vous vois? Je me suis fait dépendant et serviteur, répond l'Enfant Jésus, pour vous affranchir de l'esclavage du démon et des liens du péché. Je suis venu reconquérir votre liberté, vous rendre les biens que vous aviez perdus et

vous donner une vie plus abondante, vie de force, de lumière et de charité, heureux commencement de la vie éternelle de la gloire.

Courage donc, mon âme, et vous toutes, âmes compagnes de mon exil, qui aimez l'Enfant de Bethléem, et qui espérez en lui, courage. Si le péché d'Adam et surtout nos propres péchés nous ont causé de grands dommages, sachons que la Rédemption nous a rendu plus que nous n'avons perdu. *Là, dit saint Paul, où le péché avait abondé, la grâce a surabondé* (1). Saint Léon ajoute : « Les richesses acquises au genre humain par la grâce de l'Enfant de Bethléem, surpassent beaucoup les pertes occasionnées par la malice du démon (2). »

Longtemps d'avance, les prophètes parlaient comme les Apôtres et comme les

(1) Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. (Rom., v, 20.)

(2) Ampliora adepti sumus per Christi gratiam, quam per diaboli amiseramus invidiam. (Ser. I, de Ascens.)

Pères. « L'homme, disait Isaïe, recevra du Seigneur des bienfaits supérieurs aux peines qu'il avait méritées (1). » Telle est, selon les interprètes, la signification de ces paroles consolantes : « Par la médiation de l'Enfant de la crèche, disent-ils, Dieu a remis les péchés, de manière qu'au lieu des peines qu'il méritait, le monde a reçu des biens infinis (2). » A cela revient la déclaration du divin Enfant lui-même : Je suis venu pour leur donner la vie et une vie plus abondante.

« Non, non, s'écrie saint Paul ; la faute n'est pas comme le bienfait, *non sicut delictum, ita et donum* (3). » Grand a été le péché de l'homme, mais plus grand a été le bienfait de la Rédemption : elle n'a pas été seulement suffisante, mais surabondante. « La grotte de l'Enfant Jésus, dit saint Anselme, sa

(1) Suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis. (Is. XL, 2.)

(2) Deus ita dimisit Ecclesiæ iniquitates per Christum, ut duplicia, id est multiplicia bona, suscepit pro pœnis peccatorum, quas merebatur. (Apud Corn. a Lapid.)

(3) Rom., v, 15.

crèche, son lit de paille, ses pauvres langes, sa vie et sa mort sont d'un prix tel, qu'il surpasse infiniment toutes les dettes des pécheurs (1). » Voilà pourquoi la sainte Église, notre mère, ne craint pas d'appeler heureux le péché d'Adam. « Heureuse faute, chante-t-elle avec allégresse, qui a mérité un tel Rédempteur : *Felix culpa quæ talem meruit habere Redemptorem.* »

Il est vrai que le péché a obscurci notre entendement à l'égard des vérités éternelles; il est vrai qu'il a introduit dans notre volonté la concupiscence ou le désir déréglé des biens sensibles et défendus par la loi de Dieu. Tout cela est vrai; mais quels secours nous a obtenus le Verbe fait chair pour triompher sûrement de nos ennemis et avancer dans la vertu! Les sacrements, le sacrifice de l'autel, la prière : ah! quelles armes puissantes, quels moyens infailibles, non-seulement pour vaincre

(1) Vita hominis illius superat omne debitum, quod debent peccatores. (De Red. hom., c. v.)

la tentation quelle qu'elle soit, et la concupiscence avec toutes ses ardeurs, mais encore pour courir et voler dans le chemin de la perfection !

Grâce à ces secours, mis à notre disposition par l'Enfant de Bethléem, tous les Saints de la nouvelle loi sont devenus des saints. Si donc nous venons à nous perdre, c'est notre faute. Mais non ; remercions plutôt le Père des miséricordes de nous avoir fait naître après la venue du Messie. De quels biens infinis nous lui sommes redevables ! combien Abraham, les Patriarches et les Prophètes ont désiré de voir l'Enfant de la crèche ! mais ils ne l'ont pas vu.

Ils assourdirent, pour ainsi parler, le ciel de leurs soupirs et de leurs prières : « O cieux, envoyez la rosée que nous désirons ; nuées faites pleuvoir le Juste, afin qu'il apaise le Dieu irrité, qui ne peut l'être par nous pauvres pécheurs (1). En-

(1) *Rorate cœli desuper et nubes pluant justum.* (Is., XLV, 8.)

voyez, Seigneur, l'Agneau dominateur du monde. En s'immolant lui-même, il satisfera à votre justice et établira son règne dans les cœurs des hommes, qui vivent misérablement sous l'esclavage du démon (1). O Dieu des miséricordes ! montrez-nous la plus grande de toutes, le Sauveur que vous nous avez promis (2). » Tels étaient les cris et les soupirs des justes de l'ancienne alliance.

Néanmoins, pendant quatre mille ans ils n'eurent pas le bonheur de voir naître le Messie. Pour nous, plus heureux, nous l'avons vu. Mais que faisons-nous ? quel profit tirons-nous de la naissance de l'Enfant de Bethléem ? Savons-nous aimer ce tout aimable Rédempteur que nous voyons là, dans sa crèche ; qui nous a tirés des mains de nos ennemis ; délivrés par sa mort de la mort éternelle ; ouvert

(1) Emitte agnum Dominatorem terræ. (Is., XVI, 1.)

(2) Ostende nobis misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis. (Ps. VIII, 8.)

le ciel ; donné les sacrements ; pourvus de tant de moyens de le servir et de l'aimer dans cette vie, pour aller jouir de lui pendant l'éternité ?

Ne serais-tu pas trop ingrate, ô mon âme ! si tu n'aimais pas l'Enfant de Bethléem, après que tu l'as vu enveloppé dans des langes, pour te délivrer des liens du péché ; pauvre, pour te communiquer ses richesses ; faible, pour te rendre forte contre tes ennemis ; souffrant et pleurant, pour expier tes péchés par ses souffrances et te laver avec ses larmes (1) ?

Mais, ô Dieu, qu'il est petit, le nombre de ceux qui, pénétrés de reconnaissance pour tant d'amour, aiment fidèlement l'Enfant de la Crèche ! Après tant de bienfaits, tant de miséricordes et tant d'amour, la plupart des hommes lui disent : Je ne veux pas vous obéir ; j'aime mieux être l'esclave du démon. Plutôt

(1) Fuit ille pannis involutus, ut tu laqueis absolutus sis. Illius paupertas meum patrimonium est. Infirmetas Domini mea est virtus ; lacrymæ illæ mea delicta laverunt. (S. Ambr.)

que d'être destiné au ciel, j'aime mieux être condamné à l'enfer (1).

Qu'en dites-vous, mon frère, ma sœur, qui lisez ceci, avez-vous été de ce nombre? Mais en vivant loin de Dieu et esclave du démon, dites-moi, avez-vous été heureux? Avez-vous eu la paix? Quelle que soit votre réponse, elle ne fera pas mentir la parole de Dieu. « Parce que vous n'avez pas voulu servir le Seigneur dans la joie, vous servirez votre ennemi dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans la privation de tous les biens (2). »

Aujourd'hui, le divin Enfant vous parle : « Fille captive de Sion, brise les chaînes de ton cou : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion* (2). Pauvre âme, esclave volontaire du démon, il en est temps, brise les chaînes malheureuses

(1) *Rupisti vincula mea; dixisti : non serviam.* (Jer., II, 20.)

(2) *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio, servies inimico tuo in fame, et siti, et nuditate, et omni penuria.* (Deut., XVIII, 47.)

(3) *Is., LI, 2.*

qui te tiennent attachée aux piliers de l'enfer. Laisse-toi lier avec les chaînes que je te présente : chaînes d'or, chaînes d'amour, chaînes de paix, chaînes de salut (1). » Oui, l'amour, voilà le vrai lien qui unit l'âme à Dieu (2). L'âme qui marche uniquement par la voie de la crainte est en grand danger de se perdre. C'est pourquoi il faut toujours demander au divin Enfant le don de son saint amour. Si nous lui demandons la crainte, que ce soit la crainte filiale, la crainte de déplaire à un Maître si bon, à un Père si tendre.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Es-

(1) Vincula ejus alligatura salutaris. (Eccl., VI, 31.)

(2) Caritatem habete quod est vinculum perfectionis. (Coloss., III, 14.)

prit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner si je prends la vie au sérieux.

XXX^e VISITE.

LE VERBE ÉTERNEL D'HEUREUX S'EST FAIT
souffrant.

Dolor meus in conspectu meo semper. (Ps. XXXVII, 18.)

Ma douleur est toujours devant moi.

Les trois grandes maladies de l'homme sont : l'amour des honneurs, l'amour des richesses, l'amour des plaisirs. De là sortent tous les péchés qui souillent la terre, et tous les maux temporels et éternels qui en sont le châtement. A ces trois maladies, l'Enfant Jésus apporte trois remèdes souverains. Pour nous enseigner l'humilité et nous la faire aimer, de sublime il s'est fait humble. Pour

nous enseigner le détachement des richesses et nous le faire aimer, de riche il s'est fait pauvre. Pour nous enseigner aujourd'hui l'amour des souffrances, d'heureux il se fait souffrant. Approchons de ce divin Maître, et recueillons avec amour les nouvelles leçons qu'il va nous donner.

L'Apôtre saint Paul appelle Dieu le seul Heureux et le seul Puissant : *Beatus et solus Potens* (1). Il a raison. Toute la félicité dont peuvent jouir les hommes ici-bas n'est qu'une très-faible participation de la félicité infinie de Dieu. La béatitude des Anges et des Saints consiste à se perdre dans cette mer immense de la félicité divine (2). Tel est le Paradis que Dieu donne à l'âme, lorsqu'elle entre en possession du royaume éternel.

Dieu ayant fait l'homme à son image, le fit pour être heureux. Ce n'est pas pour souffrir, mais pour jouir qu'il le mit sur

(1) Tim., VI, 25.

(2) *Intra in gaudium Domini tui.* (Matth., XXV, 21.)

la terre. Il le plaça dans un lieu de délices, d'où il devait passer au ciel et jouir éternellement de la gloire des bienheureux (1). Mais, hélas ! l'homme pèche. Il se fait bannir du Paradis terrestre, se ferme les portes du Ciel, et se condamne volontairement à la mort et aux peines éternelles.

Pour réparer une si grande ruine, que fait le Fils de Dieu ? De parfaitement heureux qu'il est, il veut devenir souffrant. Regarde cette crèche, ô mon âme ! et tu en as la preuve sous les yeux. Le Verbe éternel pouvait nous racheter sans souffrir. Il pouvait venir sur la terre et ne rien perdre de sa félicité ; il pouvait même, ici-bas, jouir de l'honneur qui lui est dû comme Créateur et Maître absolu de toutes choses. En tout cas, s'il était décidé à souffrir, il lui suffisait d'offrir à Dieu son Père une seule goutte de son sang, une seule larme, pour racheter le monde et une infinité de mondes. « La moindre souffrance du Sauveur, dit saint Thomas,

(1) Posuit eum in paradiso voluptatis. (Gen., II, 15.)

aurait suffi à la Rédemption, à cause de l'infinie dignité de sa personne (1). »

Mais non ; il voit la joie qui l'attend, et il choisit la croix (2). Il renonce à tous les honneurs et à tous les plaisirs, et adopte une vie pleine de travaux et de souffrances. Quelle est donc, divin Enfant, cette joie que vous aviez en vue, et quelle en était la cause ? J'étais heureux, nous répond-il, de vous montrer, en souffrant, l'immensité de mon amour pour vous. La moindre de mes œuvres suffisait à votre rédemption, mais elle ne suffisait pas à mon amour (3). Qui aime veut être aimé. Pour être aimé de vous, j'ai voulu souffrir. Pour être beaucoup aimé, j'ai voulu beaucoup souffrir. Pour être aimé autant que vous pouvez aimer, j'ai

(1) Quælibet passio Christi suffecisset ad redemptionem, propter infinitam dignitatem personæ. (Quodlib. 2, art. 2.)

(2) Proposito sibi gaudio sustinuit crucem. (Hebr., XII, 2.)

(3) Quod sufficiebat redemptioni, non sufficiebat amori. (S. Chrys.)

voulu souffrir tout ce qu'il est possible de souffrir.

Le Sauveur révéla lui-même à sainte Marguerite de Cortone, que pendant toute sa vie il n'éprouva jamais aucune consolation sensible. Ce qui lui faisait dire, par la bouche de Jérémie : *Ma douleur est grande comme la mer* (1). La vie de l'Enfant de Bethléem fut amère comme l'Océan qui, tout pénétré de sel et d'amertume, n'a pas une seule goutte d'eau douce. Voilà pourquoi un autre Prophète, Isaïe, l'appelle l'homme de douleurs : *Virum dolorum*.

Homme de douleurs, c'est-à-dire en qui toutes les douleurs, toutes les humiliations, toutes les souffrances se sont donné rendez-vous ; qui ne fait, qui ne sait faire autre chose que de souffrir ; enfin, qui est la douleur personnifiée. Aussi, saint Thomas enseigne que le Verbe fait chair n'a pas choisi des douleurs ordinaires, mais il a pris la douleur à son

(1) *Magna velut mare contritio tua.* (Thren., II, 13.)

plus haut point, *assumpsit dolorem in summo*. Ce qui veut dire que l'Enfant Jésus a voulu être l'homme le plus affligé et le plus souffrant qui ait jamais été ou qui sera jamais sur la terre.

Voyons comment il accomplit sa volonté, ou plutôt de quelle manière il contente son amour. Né tout exprès dans le but de souffrir, il prend un corps préparé spécialement pour la souffrance. En entrant dans le sein de sa mère, il dit à Dieu : Mon Père, vous avez rejeté les offrandes et les victimes, parce qu'ils étaient impuissants à satisfaire votre justice. Vous m'avez donné un corps tel que je l'ai demandé, délicat, sensible, et plus que tout autre propre à la souffrance. Je l'accepte volontiers et je vous l'offre, car il seconde mes désirs. En souffrant dans ce corps toutes les douleurs, compagnes inséparables de ma vie et de ma mort, j'apaiserai votre justice et j'obtiendrai l'amour de l'homme (1).

(1) *Ingrediens mundum dicit : hostiam et oblatio-*

Le voilà donc, à peine descendu du ciel dans le sein de sa mère, qui commence son sacrifice. Il commence à souffrir, mais tout autrement que les autres hommes. Les enfants, dans le sein de leur mère, ne souffrent pas, parce qu'ils sont dans leur état naturel; ou s'ils souffrent quelque peu, ils n'ont pas conscience de leur souffrance, étant privés d'entendement. Il n'en est pas ainsi de l'Enfant Jésus. Pendant neuf mois, il souffre l'obscurité de sa prison, la privation de tout mouvement, et il sait bien ce qu'il souffre.

Tel est le sens de ces paroles de Jérémie : *Une femme environnera un homme* (1). Le Prophète annonce qu'une femme, c'est Marie, tiendra enfermé dans ses entrailles, non un enfant, mais un homme : enfant, quant à l'âge, mais homme parfait, quant à l'usage de la rai-

nem noluit, corpus autem aptasti mihi. (Hebr., x, 5.)

(1) *Fœmina circumdabit virum.* (Jer., xxxi, 12.)

son. En effet, dès le premier instant de sa conception, le Verbe fait chair possédait tous les trésors de la sagesse et de la science (1). Ce qui fait dire à saint Bernard : « Jésus était homme avant de naître, homme par la sagesse et non par l'âge (2). » Et à saint Augustin : « Il était ineffablement sage, et sagement enfant (3). »

Comme l'humiliation et la pauvreté, la souffrance a donc été la compagne choisie de l'Enfant de Bethléem. Il est la sagesse même; la souffrance est donc un bien. C'est là une vérité certaine que le Fils de Dieu nous enseigne, même avant de naître. La concupiscence, le démon, le monde nous prêchent le contraire et nous disent d'aimer les plaisirs, de les rechercher avec ardeur, d'en jouir le plus que

(1) *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. (Coloss., II, 3.)*

(2) *Vir erat Jesus necdum etiam natus, sed sapientia, non ætate. (Homil., II, sup. Miss.)*

(3) *Erat ineffabiliter sapiens, sapienter infans. (Ser. xxvii, de Temp.)*

nous pourrons. Entre ces deux enseignements opposés, il faut choisir. Ou l'Enfant de Bethléem se trompe, ou le monde est dans l'erreur, *aut Christus fallitur, aut mundus errat.*

Le choix n'est pas douteux. Vos paroles, divin Enfant, sont la vérité même, la vérité immuable contre laquelle ne peuvent prévaloir ni les répugnances de la nature, ni les artifices du démon, ni les maximes corrompues du monde, ni l'exemple des pécheurs. Souffrir est bon, parce que souffrir expie, souffrir enrichit, souffrir détache, souffrir rend semblable à vous, bien suprême et perfection infinie. Souffrir est toujours bon, car toute souffrance vient de vous. Toutes les fois que vous affligez une âme, c'est un signe que vous ne l'avez pas abandonnée, *castigat omnem filium quem recipit.*

De là, ce raisonnement qui est comme un baume pour l'âme souffrante : ou je l'ai mérité, ou je ne l'ai pas mérité. Si je l'ai mérité, merci, mon Dieu. Cette souffrance est bonne pour payer mes dettes ;

si je ne l'ai pas mérité, merci encore, mon Dieu; cette souffrance est bonne pour augmenter mes mérites. De là encore, cette douce parole de saint Vincent de Paul, à l'approche de la fièvre qui le dévorait : « Or sus, ma sœur la fièvre, soyez la bien venue puisque vous venez de la part de Dieu. »

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner mes dispositions à l'égard des souffrances.

XXXI^e VISITE.

Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum.

(I PETR., II, 21.)

Le Sauveur a souffert pour nous, et vous a laissé son exemple.

Par son exemple, l'Enfant de Bethléem nous enseigne ce qu'il nous dira plus tard par ses paroles : J'ai marché le premier dans la carrière de la souffrance, afin que vous veniez à ma suite. Celui qui ne porte pas sa croix tous les jours, ne peut être mon disciple (1). Comme on le voit, ce n'est pas un simple conseil, c'est un commandement absolu. Porter sa croix,

(1) Qui non bajulat crucem suam quotidie, non potest meus esse discipulus. (Luc., XIV, 27.)

ou n'être pas disciple du divin Maître : point de milieu.

Remarquons chacune de ces adorables paroles. Le Sauveur dit *porter* la croix et non la *traîner*. Il dit *chaque jour*, parce que chaque jour a sa croix ; c'est ce que lui-même appelle ailleurs la malice ou le mal de chaque jour, *malitia diei*. Ici, comme dans tout le reste, l'Enfant de Bethléem accomplit les préceptes qu'il donne. C'est avec joie, nous dit l'Apôtre, qu'il a porté sa croix, *proposito sibi gaudio*. Il l'a portée tous les jours de sa vie. La douleur, nous dit-il lui-même, est toujours avec moi, *dolor meus in conspectu meo semper*. La vie de souffrance qu'il a commencée dans le sein de sa mère, il la continue sans interruption jusqu'au calvaire.

Le voilà sous nos yeux, cet adorable Enfant ; il est sorti de la prison du sein maternel, mais pourquoi ? Est-ce pour jouir ? C'est pour souffrir davantage. Pour naître, il choisit le cœur de l'hiver, une grotte ouverte à tous les vents, et le

milieu de la nuit. Il naît dans une telle pauvreté, qu'il n'a ni feu pour se réchauffer, ni langes suffisants pour se couvrir. « O grande école que la crèche ! s'écrie saint Thomas de Villeneuve (1). » Comme le divin Enfant dans sa grotte nous enseigne bien l'amour des souffrances !

En effet, dans cette grotte, dans cette crèche tout est souffrance. Souffrance pour la vue ; on n'y voit que des pierres brutes et noires. Souffrance pour l'ouïe ; on n'y entend que la voix des animaux. Souffrance pour l'odorat ; on n'y respire que l'odeur de la litière et du fumier. Souffrance pour le tact ; la crèche n'est qu'une mangeoire étroite, et le lit un peu de paille (2). Voyez ce Dieu petit enfant, comme il doit souffrir, serré dans des langes qui ne lui permettent aucun mouvement !

Aimable Sauveur, je ne vous demanderai plus pourquoi vous vous condamnez

(1) *Magna cathedra præsepium illud.*

(2) *In præsepe omnia sunt vilia, ingrata auditui, olfactui molesta, tactui dura et aspera. (Salmer.)*

ainsi à l'immobilité du berceau, vous me l'avez déjà dit : J'ai voulu être lié dans des langes, pour délier le monde des chaînes du péché (1). Voilà pourquoi saint Augustin, transporté de reconnaissance, s'écrie : « Langes bienheureux qui avez brisé nos liens et effacé nos souillures (2). »

Je sais aussi, cher petit Enfant, pourquoi vous tremblez de froid et pourquoi vous pleurez. Vous me faites comprendre que vous souffrez et que vous offrez à votre Père vos premières larmes et vos premières plaintes, afin de me délivrer des pleurs et des gémissements éternels, juste punition de mes fautes. « O larmes bienheureuses ! dirai-je donc avec saint Thomas de Villeneuve, qui lavez nos iniquités et nous obtenez les joies du paradis (3) ! »

(1) Patitur Deus pannis alligari, quod mundi venerat soluturus. (S. Zen.)

(2) O felices panni, quibus peccatorum sordes exterimus. (Ser. IX, de Temp.)

(3) Felices lacrymæ, quibus nostræ obliterantur iniquitates.

Aux peines et aux privations de tout genre, suites naturelles de la pauvreté, se joignent pour l'Enfant Jésus des souffrances venues du dehors. Faible et dénué de tout, il est obligé de fuir précipitamment en Égypte pour échapper aux mains d'Hérode. Nous ne connaissons qu'au jour du Jugement tout ce que le divin Enfant eut à souffrir dans ce voyage et pendant son séjour, -au milieu d'un peuple grossièrement idolâtre. Vie de souffrance à Bethléem; vie de souffrance en Égypte; vie de souffrance à Nazareth, couronnée par une mort honteuse et cruelle entre toutes : telle a été la carrière mortelle du Verbe fait chair.

Ni vous, ni moi, ni aucun homme n'a autant souffert, et c'est avec raison que le divin Enfant nous dit : *Voyez s'il est une douleur comparable à la mienne* (1). Une circonstance, qu'il ne faut pas oublier, rend sa douleur vraiment incom-

(1) Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.
(Thren., I, 12.)

parable. Étant Dieu, l'Enfant de Bethléem connaissait l'avenir, comme il connaissait le présent et le passé. Cette connaissance claire, infaillible et toujours actuelle, lui fit souffrir, dès le sein de sa mère, toutes les peines de sa vie, tous les tourments de sa Passion : le sacrilège et la trahison de Judas, la flagellation, les dérisions d'Hérode, la condamnation de Pilate, le couronnement d'épines, le crucifiement, l'agonie et la mort, ainsi que toutes les injures et tous les outrages dont il fut abreuvé.

Telle est la vérité qu'il nous révèle par la bouche de David, son aïeul : *Ma douleur, dit-il, est toujours devant moi* (1). Nous souffrons au jour le jour. Si douloureuse qu'elle soit, la vie ne pèse sur nous que par un point, le présent. Le passé n'est plus, l'avenir nous échappe. Aux pauvres malades on cache le fer qui doit les faire souffrir pour leur rendre la

(1) Dolor meus in conspectu meo semper. (Ps. xxxvii, 18.)

santé; ce n'est qu'au dernier moment qu'on annonce aux condamnés l'heure du supplice.

Par amour pour nous, l'Enfant de Bethléem ne voulut aucun de ces mystères. Loin de là, il voulut avoir toujours devant les yeux le drame funeste qui devait terminer sa vie. Le jour et la nuit, à chaque heure de son existence, il avait présents à sa pensée les fouets, les épines, les clous, la croix, qui devaient faire couler de ses veines jusqu'à la dernière goutte de son sang; les angoisses de sa tendre mère, et cette mer de douleurs dans laquelle, sans consolation et délaissé de Dieu et des hommes, il devait être englouti, en poussant ce cri d'inexprimable souffrance : *Mon Dieu! Mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous abandonné (1)?*

Une sainte religieuse, sœur Madeleine Orsini, souffrait depuis longtemps de grandes tribulations. Un jour le Sauveur

(1) Deus meus, Deus meus, respice in me : quare me dereliquisti me. (Ps. XXI, 1.)

lui apparut en croix, afin de la consoler par le spectacle de sa Passion et l'encourager à souffrir avec patience. « Mais, Seigneur, lui dit la servante de Dieu, vous n'avez été que trois heures sur la croix, et moi j'y suis depuis plusieurs années. » « Ignorante, lui répondit le Sauveur, dès le premier instant que je fus dans le sein de ma mère, je souffris tout ce que je devais souffrir pendant ma vie et à ma mort. »

Dans le sein de Marie, le divin Enfant eut la croix imprimée dans l'esprit. « Voilà pourquoi, dit un savant docteur, il est à peine né, que le prophète Isaïe le voit portant sur ses épaules le signe de son empire, la croix (1). » Cherchons-le à Bethléem; suivons-le en Égypte; habitons avec lui Nazareth; accompagnons-le dans les villes et les bourgades de la Palestine, toujours et partout nous le trou-

(1) *Christus crucem etiam in ventre matris menti impressam habuit, adeo ut vix natus principatum ejus super humerum ejus habere dicatur. (Novar.)*

verons sur la croix (1). « Même en dormant, ajoute Bellarmin, le cœur de Jésus reposait sur la croix et en ressentait toutes les douleurs (2). »

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde, avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Ne pas me plaindre dans les souffrances corporelles.

(1) Domine, nusquam te inveniam, nisi in cruce.
(Drog. ostiens.)

(2) Crucem suam Christus semper ante oculos habuit. Quando dormiebat, cor vigilabat, nec ab intuitu crucis vacuum erat.

XXXII^e VISITE.

*Desiderio desideravi hoc Pascha
manducare vobiscum.*

(LUC. , XXII, 15.)

J'ai désiré ardemment de manger
cette Pâque avec vous.

Endurer toutes les peines extérieures que l'homme peut souffrir, les endurer nuit et jour sans interruption, les endurer dans toute leur intensité : tout cela n'est qu'une partie des souffrances de l'Enfant de Bethléem. Bien plus douloureuses sont les peines intérieures. Dans l'adorable Fils de Marie, celles-ci ne furent ni moins continuelles, ni moins extrêmes que les autres. Ce qu'il souffrit dans son âme surpasse ce qu'il souffrit dans son corps. Se voir continuellement en face de

la croix, lui était beaucoup moins sensible que de se voir en face des péchés qui devaient se commettre après sa mort.

Tels furent les vrais, les cruels bourreaux, qui firent de son existence une continuelle agonie ; qui le plongèrent dans une si grande tristesse, qu'elle était capable de le faire mourir à chaque instant de pure douleur. « La seule vue des ingrattitudes des hommes, écrit Lessius, était capable de faire mourir mille fois l'Enfant de Bethléem. » Les fouets, les épines, la croix, la mort, n'étaient pas pour lui des objets odieux, mais chers, mais voulus, mais désirés. Lui-même s'était volontairement offert à les souffrir (1).

Il ne donna pas sa vie contre son gré, mais par son propre choix. *Je donne ma vie, nous dit-il, pour mes brebis* (2). Que dis-je ? aimable Enfant, mon Frère

(1) Oblatus est quia ipse voluit. (Is., LIII.)

(2) Animam meam pono pro ovibus meis. (Joan., x, 15.)

et mon Sauveur : votre plus ardent désir, pendant toute votre vie, fut de voir arriver le plus tôt possible le temps de votre Passion, afin d'accomplir la Rédemption du genre humain. Voilà pourquoi vous disiez, la nuit qui précéda votre mort : *J'ai désiré ardemment de manger cette Pâque avec vous* (1).

Voilà pourquoi encore, longtemps avant l'heure de son sacrifice, le Sauveur s'écriait, comme pour se consoler : *J'ai un baptême dont je dois être baptisé ; et comme je suis dans l'angoisse, jusqu'à ce que je l'aie reçu* (2) ! Tel est le sens de ces paroles : Je dois être baptisé dans mon propre sang, non pour laver mon âme, mais pour purifier mes brebis des taches de leurs péchés ; et je me sens défaillir par le désir que j'ai de me voir privé de mon sang et mort sur la croix. « Non, non, dit saint Ambroise, ce qui

(1) Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (Luc., XXII, 15.)

(2) Baptismum habeo baptizari, et quomodo coartor usque dum perficiatur ! (Luc., XII, 70.)

affligeait le Rédempteur, ce n'était pas la crainte de la mort, mais le délai de notre Rédemption (1). »

Un grand docteur, saint Zénon, va plus loin. Scrutant les secrets les plus intimes de l'Enfant de la crèche, il dit que le Fils de Dieu fait homme choisit entre tous les métiers celui de charpentier (2), parce que les charpentiers tiennent toujours dans leurs mains du bois et des clous. Or, l'Enfant Jésus, en exerçant un pareil état, semblait se complaire dans la vue de ces objets, parce qu'ils lui rappelaient sans cesse les clous et la croix, instruments de sa mort (3).

Ainsi, pour en revenir à notre sujet, ce ne fut pas tant la vue de sa Passion qui affligeait le cœur du divin Enfant,

(1) Non ex metu mortis suæ, sed ex mora redemptionis nostræ.

(2) Nonne hic est faber et fabri Filius ? (Marc., VI, 3.)

(3) Dei Filius illis delectabatur operibus, quibus lignorum segmentis et clavis sibi sæpe futuræ crucis imago præformabatur. (Serm. de Laud. Pass.)

que l'ingratitude dont les hommes devaient payer son amour. Cette ingratitude le fait pleurer dans sa crèche; elle lui fera suer, vivant dans les angoisses de la mort, une sueur de sang au Jardin des Olives; elle le plongera dans une tristesse qui le conduira aux portes du tombeau : *tristis est anima mea usque ad mortem*. Enfin, cette ingratitude le fera mourir désolé et privé de toute consolation sur la croix. Le Sauveur, disent les théologiens, voulut satisfaire plus particulièrement pour la peine du dam, que pour la peine du sens. C'est pourquoi les douleurs de son âme furent beaucoup plus grandes que celles de son corps (1).

C'est donc nous qui, par nos péchés, avons contribué à rendre si amère toute la vie du tendre enfant de Bethléem. Mais qu'il soit béni : il nous a donné le temps de remédier au mal et de consoler son cœur. Comment? En souf-

(1) *Principalis Christus satisfecit pro poena damni, quam sensus.* (Suar.)

frant sans nous plaindre les peines et les croix qu'il nous envoie pour notre bien. Lui-même nous donne le secret de souffrir avec patience : *Mettez-moi*, nous dit-il, *comme un cachet sur votre cœur* (1). Cela signifie : considérez l'exemple que je vous ai donné ; souvenez-vous des douleurs que j'ai endurées pour vous, et vous souffrirez en paix.

« Admirable genre de médecine ! s'écrie saint Augustin. Le médecin a voulu se rendre malade pour guérir les malades par ses infirmités (2). » Le grand docteur n'est que l'interprète d'Isaïe, qui dit : *C'est par ses blessures que nous avons été guéris* (3). Souffrir est le remède indispensablement nécessaire aux âmes, devenues malades par le péché. Voilà pourquoi le divin Enfant a voulu le boire le

(1) *Pone me ut signaculum super cor tuum.* (Cant., VIII, 7.)

(2) *Mirabile genus medicinæ ! Medicus voluit ægrotare, et ægrotos sua infirmitate sanare.* (Ser. IX, de Sanct.)

(3) *Livore ejus sanati sumus.* (Is., LIII, 5.)

premier, afin de nous ôter, à nous qui sommes les véritables malades, toute répugnance à le prendre (1).

Cela étant, si nous voulons nous faire connaître pour les vrais disciples du Sauveur, nous devons le remercier lorsqu'il nous envoie des croix. « Le propre des chrétiens et leur vertu distinctive, dit saint Épiphane, c'est de rendre grâces dans l'adversité (2). » Rien n'est plus juste. En nous éprouvant par la croix, le divin Enfant nous rend semblables à lui. Or, lui ressembler dans le temps, c'est avoir la consolante certitude de lui être uni pendant l'éternité. Si nous l'avons suivi au Calvaire, nous le suivrons au Thabor; si nous avons porté avec lui la couronne d'épines, nous porterons aussi avec lui la couronne de gloire, *si compatimur, ut et conglorificemur*.

Saint Jean Chrysostome ajoute une

(1) Prior bibit medicus, ut bibere non dubitaret ægrotus. (S. Aug., ser. XVIII, de Verb. Dom.)

(2) Christianorum propria virtus est, etiam in adversis referre gratias.

chose de grande consolation. « Quand nous remercions Dieu de ses bienfaits, dit-il, nous payons une dette ; mais lorsque nous supportons quelque peine avec patience et pour l'amour de Dieu, nous le rendons notre débiteur (1). » Si nous voulons rendre à l'Enfant de Bethléem amour pour amour, demandons-lui la manière de l'aimer. Il nous répondra : Souffrez quelque chose pour moi, qui ai tant souffert pour vous (2). Plus nous souffrons pour le divin époux, plus il nous aime : la grande souffrance est le joyau réservé aux épouses les plus aimées.

Un pieux auteur rapporte qu'une personne, toute dévouée à l'Enfant Jésus, souhaitait ardemment de savoir quelles sont les âmes les plus chères à son cœur. Entendant un jour la messe, elle vit, au moment de l'élévation, le petit Enfant Jésus sur l'autel, et avec lui trois jeunes

(1) *In bonis gratias agens, reddidisti debitum; in malis Deum reddidisti debitorem.*

(2) *Disce a Christo quemadmodum diligas Christum.* (S. Bern., ser. xx, in Cant.)

vierges. Le divin Enfant prit la première et lui fit beaucoup de caresses. Il s'approcha de la seconde, lui ôta son voile, lui donna un soufflet et lui tourna le dos. Mais, un instant après, la voyant triste, il revint à elle et lui prodigua les plus tendres consolations. Enfin, il vint à la troisième, la prit, comme en colère, par le bras, la frappa et la repoussa loin de lui. Mais plus la jeune vierge se voyait rebutée et maltraitée, plus elle s'humiliait, et plus elle était fidèle à se rapprocher du divin Enfant. Ainsi finit la vision.

La pieuse dame avait le plus grand désir de savoir ce que cela signifiait. L'Enfant Jésus lui apparut de nouveau et lui dit : Il y a sur la terre trois sortes d'âmes qui m'aiment. Les unes m'aiment, mais leur amour est si faible que, si elles ne sont caressées et choyées par des douceurs spirituelles, elles s'inquiètent et courent risque de m'abandonner. Elles sont représentées par la première des jeunes vierges que tu as vues. La seconde

est la figure de ces âmes dont l'amour est moins faible, mais qui ont besoin d'être consolées de temps en temps. La troisième représente les âmes fortes qui, quoique toujours désolées et privées de consolations spirituelles, ne laissent pas de faire ce qu'elles peuvent pour me plaire. Celles-là sont mes épouses les plus chéries.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde, avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Ne pas me décourager dans les sécheresses spirituelles.

XXXIII^e VISITE.

Sequere me. (MATTH., XXV, 22.)

Suivez-moi.

C'est vous, divin Enfant, qui me dites, comme vous le dites à toute âme venant en ce monde : Suivez-moi. Je suis votre Père, votre frère, votre ami, votre guide, votre conseil et votre consolateur. Mais où êtes-vous, aimable Maître, pour que je vous suive? — Je suis dans ma crèche, entouré de mes trois inséparables compagnes : l'humilité, la pauvreté et la souffrance. C'est au milieu d'elles, sur le chemin de la croix, que vous me trouverez toujours.

Précieux enseignement, connu de tous

les saints. C'est le désir de trouver l'Enfant de Bethléem, de le suivre, de lui plaire en lui montrant l'amour qu'ils avaient pour lui, qui les rendait avides, insatiables même, non d'honneurs ou de plaisirs, mais de mépris et de souffrances. Voilà pourquoi le grand Apôtre s'écriait : *A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1). Devenu le compagnon de son Dieu crucifié, il n'ambitionnait d'autre gloire que d'être crucifié avec lui.

Dans toute la suite des siècles, les grands saints ont tenu le même langage. *Ou souffrir, ou mourir* (2), était le mot de sainte Thérèse. Ce mot signifie : Divin Enfant de Bethléem, tendre époux de mon âme, si vous voulez m'attirer à vous par la mort, je suis prête et je vous remercie ; mais si vous voulez que je reste encore quelque temps sur la

(1) *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (Gal., IV, 14.)

(2) *Aut pati aut mori.*

terre, je ne me sens pas la force d'y rester sans souffrir : ou souffrir, ou mourir.

Même disposition dans saint Jean de la Croix. Le Sauveur, lui étant apparu portant sa croix, lui dit : Jean, que veux-tu de moi? *Rien, Seigneur, si ce n'est souffrir et être méprisé pour vous* (1).

En Sicile, la vénérable sœur Marie du Crucifix s'était tellement éprise d'amour pour les souffrances, qu'elle en était arrivée à dire : *Le Paradis est beau, sans doute; mais il y manque une chose, le bonheur de souffrir*.

L'héroïque sainte Marie-Madeleine de Pazzi allait, s'il est possible, encore plus loin. Sa devise était : *Souffrir et ne pas mourir* (2). C'est-à-dire : Divin Enfant, je désire le Paradis, afin de mieux vous aimer; mais je désire encore plus la souffrance, afin de répondre, du moins en partie, à l'amour que vous m'avez témoi-

(1) Domine, pati et contemni pro te.

(2) Pati et non mori.

gné en souffrant si cruellement pour moi.

Quant à nous, si nous ne sommes pas assez fervents pour désirer de souffrir, acceptons du moins avec patience les peines que Dieu nous envoie. « Où est la patience, là est Dieu, » dit Tertullien (1). Consolante parole ! Tu cherches, mon âme, si l'Enfant de Bethléem est avec toi ? Es-tu patiente ? Il y est. Lui-même le dit : *Le Seigneur se tient près de ceux qui souffrent* (2). Mais lesquels ? Ceux qui souffrent en paix et doucement résignés aux ordres de sa divine providence. « A ceux-là, dit saint Léon, le Seigneur fait goûter la vraie paix, qui consiste dans l'union intime de notre volonté avec la volonté de Dieu (3). »

Or, la volonté divine, ajoute saint Bonaventure, est comme le miel, qui rend douces

(1) Ubi patientia, ibi Deus.

(2) Juxta est Dominus iis, qui tribulato sunt corde.
(Ps. xxxiii, 19.)

(3) Christiana vera pax est a Dei voluntate non dividi.

et agréables les choses même les plus amères. La raison en est facile à comprendre. Celui qui a tout ce qu'il veut n'a rien à désirer (1). Qui n'a rien à désirer est heureux. Ainsi, celui qui ne veut que ce que Dieu veut est toujours content, attendu que la volonté de Dieu, avec laquelle il a identifié la sienne, s'accomplit toujours.

Si le divin Enfant nous envoie des croix, nous ne devons pas nous contenter de les accepter avec résignation : nous devons lui en rendre grâces. La croix est un signe que Dieu veut nous pardonner et nous épargner les peines éternelles. Qui a péché doit être puni. C'est pour cela que nous devons toujours demander à être châtiés en ce monde plutôt qu'en l'autre. Malheur au pécheur qui, loin d'être puni sur la terre, vit dans la prospérité. Dieu nous garde d'une pareille miséricorde.

Ayons pitié de l'impie, dit le Seigneur

(1) Beatus est qui habet omnia quæ vult.

par la bouche d'Isaïe, *afin qu'il ne rentre pas dans les voies de la justice* (1). « Tel est le sens de cette parole, une des plus terribles des saintes Écritures : Que tout réussisse à l'impie ; qu'il ait de la fortune, des honneurs et des plaisirs ; qu'il vive au milieu d'une cour d'amis et de flatteurs ; que sa santé et ses forces se soutiennent sans altération. De cette manière il ne rentrera pas en lui-même, il vivra et il mourra dans son péché. « O Dieu ! ô Dieu ! s'écrie saint Bernard, je ne veux pas de cette miséricorde, pire que tous les châtimens (2). »

Le saint a raison. Quand Dieu épargne un pécheur ici-bas, c'est un signe qu'il l'attend pour le punir dans l'éternité, où le châtiment n'aura pas de fin. Si nous-mêmes nous sommes pécheurs, rien ne doit plus nous épouvanter que de vivre sans souffrances, en voyant les affreux

(1) *Misereamur impio et non discet justitiam.* (Is., xxvi, 10.)

(2) *Misericordiam hanc nolo ; super omnem iram miseratio ista.*

tourments auxquels le Père éternel a condamné, pour nos péchés, son Fils innocent, le tendre **Enfant de Bethléem**.

Console-toi donc, ô mon âme, et vous tous, mes frères et mes sœurs, consolons-nous, si, après nos péchés, nous voyons la souffrance venir nous visiter. Heureuse messagère, elle vient nous dire que Dieu veut user de miséricorde avec nous après notre mort. D'ailleurs, si nous aimons l'Enfant de la crèche, la seule pensée de l'avoir contristé doit nous rendre plus heureux d'être corrigés et punis, que si nous étions comblés de consolations et de prospérités (1).

Si ces pensées ne suffisent pas pour nous consoler dans nos peines, de quelque nature qu'elles soient, allons à l'Enfant de Bethléem. Sa promesse est infailible, et elle s'adresse à tous : *Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous*

(1) Major consolatio erit ei qui punitur si amet Dominum, postquam exacerbavit tam misericordem, quam qui non punitur. (S. Joan. Chrys.)

consolerai (1). Si nous recourons à lui, ou il nous délivrera de nos peines, ou il nous donnera la force de les supporter avec patience. Cette seconde grâce vaut mieux que la première. Les souffrances endurées avec résignation nous procurent deux grands avantages : elles satisfont en ce monde pour nos péchés, et elles nous méritent une plus grande gloire dans le paradis.

Consolons-nous donc aux pieds de l'Enfant Jésus. En voyant ce qu'il souffre, comment nous plaindre? Que sont nos peines et nos croix, comparées aux siennes? Si nous voulons, détachons nos regards de sa pauvre crèche, et portons-les sur Marie, la douce Mère de Jésus et la nôtre. Elle est la Mère de la miséricorde, la cause de notre joie, le refuge des pécheurs, le salut des malades et la consolatrice des affligés. Adressons-nous à cette bonne et puis-

(1) Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (Matth., II, 28.)

sante Reine, qui ne laisse personne s'éloigner d'elle les mains vides et mécontent (1).

« Son office, dit saint Bonaventure est de compatir aux malheureux (2). » Aussi, quiconque l'invoque, la trouvera toujours prête à lui venir en aide : qui a jamais eu recours à elle sans être secouru (3)?

Allons donc à la crèche, et si nous ne savons rien dire, restons-y néanmoins. Nous ferons ce que font les statues dans les palais des grands, qu'elles honorent à leur manière. Nous ferons ce que faisaient les deux animaux devant le Fils de Dieu. Sainte Madeleine de Pazzi voulait que pendant tout le temps de Noël, deux de ses religieuses restassent devant la crèche, aux pieds de l'Enfant Jésus, pour le réchauffer par leurs ferventes prières, leurs louanges, leurs remerciements et

(1) *Omnibus pietatis sinum apertum tenet, neminem a se tristem redire sinit.* (Lansperg.)

(2) *Tibi officium miserandi commissum.*

(3) *Inveniet semper paratam auxiliari.* (Ric. a s. Laur.) — *Quis unquam, o Beata, tuam rogavit opem et fuit derelictus?* (B. Eutich. in Vit. s. Theoph.)

leurs soupirs enflammés, comme les animaux de Bethléem le réchauffaient de leur haleine.

Puissé-je moi-même, cher petit Enfant, accomplir dignement cet office ! Du moins, j'unis mes prières et mes actions de grâce, à celles des Anges et de toutes les âmes saintes qui, pendant ce temps béni, vous tiennent compagnie.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Souffrir en silence les persécutions et les injures.

XXXIV^e VISITE.

LE VERBE ÉTERNEL D'INNOCENT S'EST FAIT
coupable.

Justitia et pax osculatæ sunt.
(Ps. LXXIV, 11.)

La justice et la paix se sont em-
brassées.

Quelle justice et quelle paix ? La justice de Dieu, et la paix de Dieu, c'est-à-dire la miséricorde. Depuis le péché d'Adam, elles étaient, en quelque sorte, brouillées à mort. Leur inimitié avait duré quatre mille ans. C'est au pied de la crèche qu'elles ont fait la paix et se sont embrassées comme deux sœurs, désormais inséparables. Assistons à ce nouveau prodige, accompli par l'Enfant de Bethléem, dans sa grotte à jamais bénie.

Avant la venue du Messie, tous les hommes traînaient, en gémissant, dans la vallée des larmes, leur misérable vie. Tous étaient enfants de colère, et personne qui pût apaiser Dieu, justement irrité de leurs crimes. Ce spectacle faisait pleurer les Patriarches et les Prophètes. « *Seigneur*, s'écriait Isaïe, *vous êtes fâché; car nous avons péché, et il n'y a personne qui puisse retenir votre juste colère* (1). »

Non, il n'y a personne. L'offensé, c'est Dieu; le coupable c'est l'homme. N'étant qu'une misérable créature, l'homme ne pouvait, au prix de n'importe quel sacrifice, réparer l'outrage fait à une Majesté infinie. Pour cela il fallait un autre Dieu. Mais cet autre Dieu n'existait pas, attendu qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Or, ce seul Dieu étant l'offensé, ne pouvait se satisfaire à lui-même. Pour nous la difficulté était donc insoluble.

(1) Ecce tu iratus es et peccavimus... non est qui consurgat et teneat te. (Is., LXIV, 7.)

« Mais consolez-vous, pauvres enfants d'Adam ; consolez-vous, dit le Seigneur ; vos maux sont à leur comble, et je vais y porter remède (1). » Dieu a trouvé le moyen de sauver l'homme, en satisfaisant à la fois sa justice et sa miséricorde. Quel est ce moyen ? Le Fils de Dieu, Dieu lui-même s'est fait homme, il a revêtu la forme du pécheur, et prenant sur lui l'obligation de satisfaire pour nous, il a payé, au prix des souffrances de sa vie et de sa mort, la totalité de notre dette. Cet admirable moyen a réconcilié la justice et la miséricorde, qui se sont donné pour toujours le baiser de paix, *justitia et pax osculatæ sunt*.

Ainsi, pour délivrer le genre humain de la mort éternelle, le Fils de Dieu s'est fait coupable, c'est-à-dire a voulu le paraître. Voilà jusqu'où l'a porté son amour pour nous. De tous les mystères de l'Enfant

(1) Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester : quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius. (Is., XL, 1.)

de Bethléem, celui-ci est peut-être le plus attendrissant et le plus incompréhensible.

Un Dieu pécheur, ou, comme dit l'Apôtre, un Dieu péché, *pro nobis peccatum fecit!* Qui jamais a rien entendu de pareil? Qu'étiez-vous donc, divin Enfant, dans le sein de votre Père? *Le Saint, l'Innocent, l'Immaculé*, répond saint Paul (1). Ce n'est pas assez; vous étiez et vous n'avez pas cessé d'être : la sainteté même, l'innocence même, la pureté même. Vrai Fils de Dieu, et vrai Dieu comme votre Père, vous êtes et vous avez été de toute éternité l'objet de ses complaisances infinies, comme lui-même e déclara le jour de votre baptême (2).

Or, ce Fils adorable a voulu nous délivrer du péché et de la mort, salaire du péché (3). Pour cela qu'a-t-il fait? i s'est présenté, ainsi que nous l'avons

(1) Sanctus, innocens, impollutus. (Heb., VII, 26.)

(2) Illic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui. (Matth., XVII, 5.)

(3) Apparuit ut peccata nostra solveret. (Joan. III, 5.)

déjà vu, à Dieu son Père comme caution et remplaçant du genre humain. « Alors, continue le grand Apôtre, Dieu l'a envoyé sur la terre pour y prendre la nature humaine, se revêtir de la forme du pécheur, se faire en tout semblable aux pécheurs, et en prenant le péché dans sa chair, il a condamné le péché (1). » Tel est, suivant les Pères de l'Église, le sens de ces profondes paroles : Dieu a condamné le péché à être privé de son règne sur les hommes, en condamnant à la mort son propre Fils qui, bien qu'en apparence revêtu d'une chair infectée par le péché, était néanmoins l'innocence et la sainteté même.

Ainsi, ô mon âme, pour te sauver et pour sauver le monde, Dieu a condamné son propre Fils à une vie de souffrances et à la mort la plus cruelle. Le crois-tu ? En es-tu bien pénétrée ? Tout cela est de

(1) *Deus Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati... et de peccato damnavit peccatum in carne.*
(Rom., VIII, 3.)

foi (1). *Il n'a pas épargné son propre Fils*, dit saint Paul, *mais il l'a livré pour nous tous*. Et saint Jean : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique* (2).

On lit dans l'histoire qu'un homme appelé Déjotarus avait plusieurs fils, dont l'un était l'objet exclusif de ses préférences. Pour lui laisser toute sa succession, ce père barbare fit tuer ses autres enfants. Dieu a fait tout l'opposé. Il a livré à la mort son Fils bien-aimé, son Fils unique, pour procurer l'héritage éternel à de misérables et ingrats vers de terre comme nous. Oui, c'est ainsi que Dieu a aimé le monde.

Recueillons-nous en présence de la crèche, elle nous donnera le sens de cette parole, *c'est ainsi*. « Elle exprime, dit saint Chrysostôme, la force irrésistible de l'amour de Dieu, qui a voulu donner

(1) *Proprio Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum.* (Rom., VIII, 32.)

(2) *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan., III, 16.)

pour notre rançon, qui? non un esclave, non un ange, non un archange, mais son propre Fils (1). » Et comment l'a-t-il donné? il l'a donné humilié, pauvre, méprisé, aux mains de ses esclaves, avec pouvoir de le traiter comme un malfaitteur, jusqu'à le faire mourir sur un gibet infâme. C'est ainsi que Dieu a aimé le monde! Et le monde, c'est vous, mon frère, ma sœur, c'est moi et toute la postérité d'Adam.

« O grâce! ô force de l'amour de Dieu, s'écrie saint Bernard! qui ne serait pas attendri jusqu'au fond de l'âme, s'il entendait dire que, pour sauver un de ses esclaves, un puissant monarque s'est vu contraint de livrer à la mort son fils unique, qu'il aimait autant que lui-même (2)? » Si Dieu ne l'avait pas fait,

(1) Verbum *sic* significat vehementiam amoris, ut Filium suum unigenitum daret; non servum, non angelum, non archangelum dedit, sed Filium suum. (Homil., VI, in Joan.)

(2) O gratiam! o amoris vim! (Ser. LXIV, in Cant.)

qui aurait pu l'imaginer ou l'espérer (1)?

Mais ce n'est pas tout, Dieu a livré son Fils, non pas à quelques bourreaux seulement, pour le faire mourir une fois ; mais il l'a livré à autant de Judas, de Caïphes, d'Hérodes, de Pilates et de bourreaux, qu'il y a dans le monde de pécheurs, coupables de péché mortel. Autant qu'il est en eux, ces bourreaux le font mourir chaque fois qu'ils tombent dans leurs iniquités, *rursum crucifigentes Filium hominis*. O divin Enfant ! que de bourreaux ! Que de crucifiements ! Du haut du ciel, il s'en plaignait à Saül, lorsqu'il lui disait, sur le chemin de Damas : *Pourquoi me persécutes-tu* (2)? Il s'en plaint à tous les pécheurs, auxquels il montre quelquefois d'une manière sensible l'effet de leurs crimes sur sa personne sacrée : témoin le trait suivant.

(1) *Quæ nunquam humanus animus haud cogitare, haud sperare potuit, hæc nobis largitus est.* (S. Joan. Chrys., ubi supr.)

(2) *Saule, Saule, quid me persequeris?* (Act., IX, 4.)

Un soldat livré à toutes sortes de vices, avait une femme pieuse, qui n'ayant pu le ramener dans la bonne voie, lui avait recommandé de dire au moins un *Ave Maria*, chaque jour, devant une image de la sainte Vierge. Un jour ce malheureux, en allant pécher, passe devant une église. Il y entre et récite à genoux son *Ave Maria*, devant une statue de Marie. Que voit-il? Il voit l'Enfant Jésus entre les bras de sa mère, couvert de blessures et baigné de sang. Quel est le barbare, s'écrie-t-il, qui a ainsi traité cet innocent enfant? C'est vous, pécheurs, répond Marie, qui traitez ainsi mon Fils.

Le soldat, confondu, la prie de lui obtenir son pardon, en l'appelant Mère de miséricorde. Oui, reprend la sainte Vierge, vous autres pécheurs vous m'appellez Mère de miséricorde, et vous ne cessez de me faire Mère de douleur et d'affliction. Le pénitent ne perd pas courage. Il continue de la supplier d'intercéder pour lui. Marie se tourne vers son

Fils, et lui demande pardon pour ce pécheur. Le divin Enfant semblait le refuser. Mon Fils, dit alors sa tendre Mère, je ne vous laisserai pas que vous ne m'ayez accordé la grâce de ce malheureux, qui s'est recommandé à moi.

Ma Mère, répond l'Enfant Jésus, je ne vous ai jamais rien refusé. Puisque vous désirez que je pardonne à ce pécheur, qu'il soit pardonné; mais en signe du pardon que je lui accorde, je veux qu'il vienne baiser mes blessures. Le pécheur s'approche en tremblant, et à mesure qu'il les baise, les blessures se ferment. Ivre d'amour et de douleur, il sort de l'église et demande pardon à sa femme. D'un commun accord, ils quittent le monde, se font religieux dans deux monastères, où ils meurent en odeur de sainteté (1).

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une

(1) Pelbart. Stellar. (Lib. XII, pars ultim., c. VII.)

crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner si j'ai la foi sur le péché.

XXXV^e VISITE.

Oblatus est, quia ipse voluit.

(Is , xxiv , 7.)

Il a été offert en victime, parce qu'il l'a voulu.

Aimable enfant, je vous vois dans votre pauvre étable, à peine enveloppé de quelques langes, pleurant, tremblant de froid et condamné, vous l'innocence même, à toutes les souffrances dues aux pécheurs. N'est-ce pas une injustice de la part de votre Père, de condamner ainsi l'innocent pour le coupable? « Sans doute, répond un grand docteur, la raison humaine regarderait comme coupable d'une monstrueuse injustice, l'homme qui ferait mourir son fils innocent, pour sauver de

méchants esclaves de la mort qu'ils auraient méritée (1). »

Mais dans la conduite de Dieu il n'y a pas d'injustice, puisque son Fils lui-même s'est offert volontairement à la mort pour sauver l'homme. Voilà donc le divin Enfant, victime de son amour, qui se sacrifie pour nous. Le voilà dans la grotte de Bethléem, ainsi qu'à Jérusalem pendant sa Passion, muet comme un agneau devant celui qui le tond : innocent, et l'innocence même, il souffre tout ce qu'on veut sans même ouvrir la bouche (2). Sur lui pèse l'énorme fardeau de nos péchés, et il le porte sans murmure ; il souffre comme s'il était coupable, heureux de pouvoir à ce prix sauver les hommes ses frères (3).

(1) Quantum ad rationem humanam, injustam rem quilibet homo faceret, si pro pessimis servis filium bonum occidisset. (De Prov., lib. iv.)

(2) Et quasi agnus coram tondante se obmutusset, nec aperiet os suum. (Is., LMI, 7.)

(3) Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. (Is., LIII, 7.) — Tanquam impius

Un Dieu mourir pour ses créatures ! « Quel est ce prodige, demande saint Bernard ? et qui l'a fait ? L'amour, répond-il. *Quis fecit ? fecit caritas.* » Puis, contemplant notre aimable Sauveur, saisi par les soldats au Jardin des Oliviers, il s'arrête à ces paroles de saint Jean : *Et ils le lièrent* (1). « Mon Seigneur, s'écrie-t-il, je vous vois lié comme un malfaiteur par cette canaille qui veut vous traîner à la mort. O Dieu ! qu'y a-t-il de commun entre vous et les chaînes ? Celles-ci sont pour les malfaiteurs ; et vous, n'êtes-vous pas innocent ? N'êtes-vous pas le Fils de Dieu ? N'êtes-vous pas l'innocence et la sainteté même ? » Saint Laurent Justinien répond : « Les liens avec lesquels mon Sauveur fut conduit au supplice ne sont pas les cordes des soldats, mais son amour pour moi. O amour ! que tu es un lien puis-

pati non recusabat, modo homines salutem consequerentur. (Orat. pr. apolog.)

(1) Et ligaverunt eum. (Joan., XVIII, 12.)

sant, puisque tu as pu enchaîner un Dieu (1) ! »

Du Jardin des Olives, saint Bernard passe au tribunal de Pilate. Il entend le juge inique condamner le Sauveur à mourir, après l'avoir déclaré plusieurs fois innocent. « O mon très-innocent Seigneur, s'écrie-t-il, qu'avez-vous fait pour être ainsi jugé (2) ? Quel crime avez-vous commis pour mériter la mort, la mort réservée aux plus grands scélérats ? Ah ! je connais le crime que vous avez commis : votre crime, c'est votre amour, *amor tuus peccatum tuum.* »

Oui, son amour pour nous, tel est le crime de l'Enfant de Bethléem. Quel cœur de bronze ne s'amollirait au souvenir d'un pareil péché ?

Un pieux auteur rapporte le trait suivant. Dans une ville d'Italie se trouvait une personne qui, après avoir vécu dans la ferveur,

(1) O caritas ! quam magnum est vinculum tuum, quo Deus ligari potuit.

(2) Quid fecisti, o innocentissime Salvator, quod sic judicaris ?

tomba dans le relâchement, et en vint à cet excès de malice, que son ancien amour pour Notre-Seigneur se changea en haine. Un jour ayant eu l'audace de communier, elle retire de sa bouche la sainte hostie, l'enveloppe dans un linge, et rentrée chez elle, elle la foule aux pieds. Ayant baissé les yeux, que voit-elle? La sainte hostie, changée en un petit enfant d'une beauté ravissante, mais tout meurtri et couvert de sang. Que t'ai-je fait, lui dit-il, pour me maltraiter ainsi? Alors la malheureuse, revenue à elle-même, attérée et fondant en larmes, se jette à genoux : O divin Enfant, s'écrie-t-elle, vous me demandez ce que vous m'avez fait ! vous m'avez trop aimée. La vision disparut, et cette pécheresse est devenue un modèle de pénitence (1).

C'est donc l'amour du Sauveur, bien plus que Pilate, qui le condamne à mort. Il meurt pour sauver l'homme, et c'est

(1) P. Canoglio, in conc. Nativ., apud P. Patrig. coron. exempl.

l'amour qui lui a fait entreprendre l'œuvre de notre salut. Lui-même, à l'approche de sa passion, demandait à Dieu son Père de le glorifier au plus tôt, en lui permettant de faire le sacrifice de sa vie (1).

Stupéfait d'une semblable prière : « Que dites-vous, ô mon Sauveur, lui crie saint Jean Chrysostôme, que dites-vous? Les outrages, les mépris, des douleurs inouïes, la mort sur un gibet, entre deux voleurs : vous appelez cela votre gloire (2)! » Oui, répond le Sauveur, l'amour que j'ai pour les hommes me fait regarder comme une gloire de mourir pour eux (3).

Douce parole aux oreilles des pécheurs et des âmes méticuleuses; parole immuable, que le prophète Isaïe prononçait déjà, au nom de l'Enfant de Bethléem, bien des siècles avant sa venue. « Dites

(1) Clarifica me tu Pater. (Joan., xvii, 5.)

(2) Quid dicis? hæc gloriam appellas?

(3) Ita pro delictis hæc gloriam existimo.

aux pusillanimes : prenez courage, et n'ayez pas peur; voici votre Dieu qui va payer pour vous; c'est Dieu lui-même qui vient et qui vous sauvera (1). » Pauvres pécheurs, dit le Prophète, loin de vous la défiance et la crainte. Que craignez-vous de n'être pas pardonnés, puisque le Fils de Dieu en personne vient exprès du ciel pour vous sauver? C'est lui-même qui se charge de rendre à Dieu, par le sacrifice de sa vie, ce que vous lui devez et d'arrêter le bras de sa juste colère. Si vous ne pouvez apaiser le Dieu que vous avez irrité, il l'apaise, ce petit Enfant que vous voyez couché sur la paille, tremblant de froid et pleurant.

Commentant les paroles des Prophètes, les Pères de l'Eglise emploient pour nous rassurer, les expressions les plus fortes. « A la vue de la crèche de Bethléem, dit saint Léon, ce serait un

(1) Dicite pusillanimis : confortamini et nolite timere : ecce Deus vester ultionem adducet retributionis; Deus ipse veniet et salvabit vos. (Is., xxxv, 4.)

crime de se laisser aller à la tristesse. Pourquoi redouter encore la sentence de mort prononcée contre nous; et quelle place peut rester à la crainte, le jour où naît la vie (1) ? » Et saint Augustin : « Jour de Noël, jour béni, jour doux aux pénitents : aujourd'hui le péché est effacé, et le pécheur perdrait confiance (2) ! »

Encore une fois, si nous avons peur, si nous sommes effrayés du nombre et de la gravité de nos fautes, de l'inutilité de notre vie et de notre impuissance à nous acquitter envers Dieu, jetons-nous aux pieds de la crèche. Prenons l'Enfant Jésus dans nos bras, présentons-le à son Père. Il a payé pour nous; il intercède pour nous, il fait notre pénitence, il la commence dans cette grotte, il la continuera toute sa vie, il l'achèvera sur la croix, à laquelle, comme dit l'Apôtre, il attachera le décret de notre condamna-

(1) *Neque fas est locum esse tristitiæ, ubi natalis est vitæ. (Ser. in Nativ.)*

(2) *Dulcis dies pœnitentibus, hodie peccatum tollitur, et peccator desperat?*

nation , après l'avoir effacé avec son sang (1).

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner si je crains vraiment le péché mortel.

(1) Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affligens illud cruci. (Coloss., III, 14.)

XXXVI^e VISITE.

*Quare moriemini domus Israel ?
revertimini et vivite.*

(EZECH., XXI, 33.)

Pourquoi mourez-vous, maison
d'Israël ? revenez et vous vivrez.

Pauvres pécheurs, qui que nous soyons, pourquoi voulons-nous mourir, c'est-à-dire vivre loin de Dieu, retenus par la crainte de n'être pas pardonnés ? Venons à Bethléem et nous vivrons. Là, en présence de cette pauvre crèche, aux pieds de ce petit Enfant, notre Frère et notre Sauveur, la confiance et l'amour feront place à la défiance et à la crainte. Le souvenir de nos fautes passées nous inspirera de tendres regrets, fera couler de douces larmes, et la vue de nos mi-

sères présentes ne servira qu'à rendre nos prières plus humbles, notre bonne volonté plus sincère : et nous serons sauvés.

Sans doute nous sommes de vrais enfants prodigues, qui avons dissipé le riche patrimoine de grâces, reçues au baptême, à la première communion et ailleurs. Dépouillés de la robe de la justice, nous sommes couverts des haillons du péché; mais pour cela nous n'avons aucune raison de nous décourager. Non-seulement l'Enfant de Bethléem nous a réconciliés avec notre Père céleste et a déchiré la sentence de condamnation portée contre nous; il nous a encore rendu tous nos biens, en nous donnant ses mérites.

« En mourant pour nous, dit l'Apôtre, il s'est fait notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption (1). » Que de richesses renferment ces paroles! Pour n'en expliquer

(1) Factus est nobis sapientia a Deo et justitia et sanctificatio et redemptio. (I Cor., 1, 30.)

qu'une seule, disons avec saint Bernard que le divin Enfant s'est fait notre justice, pour l'ablution des pécheurs (1). Oui, justice, parce que Dieu le Père, acceptant pour notre rançon les souffrances et la mort de son Fils, est obligé en justice de nous pardonner. L'innocent s'est fait victime de nos péchés, afin qu'en vertu de ses mérites, le pardon nous fût acquis par droit de justice (2). Voilà pourquoi David demandait à Dieu de le sauver, non pas au nom de sa miséricorde, mais au nom de sa justice (3).

On lit dans la vie de saint Bernard qu'ayant été transporté en esprit au jugement de Dieu, le démon lui reprochait ses infidélités et s'efforçait de le jeter dans le découragement, en lui montrant qu'il n'avait aucun droit au ciel. « Je le sais, répondit le saint; mais mon Frère et

(1) *Justitia in ablutione peccatorum.*

(2) *Qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso. (II Cor., v.)*

(3) *In justitia tua libera me. (Ps. xxx, 2.)*

mon Sauveur y a un double droit : comme Dieu, et comme homme. Il garde pour lui le premier, et il m'a donné le second. » Le démon confondu prit la fuite et la vision disparut. Ames, tourmentées de la tentation du découragement et de la crainte, faites comme saint Bernard, et la confiance renaîtra dans votre cœur, et votre tristesse fera place à la joie.

L'Enfant de Bethléem ne se contente pas de nous avoir procuré d'immenses trésors de miséricordes, il nous presse encore de les accepter. Son plus ardent désir est de sauver les pauvres pécheurs, en leur communiquant ses grâces. A l'entendre, on dirait qu'il n'est pas venu sur la terre pour les justes, mais pour les pécheurs : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui a péri* (1). C'est

(1) Non veni vocare justos, sed peccatores. (Luc., v, 32.) — Filius hominis venit quærere et salvum facere quod perierat. (Luc., xix, 10.)

ce désir qui le faisait courir après eux en criant : « Pécheurs, pécheurs, revenez à votre cœur ; il vous dira mes bienfaits et mon amour, et vous ne m'offenserez plus. Retournez-vous vers moi, et je vous embrasserai (1). »

Pour tout dire d'un seul mot : telle est la tendresse de l'Enfant de Bethléem pour les pécheurs, qu'elle l'a fait descendre du ciel, naître dans cette étable, où je le vois dénué de tout, reposer sur un peu de paille, pleurer et souffrir, en attendant qu'il expire sur la croix (2).

Ici vient une réflexion, indiquée par l'apôtre saint Paul. Avant que Dieu se fit homme, il avait sans doute de la miséricorde pour nous ; mais il ne sentait pas la compassion pour nos misères. La compassion suppose la souffrance, et Dieu n'est pas capable de souffrir. « Or, dit

(1) *Redite prævaricatores ad cor. (Is., XLVI, 8.) — Couvertimini ad me, et ego convertar ad vos. (Zach., I, 3.)*

(2) *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit non oriens ex alto. (Luc., I, 78.)*

saint Paul, afin d'avoir compassion de nous, le Verbe éternel voulut se faire homme, capable de souffrir et semblable aux hommes qui savent ce que c'est que la compassion; il le voulut ainsi non-seulement pour nous sauver, mais pour nous être compatissant et miséricordieux (1). »

O Divin Enfant ! qu'elle est grande, qu'elle est tendre votre compassion pour moi et pour tous les pauvres pécheurs ! Elle se manifeste à chaque instant de votre vie, dans chacune de vos paroles et de vos actions : on dirait qu'elle est l'âme de votre âme. C'est elle qui vous fait dire : « Je suis le bon Pasteur qui court après la brebis perdue ; félicitez-moi de l'avoir retrouvée (2). » C'est elle qui vous

(1) Non enim habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato... debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret. (Hebr., IV, 5 ; II, 17.)

(2) Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. (Luc., XV.)

fait dire : « Je suis ce bon Père qui, voyant revenir à lui l'enfant prodigue, ne le rebute pas, mais le serre dans ses bras, le couvre de baisers et se sent presque suffoqué par la consolation de le voir repentant (1). »

C'est elle qui vous fait dire : « Je me tiens à la porte et je frappe (2). » Comprends-tu, mon âme ? Bien que chassé d'un cœur par le péché, le divin Enfant ne l'abandonne pas. Comme un pauvre mendiant il reste à la porte, exposé à toutes les intempéries des saisons, à la chaleur du jour, au froid de la nuit, au vent et à la pluie. Il entend le bruit des folles joies auxquelles s'abandonne ce cœur ingrat ; il voit les hommages sacrilèges qu'il rend au démon : rien ne le décourage. Il frappe doucement à la porte de ce cœur en disant : C'est moi, je suis là, ouvre-moi. Et il reste ainsi pendant des semaines, des

(1) *Occurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* (Luc., *ibid.*)

(2) *Sto ad ostium et pulso.* (Apoc., III, 20.)

mois, hélas! trop souvent des années entières.

C'est elle encore qui lui fait dire à ses disciples, dont le zèle indiscret voulait appeler le feu du ciel sur une ville coupable : « Vous voyez quelle est ma compassion pour les pécheurs; et vous demandez vengeance ! Allez, allez, vous ne savez pas quel esprit vous anime (1). » C'est elle, enfin, qui lui fait dire : « Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et accablés du poids de vos péchés, et je vous soulagerai (2). »

La compassion de l'Enfant de Bethléem n'est pas seulement en paroles et sur ses lèvres. Voyez avec quelle bonté, dans le cours de sa vie publique, il pardonne à Madeleine aussitôt qu'elle se reconnaît, et la change en sainte ! Avec quelle tendresse il rend au paralytique la santé de l'âme et du corps ! Avec quelle

(1) *Nescitis cujus spiritus estis. (Luc., v, 53.)*

(2) *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (Matth., XI.)*

indulgence surtout il se conduit à l'égard de la femme adultère ! Les anciens lui amènent cette pécheresse pour qu'il la condamne. Jésus se tourne vers elle et lui dit : « Personne ne vous a condamnée, et moi non plus je ne vous condamnerai pas (1). » Comme s'il avait voulu lui dire : Aucun de ceux qui demandaient votre mort ne vous a condamnée, comment donc pourrais-je vous condamner à mourir, moi qui suis venu pour sauver les pécheurs ? Allez en paix et ne péchez plus (2).

Sa plus grande douleur est de rencontrer des âmes obstinées, qui repoussent les avances de sa miséricorde. Sur chacune il pleure comme sur Jérusalem. Combien de fois, dit-il, n'ai-je pas cherché à vous rendre mon amitié, vos mérites perdus et vos droits au ciel, et vous ne l'avez pas voulu ! Pour nous, dès au-

(1) *Nemo te condemnavit, nec ego te condemnavi.* (Joan., VIII, 11.)

(2) *Vade in pace et jam amplius noli peccare.* (Ibid.)

jourd'hui, en présence de son pauvre berceau, disons-lui comme Samuel : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute et veut vous obéir.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner ce qui domine en moi, la crainte ou la confiance.

XXXVII^e VISITE.

Advocatum habemus apud Patrem.
(JOAN., II, 1.)

Nous avons un avocat auprès du Père.

Pauvres fils d'Adam, nous dit l'Enfant de Bethléem, justes ou pécheurs, brebis tremblantes de mon troupeau : Que craignez-vous ? Qu'ai-je pu faire de plus pour vous rassurer et vous déterminer à venir vous jeter dans les bras de ma miséricorde ? Vos péchés et tous les péchés du monde, je les ai expiés dans mon sang. Prenez quelques gouttes de ce sang précieux, offrez-le à mon Père, et vous serez pardonnés. La grande œuvre de votre salut et de votre bonheur éternel, que j'ai accomplie à Bethléem et au Calvaire, je la

continue dans le ciel. Si vous retombez dans vos fautes, gardez-vous de perdre courage. Vous avez auprès du Père un Avocat tout-puissant : c'est moi-même (1).

Ainsi, n'ayons pas peur de l'Enfant de Bethléem ; n'ayons peur que de notre obstination, si, après, l'avoir offensé, nous refusons d'obéir à la voix qui nous appelle au pardon : alors il serait forcé de nous condamner. Mais si nous nous repentons de nos fautes, qu'avons-nous à craindre ? « Qui nous condamnera, demande l'Apôtre ? Est-ce le Sauveur Jésus qui est mort pour ne pas nous condamner et qui continue d'intercéder pour nous ? (2) » « Me condamner, s'écrie saint Bernard, vous, mon Sauveur ! qui, pour m'épargner, ne vous êtes pas épargné vous-même (3). »

Viens donc, pécheur, viens à l'étable

(1) *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum.* (Joan., *ibid.*)

(2) *Quis est qui condemnet ? Christus Jesus qui mortuus est ; qui etiam interpellat pro nobis ?* (Rom., VIII, 34.)

(3) *Ut servum redimeret, sibi ipsi non pepercit.*

de Bethléem. Remercie ce petit Enfant qui, pour ton amour, tremble de froid dans cette grotte ; pour toi pleure sur cette pauvre paille ; remercie ce tant aimable Rédempteur, venu du ciel pour t'appeler et te sauver. Viens au plus vite et hâte-toi de te faire pardonner. Quand tu le seras, n'oublie pas l'amour qu'a eu pour toi le divin Enfant. « N'oublie jamais, dit un prophète, la grâce immense que t'a faite ta caution (1). » L'Enfant de Bethléem s'est fait ta caution auprès de Dieu, il a payé tes dettes avec son sang, ne l'oublie pas et aime-le.

Une grande consolation pour nous est de savoir que si nous l'aimons, nos péchés passés ne l'empêcheront pas de nous combler des grâces de choix et des faveurs spéciales, qu'il réserve à ses meilleurs amis.

« A ceux qui aiment Dieu, dit l'Apôtre, tout se change en bien (2). »

(1) Gratiam fidejussoris ne obliviscaris. (Eccl., XXIX. 20.)

(2) Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum. (Rom., VIII.)

Même les péchés, *etiam peccata*, ajoute la Glose ; et la Glose a raison. Le souvenir des fautes passées tourne au profit du pécheur qui les pleure et qui les déteste. Ce souvenir le rend plus humble, plus fervent, plus vigilant sur lui-même, plus indulgent pour les autres, plus reconnaissant envers Dieu qui l'a reçu avec tant de bonté. « Il y aura, dit le Sauveur, plus de joie dans le ciel à la conversion d'un seul pécheur, qu'à la persévérance de quatre-vingt dix-neuf justes (1). »

Mais quel est le pécheur qui donne plus de joie au ciel qu'un grand nombre de justes ? C'est un pécheur qui, après avoir été ingrat envers Dieu, se dévoue tout entier à son amour, comme saint Paul, sainte Madeleine, sainte Marie Égyptienne, saint Augustin, sainte Marguerite de Cortone.

A cette dernière surtout, qui avait

(1) *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis.*
(Luc., xv, 7.)

été longtemps pécheresse, le Seigneur fit voir la place qu'il lui réservait dans le ciel parmi les séraphins. En attendant, il la comblait de mille faveurs. Honteuse de se voir ainsi traitée, la sainte lui dit un jour : « Seigneur, comment pouvez-vous me faire tant de grâces ? Avez-vous oublié mes ingratitude et les peines que je vous ai causées ? » — « Ne sais-tu pas, lui répondit le Sauveur, que lorsqu'une âme se repent de ses fautes, j'oublie tous les outrages qu'elle m'a faits ? »

C'est ce qu'il disait déjà dans l'ancienne loi par la bouche d'Ézéchiël : « Si l'impie fait pénitence, je ne me souviendrai d'aucune de ses iniquités (1). » Sur quoi saint Bernard ajoute avec beaucoup de raison : Dieu ne regarde pas ce que nous avons été, mais ce que nous sommes.

Ainsi, les péchés commis ne nous em-

(1) Si impius egerit poenitentiam... omnium iniquitatum ejus non recordabor. (Ezech., XVIII, 21.)

pêchent pas de devenir des saints. Dieu tient à notre disposition tous les secours nécessaires pour cela, et il s'empresse de nous les accorder si nous les demandons. Que reste-t-il? Il reste que nous nous donnions tout à l'Enfant de Bethléem et que nous lui consacrons ce qui nous reste de vie.

Si nous manquons l'affaire de notre salut, à qui la faute? Au nom de la crèche du divin Enfant, au nom de sa tendresse, de sa miséricorde et de ses pleurs, aujourd'hui, et non pas demain, donnons-nous à lui. Prenons garde que les avances de son amour ne deviennent pour nous des remords cuisants, et un sujet de désespoir au moment de la mort.

Tournons nos regards vers sa divine Mère. A la vue de son Fils au berceau, souffrant pour notre salut, elle sera touchée de nos désirs et nous sauvera. « Forte de son autorité maternelle, dit saint Germain, elle se fait gloire de rendre saints les plus grands pécheurs, en leur obtenant non-seulement une grâce ordi-

naire de conversion, mais une grâce surabondante (1). »

Pourquoi n'en ferions-nous pas l'expérience? D'un côté, dans la grotte de Bethléem, le Sauveur semble plus tendre qu'ailleurs, et Marie plus disposée à nous accueillir favorablement; d'un autre côté, il est certain que le touchant spectacle de cet Enfant divin et de sa douce mère, dans une pauvre étable, est de nature à toucher les cœurs les plus endurcis : témoin, entre mille, l'exemple suivant rapporté dans les chroniques de l'ordre de Saint-Dominique.

Pendant que ce grand apôtre prêchait à Rome, il y avait dans la ville une pécheresse publique, appelée la belle Catherine. Elle reçut un chapelet des mains de saint Dominique, et commença à le réciter; mais elle ne quittait pas sa mauvaise vie. Un jour le Sauveur lui apparut sous l'as-

(1) *Tu autem materna in Deum auctoritate pollens, etiam iis qui enormiter peccant, eximiam remissionis gratiam concilias. (In Encom. Deip.)*

pect d'un jeune homme; et le cœur de la pécheresse demeurerait presque insensible. Tout à coup le Sauveur change de forme et se montre à elle sous la figure d'un gracieux petit enfant, mais avec une couronne d'épines sur la tête et une croix sur les épaules. Ses yeux étaient baignés de larmes et tout son petit corps couvert de sang.

D'une voix, dont la douceur surpasse celle de toute autre voix, il dit à la pécheresse : « Catherine, c'est assez ; il faut en finir, cesse de m'offenser. Vois combien tu m'as coûté, puisque dès mon enfance j'ai commencé à souffrir pour toi et n'ai pas cessé jusqu'à la mort. » Catherine, noyée dans ses larmes, va sur-le-champ trouver saint Dominique, se confesse à lui, et, dirigée par l'homme de Dieu, elle donne aux pauvres tout ce qu'elle possède, se renferme dans une cellule murée, mène une vie si fervente, et se voit comblée par l'Enfant Jésus de faveurs si grandes, que le saint en est ravi d'admiration. A ses derniers moments elle fut visitée par la sainte Vierge et mourut

de la mort des plus grands saints.

Et moi aussi, divin Enfant, je veux vous aimer, car c'est aussi pour moi que vous avez souffert, que vous avez pleuré, que vous avez porté la croix; punissez-moi, je l'ai mérité. Mais ne me punissez pas en me retirant votre grâce; sans elle comment pourrais-je vous aimer? Je veux vous aimer comme est tenu de vous aimer un pécheur qui, après avoir été comblé de faveurs spéciales et de mille marques de bonté, vous a indignement tourné le dos. Et pourquoi? Pour des plaisirs d'un instant et des satisfactions empoisonnées.

Pardonnez-moi, mon tendre petit Enfant, pardonnez-moi, car je me repens de ce que j'ai fait contre vous. Puissé-je l'effacer de mon sang! Mais sachez bien que je ne me contente pas d'un simple pardon, je veux la grâce de vous aimer beaucoup, car je veux vous dédommager des peines que je vous ai faites. Une âme innocente vous aime comme une âme innocente, en vous remerciant de l'avoir

préservée de la mort du péché. Mais moi je dois vous aimer en pécheur, c'est-à-dire en rebelle qui a été condamné à l'enfer autant de fois qu'il a commis de péchés mortels, et qui autant de fois a été gracié ; non-seulement gracié, mais comblé de faveurs, environné de secours, pressé par mille invitations touchantes de devenir un saint.

O Jésus, Rédempteur du monde et plusieurs fois Rédempteur de mon âme, c'en est fait, je vous aime. Vous m'avez trop aimé, je me rends. Faites-moi prisonnier de votre amour, afin que jusqu'à mon dernier soupir je vous aime autant que je vous ai offensé.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et

maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethlem.*

Résolution : Examiner si je suis fidèle à la grâce.

XXXVIII^e. VISITE.

LE VERBE ÉTERNEL DE *SIEN* S'EST FAIT *nôtre*.

Filius datus est nobis. (Is., IX, 6.)

Un Fils nous a été donné.

Rarement les maîtres ordinaires donnent leurs leçons ; mais jamais ils ne se donnent eux-mêmes. Bien différent est le Maître divin qui enseigne à Bethléem. Tous les trésors de science et de sagesse qu'il a apportés du ciel, il les communique gratuitement : Venez, dit-il, achetez sans argent, *emite absque argento*. Il les communique à tous. Son école est toujours ouverte : pour y entrer, il n'y a aucune formalité à remplir. Riches et pauvres, savants et ignorants, enfants et

vieillards, justes et pécheurs, tous y sont admis, tous y sont appelés : *Venez tous à moi*, crie-t-il du fond de sa grotte, *venite ad me omnes*.

Les leçons du Verbe fait chair sont les plus importantes; ce n'est pas assez, les seules importantes que l'homme puisse recevoir. Elles roulent sur les objets les plus nécessaires à connaître, Dieu et l'homme. Seul, l'Enfant de Bethléem révèle dans tout leur éclat la puissance, la sagesse, la bonté, la miséricorde infinie de Dieu; le prix de notre âme, l'énormité du péché, la sévérité de la justice divine; la nécessité absolue et le prix inestimable de la pauvreté, des humiliations et des souffrances. Au prix de celles-là, que sont toutes les autres connaissances et toutes les autres leçons? bégaiement, incertitude, obscurité, inutilité. Aussi le grand Apôtre s'écrie : « Je me fais gloire de ne savoir autre chose que Jésus-Christ. En le sachant, je sais tout. Qui l'ignore ne sait rien. Qui refuse de l'écouter est un ignorant orgueilleux,

qui marche dans les ténèbres et tombe de précipice en précipice (1). »

Les leçons de l'Enfant de Bethléem ne sont pas seulement les plus importantes de toutes, elles ont encore le privilège d'être infaillibles. *Je suis, nous dit-il, la voie et la vérité et la vie* (2). Quelle consolation pour nous d'avoir un maître qui ne trompe pas ! Les cieux et la terre passeront, les systèmes des philosophes passeront, toutes les paroles des hommes passeront ; mais les enseignements du maître de Bethléem ne passeront pas. Jusqu'à la fin des siècles ils seront la vérité pure, la lumière sans ombre, la règle sans défaut, la route royale, qui seule conduit à la bienheureuse patrie. La vérité du Seigneur demeure éternellement (3).

(1) Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum (I Cor., I, 11.) — Si quis non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu Christi, superbus est nihil sciens. (I Tim., VI, 4.)

(2) Ego sum via et veritas et vita. (Joan., XVI, 6.)

(3) Veritas Domini manet in æternum. (Ps. CL, 2.)

Après avoir donné ses leçons, les avoir données à tous, et données gratuitement, l'Enfant Jésus fait ce que nul maître n'a jamais fait : il se donne lui-même. Pourquoi se donne-t-il ? Il se donne pour résider en chacun de ses disciples, comme un maître intérieur qui explique ses leçons, qui les fait goûter et communique la force de les pratiquer. Il se donne, afin de nous transformer en lui ; de telle sorte que nous puissions tous dire avec l'Apôtre : « Je vis, non pas moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi (1). »

Il se donne afin que Dieu soit tout en toutes choses ; que le monde rentre dans l'unité, détruite par le péché, et qu'au lieu d'obéir à autant d'usurpateurs et de tyrans qu'il y a de démons dans l'enfer et de penchants déréglés dans notre cœur, tous les hommes, tous les peuples, toutes les tribus obéissent à

(1) *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.*
(Gal., II, 29.)

un seul Maître, le Père qui est dans les cieux (1).

Régner sur le monde, sur les monarques aussi bien que sur les sujets, régner par l'amour, régner pour le bonheur de tous : voilà pourquoi l'Enfant Jésus se donne, *Filius datus est nobis*. Mais, profonde corruption et profond aveuglement de l'homme déchu ! A peine les Prophètes ont-ils annoncé la royauté future de l'Enfant de Bethléem, que, d'un bout du monde à l'autre, tous les cœurs insensés se troublent, s'inquiètent et protestent (2). Hérode surtout en perd le sommeil : dans le nouveau Roi dont on vient lui annoncer la naissance, il voit un compétiteur. Jaloux et cruel, il roule dans son âme les plus affreux projets.

« Dis-moi, barbare Hérode, lui crie un Père de l'Eglise : pourquoi fais-tu égorger et immoler à ton ambition tant d'in-

(1) *Ut sitis Filii Patris vestri qui in cœlis est.* (Matth., v, 45.)

(2) *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis turbati sunt omnes insipientes corde.* (Ps. LXXV, 5.)

nocentes créatures? Dis-moi, de qui as-tu peur? Tu crains sans doute que le Messie qui vient de naître ne te dépouille de ton royaume? Rassure-toi : le Roi que tu crains n'est pas venu pour combattre, avec des armées, les potentats de la terre et les chasser de leur trône; il est venu pour établir son règne sur les cœurs des hommes, en souffrant et en mourant pour leur amour. Ainsi, l'Enfant que tu redoutes est venu, non pour faire la guerre pendant sa vie, mais pour triompher par sa mort (1). »

Voilà le mystère; notre aimable Rédempteur est venu non pour combattre les armes à la main pendant sa vie, mais pour triompher de l'amour de l'homme, après l'avoir conquis par sa mort sur le gibet du Calvaire. « Lorsque je serai élevé

(1) *Quid est quod sic turbaris Herodes? Rex iste qui natus est, non venit reges pugnando superare, sed moriendo subjugare... Venit ergo non ut pugnet vivus, sed ut triumphet occisus. (S. Fulgent. Ser. v de Epiph.)*

en croix, dit-il lui-même, j'attirerai toutes choses à moi (1). »

Mais laissons Hérode, et venons à nous. Entrons dans la grotte de Bethléem, et demandons au divin Enfant : Pourquoi êtes-vous venu sur la terre ? Par la bouche d'Isaïe, il nous répond : Je me suis fait petit enfant pour me donner à vous ; et vous pouvez dire : un Fils nous est donné. Je vous appartiens, disposez de moi : tout ce que je suis est à vous. De mien je me suis fait vôtre : voilà le terme extrême où m'a conduit mon amour (2).

Regarde, mon âme ; ce nouveau prodige est sous tes yeux. Mais, quoi que tu fasses, jamais tu n'en comprendras la profondeur. La plus grande prérogative de Dieu, c'est son être, c'est-à-dire être par lui-même et ne dépendre de personne. « Je suis Celui qui suis, dit-il ; voilà mon

(1) Cum autem exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum. (Joan., XII, 12.)

(2) Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis. (Is., IX, 6.)

nom : *Ego sum qui sum.* » Si grandes et si excellentes qu'elles soient, toutes les créatures, en réalité ne sont rien ; car tout ce qu'elles ont, elles le tiennent de Dieu, qui les a créées et qui les conserve. Que Dieu retire un instant le bras qui les soutient, aussitôt elles perdent leur être et retombent dans le néant. Au contraire, Dieu étant par lui-même ne peut manquer ; rien qui puisse le détruire ou diminuer sa grandeur, sa puissance, sa félicité.

« Toutefois, dit l'apôtre saint Paul, Dieu le Père nous a donné son Fils ; et ce Fils lui-même s'est livré pour nous (1). » Est-il vrai, pour cela, qu'en se donnant à nous, Dieu s'est fait nôtre ? « Oui, répond saint Bernard, celui qui était tout à lui a voulu naître pour nous et se faire nôtre (2). » Ce grand Dieu que nul ne peut dominer a été vaincu par l'amour ; l'amour a triomphé

(1) Pro nobis omnibus tradidit illum. (Rom., VIII, 32.) — Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis, (Eph., v, 2.)

(2) Natus est nobis qui sibi erat.

de lui, et de sien qu'il était, il l'a fait nôtre : *Triumphat de Deo amor.*

Quel triomphe ! Les anciens triomphateurs conduisaient enchaînés à leur char, les généraux, les princes, les rois vaincus. Ces infortunés n'étaient plus à eux : corps et biens ils appartenaient aux vainqueurs qui en faisaient ce qu'ils voulaient. Ici, dans la grotte de Bethléem, nous voyons l'amour conduire à son char Dieu lui-même captif : il en fait ce qu'il veut. Il lui fait revêtir la nature humaine, il le fait petit enfant, il le fait naître dans une étable, l'enveloppe de langes, le nourrit d'un peu de lait, le couche dans une crèche, sur une poignée de paille, lui donne deux animaux pour compagnie : et ce Dieu se laisse faire ! *Triumphat de Deo amor.*

Par cet esclavage volontaire, que prétend le fils de Dieu ? montrer qu'il est à nous et se faire aimer de nous. Dans l'ancienne alliance, le Seigneur avait employé plusieurs moyens de captiver le cœur de l'homme : tour à tour les bien-

faits, les menaces et les promesses. Jamais il n'y était parvenu. « Enfin, son amour, dit saint Augustin, trouva le secret de forcer le genre humain à l'aimer à la vie et à la mort : Dieu s'est fait homme (1). »

Il pouvait envoyer, pour racheter l'homme, un ange, un séraphin ; mais, s'il avait été racheté par un séraphin ou par un ange, l'homme aurait partagé son cœur : la moitié pour son Créateur et la moitié pour son Rédempteur. Ce partage ne pouvait convenir à l'amour infini. « Dieu, qui voulait posséder le cœur de l'homme tout entier, dit un pieux auteur, a voulu être tout ensemble notre Créateur et notre Rédempteur (2). »

Désormais chacun de nous peut dire avec l'Épouse des Cantiques : « Mon Bien-Aimé est à moi, *Dilectus meus mihi*, il m'appartient ; il est en quelque

(1) *Modum tunc, ut se proderet, invenit amor.* (Ser. ccvi, de Temp.)

(2) *Voluit esse nobis Creator et Redemptor.*

sorte ma propriété. » Mais ce trésor infini, je dois l'acheter au prix de mon amour. Ainsi, avec la même Épouse sacrée, je dois pouvoir ajouter : « Si mon Bien-Aimé est à moi, je suis à lui, *et ego illi*. Tant que je persévère dans sa grâce, je puis dire avec assurance : je le tiens, je le possède, et il ne me quittera jamais, *tenui eum, nec dimittam*. »

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem*.

Résolution : Examiner si j'ai la foi sur la charité de Dieu pour moi.

XXXIX^e VISITE.

Qui sitit veniat ad me.

(JOAN., VII, 37.)

Que celui qui a soif vienne à moi.

Qui n'a pas soif de quelque chose? «Aveugles enfants d'Adam ! dit saint Augustin, pourquoi allez-vous demander à des marais fétides, à des citernes impures, l'eau qui doit vous désaltérer? La fontaine d'eau vive est à Bethléem. Elle seule éteindra la soif qui vous dévore. En vain vous demanderez l'eau qui donne la vie aux richesses, aux honneurs, aux joies du monde. Ce que vous cherchez avec tant d'ardeur, l'Enfant de la crèche peut seul vous le donner : *Miseri*

quò itis? Bonum quod quæritis ab ipso est. Venez donc avec joie puiser de l'eau aux fontaines du Sauveur (1). »

Allons, mon âme, à cette fontaine qui coule pour nous. Les Anges nous appellent. Comme aux Bergers, ils nous disent : Il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la cité de David (2). Voici le sens de cette invitation angélique : Fils d'Adam, qui que vous soyez, venez à la grotte de Bethléem ; prosternez-vous aux pieds du petit Enfant que vous y trouverez couché sur la paille, dans une crèche, tremblant de froid et pleurant. Sachez que c'est votre Dieu, le Dieu de l'univers, qui n'a pas voulu confier à d'autres le soin de vous sauver, mais qui a voulu venir lui-même faire la conquête de votre amour.

Si un roi dit une parole de confiance à un de ses vassaux, s'il lui donne un

(1) *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*
(Is., XII, 13.)

(2) *Natus est vobis hodie Salvator.* (Luc., II, 11.)

sourire, s'il lui fait le moindre petit présent, le vassal se trouve fort honoré et fort heureux. Que serait-ce si le roi le recherchait pour ami ! S'il l'invitait chaque jour à sa table ! S'il voulait qu'il habitât le même palais que lui, et qu'il fût toujours à ses côtés ! Ah ! mon divin Roi, mon cher petit Enfant, combien plus vous faites pour nous ! Ne pouvant, avant la Rédemption, nous transporter au Ciel, fermé par le péché, vous êtes descendu sur la terre pour converser avec l'homme comme son frère, et vous donner tout entier à lui (1). « Oui, dit saint Augustin, notre Dieu, l'amour et la tendresse infinie, a voulu nous donner non-seulement ses biens, mais lui-même (2). »

Arrêtons-nous devant cet ineffable prodige ; gravons-le profondément dans notre esprit, en nous répétant, ici, au pied

(1) Cum hominibus conversatus est. (Bar., III, 38.)
— Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (Gal., II, 20.)

(2) Deus piissimus præ amore hominis, non solum sua, verum seipsum impendit.

de la crèche : Tel a été l'amour du Créateur de l'univers pour nous, misérables vermisseaux, qu'il a voulu se donner tout entier à nous, naissant pour nous, vivant pour nous, mourant pour nous, et, de son sang adorable, faisant un bain pour laver nos âmes et expier nos péchés (1).

« Mais, divin Enfant, s'écrie l'abbé Gueric, l'amour ne vous aveugle-t-il pas? Vous donner pour être aimé de l'homme, n'est-ce pas une prodigalité? Entre vous et le cœur de l'homme, quelle proportion y a-t-il (2)? » Rien ne l'arrête. « Comme le chasseur poursuit le gibier et lui lance des traits jusqu'à ce qu'il l'ait abattu : ainsi, dit saint Augustin, Dieu s'est mis à la poursuite de l'homme et lui a décoché mille flèches allumées au feu de l'amour. Quelles sont ces flèches?

(1) *Dilexit nos et lavit nos in sanguine suo.* (Apoc., I, 5.)

(2) *Et Deum, si fas est dicere, prodigum suū præ desiderio hominis! An non prodigum suū, qui non solum sua, sed seipsum impendit, ut hominem recuperaret?*

Toutes les créatures que nous voyons ; car Dieu les a toutes faites pour l'homme, dans le but de le forcer à aimer leur Créateur et le sien (1). »

Blessé par ces flèches divines, Augustin croyait entendre le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les vallées, les mers, les fleuves, lui parler et lui dire : Augustin, aime Dieu qui nous a créés pour toi, et qui nous a établis les prédicateurs de son amour : *Cælum et terra et omnia mihi dicunt, ut amem te.*

Blessée comme Augustin, sainte Madeleine de Pazzi ne pouvait tenir à la main un beau fruit ou une belle fleur sans s'écrier : Charmante petite créature ! tu es une flèche d'amour qui me blesse le cœur. O Dieu ! comment ne pas vous aimer, quand je pense que de toute éternité vous avez songé à créer ce fruit, cette fleur, pour me témoigner votre amour et obtenir le mien ?

(1) Novit Deus sagittare ad amorem ; sagittat ut faciat amantem. (In ps. cxix.)

Blessée comme toutes les grandes âmes, sainte Thérèse disait que toutes les créatures dont les beautés infinies brillent à nos yeux, les oiseaux, les arbres, les poissons, les ruisseaux, les plus petits insectes avec leur riche parure et leur équipage de guerre, nous reprochaient notre ingratitude envers Dieu ; car toutes sont autant de preuves vivantes de son amour pour nous.

On raconte d'un saint ermite qu'en se promenant dans la campagne, et rencontrant les petites herbes des champs avec leurs humbles fleurs, il lui semblait entendre ces gracieuses créatures lui reprocher son ingratitude. C'est pourquoi il s'en allait les frappant avec son petit bâton et leur disait : Taisez-vous, taisez-vous, je vous comprends, c'est assez. Vous me reprochez mon ingratitude ; puisque Dieu vous a faites si belles uniquement pour être aimé de moi, et je ne l'aime pas. Taisez-vous, taisez-vous, je vous comprends ; c'est assez. Ainsi, il s'en allait exhalant le feu de l'amour di-

vin, allumé dans son cœur par ces belles créatures.

Dans la pensée de Dieu, toutes les créatures sont donc autant de flèches d'amour destinées à blesser le cœur de l'homme. Mais ces flèches ne suffisaient pas : Dieu n'était pas aimé. Qu'a fait l'amour infini ? L'Enfant de Bethléem répond : « Il m'a pris pour sa flèche choisie, et il m'a caché au fond de son carquois (1). »

Expliquant ce passage, le cardinal Hugues s'exprime ainsi : « Comme le chasseur tient en réserve sa meilleure flèche, pour porter le coup de grâce au gibier : ainsi, entre tous les dons destinés à l'homme pour gagner son amour, Dieu tenait en réserve le petit Enfant de Bethléem. Quand la plénitude des temps fut arrivée, il l'envoya pour donner le dernier coup au cœur de l'homme et le faire mourir d'amour (2). » L'Enfant Jésus

(1) Posuit me sicut sagittam electam, in pharetra sua abscondit me. (Is., XL, 2.)

(2) Sagitta electa reservatur; ita Christus reservatus

est donc la flèche choisie, la flèche réservée, sous les coups de laquelle devaient tomber, vaincus par l'amour, des peuples entiers (1). Oh ! combien de cœurs blessés je vois brûler d'amour devant la crèche de Bethléem ! Combien au pied de la croix sur le Calvaire ! Combien en présence du Saint-Sacrement dans nos tabernacles !

Mais, hélas ! tous ne sont pas blessés ! Ils sont nombreux, aujourd'hui surtout, les cœurs contre lesquels la flèche adorable s'est émoussée, et qui ne connaissent que les blessures d'un autre amour. Malheureux ! ils languissent d'amour, mais c'est de l'amour des créatures. Leur insensibilité fait la douleur du divin Enfant.

On lit, dans les chroniques de Citeaux, qu'un religieux de cet ordre, voyageant dans le Brabant, pendant la nuit de Noël,

est in sinu Patris, donec veniret plenitudo temporis, et tunc missus est ad vulneranda corda fidelium.

(1) *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent. (Ps. XLIV.)*

s'engagea dans une forêt pleine de neige. Tout à coup, il entend un gémissement semblable à celui d'un enfant nouveau-né. Il se dirige du côté d'où vient la voix, et il voit dans la neige un gracieux petit enfant, qui tremblait de froid et qui pleurait.

Touché de compassion, le religieux descend de sa monture, s'approche de l'enfant et lui dit : « Mon fils, comment vous trouvez-vous ainsi abandonné au milieu des neiges, transi et pleurant ?—Hélas ! répond l'Enfant, comment ne pas pleurer, en me voyant abandonné de tout le monde ? Personne ne veut m'accueillir et n'a pitié de moi ! » A ces mots, il disparut. Le religieux comprit que c'était l'Enfant Jésus, qui, par cette vision, voulait reprocher aux hommes leur ingratitude. Ils le voient né dans une grotte, et ils le laissent pleurer sans lui témoigner la moindre compassion.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître

dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *amemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Examiner ce que je veux faire pour soulager les souffrances de l'Enfant Jésus.

XL^e VISITE.

Notas facite adinventiones ejus.
(Is. XII, 4.)

Faites connaître les inventions de
son amour.

S'il est beau, agréable et utile d'étudier les découvertes du génie de l'homme, que sera-ce de connaître les inventions du cœur d'un Dieu? Or, elles sont nombreuses, celles du Rédempteur, venu du Ciel pour conquérir notre amour. « Tout en demeurant dans la forme unique de sa divinité, le Verbe éternel, dit saint Pierre Chrysologue, a voulu, pour se faire aimer des enfants d'Adam, prendre di-

verses formes (1). » Immuable, il s'est fait voir tour à tour, petit enfant dans une étable, apprenti dans une boutique, criminel sur un gibet, pain sur l'autel. Mais, dans toutes ses transformations, on découvre une seule et même chose : l'amour.

Dites-moi, bon Maître, que pouvez-vous inventer de plus pour vous faire aimer ? « Faites connaître partout, s'écriait Isaïe, les inventions de notre Dieu : *Notas facite ad inventiones ejus.* » Allez, âmes rachetées par le divin Enfant, publiez jusqu'aux extrémités de la terre les secrets merveilleux qu'il a trouvés et qu'il a mis en œuvre, pour se faire aimer des hommes. Non content de les combler de ses dons, il a voulu se donner lui-même à eux d'autant de manières différentes qu'ils ont de désirs à satisfaire, d'infirmités à guérir.

« Êtes-vous malade, dit saint Am-

(1) Propter nos alias monstratus in formas, qui manet unica suæ majestatis in forma. (Ser. XXIII.)

broise, et voulez-vous guérir? Il est médecin. Son sang adorable est un médicament souverain pour les maladies de l'âme et du corps. Êtes-vous brûlé par la fièvre des désirs impurs et des affections mondaines? Il est la fontaine qui rafraîchit, qui purifie, qui éteint le feu de la concupiscence. Êtes-vous triste? Il est le Dieu de toute consolation. Êtes-vous faible? Il est la force. Êtes-vous pauvre? Il est la richesse infinie. Avez-vous besoin d'aimer? Il est la beauté même, l'ami le plus dévoué, l'époux le plus tendre. Avez-vous peur de la mort? Il est la vie. Désirez-vous le Ciel? Il est le chemin qui y conduit (1).

Non-seulement l'Enfant de la crèche s'est donné à tous les hommes en général, il a encore voulu se donner à chacun en particulier. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Il m'a aimé, et il s'est livré

(1) Si vulneris curam desideras, medicus est. Si febribus æstueris, fons est. Si mortem times, vita est. Si cœlum desideras, via est. (Lib. III, de Virg.)

pour moi (1). » Et à saint Jean Chrysostome : « Il aime chacun de nous, autant qu'il aime tous les hommes (2). »

Ainsi, mon frère, ma sœur, si vous aviez été ou si vous étiez seul au monde, le Fils de Dieu se serait incarné pour vous seul, pour vous seul il aurait donné son sang et sa vie. « Qui donc, s'écrie saint Laurent Justinien, pourra jamais expliquer ou comprendre l'affection que l'Enfant Jésus porte à chaque homme en particulier (3)? » De là, ce mot de saint Bernard en parlant de l'Enfant de Bethléem : « A moi il s'est donné tout entier, tout entier il s'est dépensé à mon usage : *totus mihi datus, totus in meos usus expensus.* » De là encore, cette parole de saint Chrysostome : « Il s'est donné tout

(1) Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. (Galat., II, 20.)

(2) Adeo singulum quemque hominem diligit, quo diligit orbem universum. (Homil. XXIV, in Ep. ad Galat.)

(3) Neque valet explicari, quo circa unumquemque Deus moveatur affectu.

entier, il ne s'est rien gardé : *Totum nobis dedit, nihil sibi reliquit.* »

Son enfance à Bethléem, sa jeunesse à Nazareth, son âge mûr dans la Judée, son sang et sa vie au Calvaire, lui-même tout entier dans le saint Sacrement : il a tout donné. « Après l'Incarnation, dit saint Thomas, Dieu, si riche qu'il soit, n'a plus rien à donner, et rien de plus à faire pour se faire aimer de l'homme (1). »

Il résulte de là que chacun de nous doit dire avec saint Bernard : « Je suis de Dieu et je me dois à Dieu, parce qu'il m'a donné l'être; mais après m'être donné à Dieu, que lui rendrai-je pour s'être donné lui-même à moi (2)? » Mais il est inutile d'augmenter notre confusion, en continuant de révéler notre impuissance. Donnons à Dieu notre amour, et il est content.

Les rois de ce monde mettent leur

(1) *Deus ultra quo se extenderet, non habet.* (Opusc. LXXIII, c. 11.)

(2) *Me pro me debeo, quid retribuam Domino pro se?*

gloire à posséder des royaumes et des richesses : l'Enfant de Bethléem fait consister la sienne à régner sur nos cœurs. C'est là son empire ; et cet empire, il a voulu le conquérir en mourant sur le Calvaire (1). L'arme dont il s'est servi pour faire cette conquête, objet de tous ses désirs, c'est la croix. Voilà pourquoi le prophète Isaïe le voit déjà à Bethléem portant sur ses tendres épaules, la croix, instrument insigne de sa victoire, *principatus super humerum ejus*.

Voyez comme ce Roi, descendu du ciel, est un maître différent du démon ! Le démon charge de fardeaux les épaules de ses esclaves ; l'Enfant de Bethléem prend sur lui le fardeau de la croix, au moyen de laquelle il fait la conquête de nos cœurs et leur procure la liberté (2). Que

(1) *Et factus est principatus super humerum ejus.*
 (Is., IX, 6.)

(2) *Diabolus onera imponit humeris subditorum, Christum suis humeris sustinebit onus sui principatus, quia Christus sceptrum imperii sui, puta crucem, hu-*

reste - t-il maintenant, si ce n'est que nous nous donnions tout entiers à lui? « L'homme, dit Origène, fait-il donc si grand chose de se donner à Dieu, après que Dieu lui-même est venu se donner à lui (1)? »

Oh! si nous savions la grâce que Dieu fait à une âme lorsqu'il lui dit, comme à la Samaritaine : Donne-moi à boire, *Da mihi bibere*. J'ai soif de ton cœur, donne-le moi, *Præbe, fili, cor tuum mihi*. Mais souvenons-nous que l'Enfant de Bethléem ne veut pas la moitié seulement de notre cœur, il le veut tout entier. Un cœur égaré lui fait compassion, un cœur partagé l'irrite. Il nous donne le sien tout entier, il veut le nôtre tout entier : est-ce trop?

Nous saurons que nous lui avons donné notre cœur tout entier, lorsque nous ne

meris suis bajulabit et regnabit a ligno. (Cor. a Lap. in loc. Is.)

(1) Christus semetipsum dedit; quid ergo magnum faciet homo, si semetipsum offerat Deo, cui ipse se prior obtulit Deus? (Homil. xxiv, in Nativ.)

voudrons plus rien que sa volonté. C'est alors que le divin Enfant sera au comble de ses vœux ! Ne lui refusons pas cette consolation. Elle sera plus grande encore, s'il est possible, pour nous que pour lui. Il n'est pas de tendresses que le divin Enfant ne réserve, pas de cadeaux qu'il ne fasse en ce monde à l'âme qui est tout à lui ; pas de joies et de richesses qu'il ne lui prépare dans le ciel pour toute l'éternité.

Le vénérable Père Léonard de Lettera, de l'ordre de Saint-Dominique, vit un jour l'Enfant Jésus sous la figure d'un chasseur, parcourant la forêt de ce monde, un arc et une flèche à la main. « Que faites-vous ? lui demanda le serviteur de Dieu. — Je vais à la chasse des cœurs, » lui répondit le divin Enfant.

Qui sait, me dis-je à moi-même en écrivant ceci, qui sait si pendant ce temps béni de Noël, l'Enfant de Bethléem ne réussira pas à percer des traits de son amour, quelque cœur rebelle qu'il pour-

suit depuis longtemps et qu'il n'est pas encore parvenu à blesser, ni à gagner? C'est là, ô mon Dieu! votre secret. Du moins, en ce qui me concerne, je ne veux pas que vous m'ayez appelé en vain. Voici mon cœur, ma volonté, mon corps, mon âme, ma vie, ma mort : je vous apporte tout. Je vous l'offre par les mains très-pures de votre divine Mère et la mienne, par celles de saint Joseph, votre père nourricier et mon protecteur : recevez tout; gardez tout; et ne me rendez moi-même à moi-même, que lorsque je serai dans le ciel, où je ne pourrai plus vous perdre, mais où je me réjouirai éternellement de m'être donné tout à vous.

Petite couronne : Divin Enfant Jésus, qui pour le salut du monde avez voulu naître dans une étable, et être couché dans une crèche, sur un peu de paille : ayez pitié de moi.

Marie et Joseph, priez l'Enfant Jésus pour moi.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit : comme il était au commencement et

maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Aspiration : Aimons l'Enfant de Bethléem, *anemus Puerum de Bethleem.*

Résolution : Être fidèle dans les petites choses.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Avant-propos	3
I ^{re} visite : NAISSANCE DE L'ENFANT JÉSUS.	15
II ^e visite	22
III ^e visite	28
IV ^e visite : NOM DE JÉSUS.	36
V ^e visite	46
VI ^e visite : VISITES DE L'ENFANT JÉSUS.	55
VII ^e visite : COMPAGNIE DE L'ENFANT JÉSUS.	65
VIII ^e visite	75
IX ^e visite : SOLITUDE DE L'ENFANT JÉSUS.	86
X ^e visite	97
XI ^e visite : LEÇONS DE L'ENFANT JÉSUS : LE VERBE ÉTERNEL S'EST FAIT HOMME.	106
XII ^e visite	116
XIII ^e visite	123
XIV ^e visite : LE VERBE ÉTERNEL DE GRAND S'EST FAIT PETIT.	136
XV ^e visite	145
XVI ^e visite	155
XVII ^e visite : LE VERBE ÉTERNEL DE FORT S'EST FAIT FAIBLE.	164
XVIII ^e visite	173
XIX ^e visite	183
XX ^e visite : LE VERBE ÉTERNEL DE RICHE S'EST FAIT PAUVRE.	194
XXI ^e visite	205

	Pages.
XXII ^e	visite 215
XXIII ^e	visite : LE VERBE ÉTERNEL DE <i>SU-</i> <i>BLIME S'EST FAIT HUMBLE.</i> 226
XXIV ^e	visite 236
XXV ^e	visite 246
XXVI ^e	visite : LE VERBE ÉTERNEL DE <i>MAITRE</i> <i>S'EST FAIT SERVITEUR.</i> 256
XXVII ^e	visite 266
XXVIII ^e	visite 274
XXIX ^e	visite 283
XXX ^e	visite : LE VERBE ÉTERNEL <i>D'HEUREUX</i> <i>S'EST FAIT SOUFFRANT.</i> 293
XXXI ^e	visite 303
XXXII ^e	visite 312
XXXIII ^e	visite 322
XXXIV ^e	visite : LE VERBE ÉTERNEL <i>D'INNO-</i> <i>CENT S'EST FAIT COUPABLE.</i> 332
XXXV ^e	visite 343
XXXVI ^e	visite 352
XXXVII ^e	visite 362
XXXVIII ^e	visite : LE VERBE ÉTERNEL DE <i>SIEN</i> <i>S'EST FAIT NOTRE.</i> 373
XXXIX ^e	visite 384
XL ^e	visite 394

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRE

DE GAUME FRÈRES ET J. DUPREY.

Les ouvrages de propriété sont précédés d'une †.

(PRIX EN FEUILLES.)

- † **Ame pieuse avec Dieu (L')**, par l'abbé C.-J. BUSSON. Deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18..... 1 fr. 30
- † **Amour de la divine sagesse**, Opuscule du vénérable serviteur de Dieu Louis-Marie GRIGNON DE MONTFORT, instituteur de la compagnie de MARIE et de la congrégation de la Sagesse. 1 vol. in-18..... 1 fr.
- † **Bible de l'Enfance (La)**, ou Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament, racontée aux enfants de huit à douze ans; par l'abbé Martin de NOIRLIEU, curé de Saint-Louis-d'Antin. Edition classique, autorisée par le Conseil de l'Université. 9^e édit. 1 vol. in-12..... 90 c.
- † **Bible (Sainte)**, traduction nouvelle; par M. DE GENOUDE. Edition diamant. 1 vol. in-18 de 1250 pages..... 6 fr. 60
- † **Blanche de Bourbon**, ou Reine et Martyre. Chronique du quatorzième siècle. 2^e édition. 1 vol. in-12..... 1 fr. 40
- † **Catholicisme (Le)** présenté dans l'ensemble de ses preuves, par F. BAGUENAUT DE PUCHESSE. Approuvé par Mgr l'évêque d'Orléans. 2 vol. in-12..... 7 fr.
- † **Enfance chrétienne (L')**. Considérations et